

PER
V-213
EX. 2

ENTREVUE
MICHEL TREMBLAY

LA VIE EN ROSE

**SPÉCIAL
HOMMES!**

Le magazine féministe d'actualité

DES HOMMES POUR LE DIRE

Textes de: Jean Beaudry, Alain Besré,
Bruno Boutot, Marc Chabot, Michel Chartrand,
Pierre Foglia, Hervé de Fontenay,
François Fournier, Gérald Godin, Pierre Huet,
Jean-Claude Leclerc, Gaston L'Heureux,
Robert Morency, Richard Poulin,
Michel Roy et Bernard Tanguay

Courrier de 2^e classe • Enr. 5188 • Port payé à Montréal
novembre 1985 • no 31 • 2,95\$

006607 1000 000 99/12
BIBLIO NAT DU QUEBEC
1700 ST DENIS
MIL
H2X 3K6





Madame Madeleine Rousseau, relationniste, Montréal

“À la caisse Desjardins, je me sens à l’aise de poser toutes mes questions, que ce soit concernant l’épargne ou le crédit. Je suis écoutée et comprise, bien conseillée et bien servie. C’est ce que j’apprécie chez Desjardins”.

Madeline Rousseau

Puisez dans nos ressources.

Chez Desjardins, toutes nos ressources sont à la disposition de la femme d’aujourd’hui. Ces ressources sont vos ressources car Desjardins, c’est votre coopérative. Qu’il s’agisse d’un projet personnel ou d’entreprise, entrez chez Desjardins.



Desjardins
Une ressource naturelle.

SOMMAIRE

N° 31 novembre 1985

ÉDITORIAL 5
Monsieur X
Gloria Escomel

COURRIER 6

COMMENTAIRE 8
À la défense de Freud
Monique Brillon

CHRONIQUE DÉLINQUANTE 11
**Y a-t-il quelqu'un
dans la salle?**
Hélène Pedneault

ACTUALITÉ FÉMINISTE
**Les hommes à poussette
Les vasectomisés
de l'ombre 14**

QUESTIONNAIRE 40
**Hommes!
Avez-vous évolué?
Testez votre quotient
sexiste...**

ENTREVUE 42
**Michel Tremblay
Appeler un chat un chat**
Marie-Claude Trépanier et
Hélène Pedneault

CINÉMA 46
**Les films de gars
La part du privé**
Diane Poitras

MUSIQUE 49
André Duchesne
Le respect de l'Autre
Catherine Dostaler

LITTÉRATURE 51
**Jeunes poètes québécois
De palabres & d'exotisme**
Anne-Marie Alonzo

THÉÂTRE 52
**Mademoiselle Autobody
La porno frappe encore**
Hélène Pedneault

FLASHES 56
Livres, spectacles

CALENDRIER 59



17
DES HOMMES POUR LE DIRE
Francine Pelletier

18
UNE IMMENSE NAÏVETÉ
Michel Roy

19
DES CONNES PAR MILLIERS
Pierre Foglia

20
**LE MACHISME OU LA CACOPHONIE
DE MON SEXE**
Hervé de Fontenay

22
MÂLE ADROIT
Gaston L'Heureux

23
AMOUR, AUTONOMIE ET CONFUSION
Richard Poulin

25
UNE INDIFFÉRENCE STRATÉGIQUE
Marc Chabot

26
LA BLACK LABEL ET LA FÉMINISTE
Pierre Huet

27
**QU'EST-CE QU'ELLES VEULENT
ENCORE?**
Alain Besré

28
UN HOMME DE BONNE VOLONTÉ
Michel Chartrand

29
**LETTRE À LA FEMME QUI COURT
DEVANT MOI**
Robert Morency

30
**ET SI LES FEMMES TROMPAIENT
LES FEMMES?**
Jean-Claude Leclerc

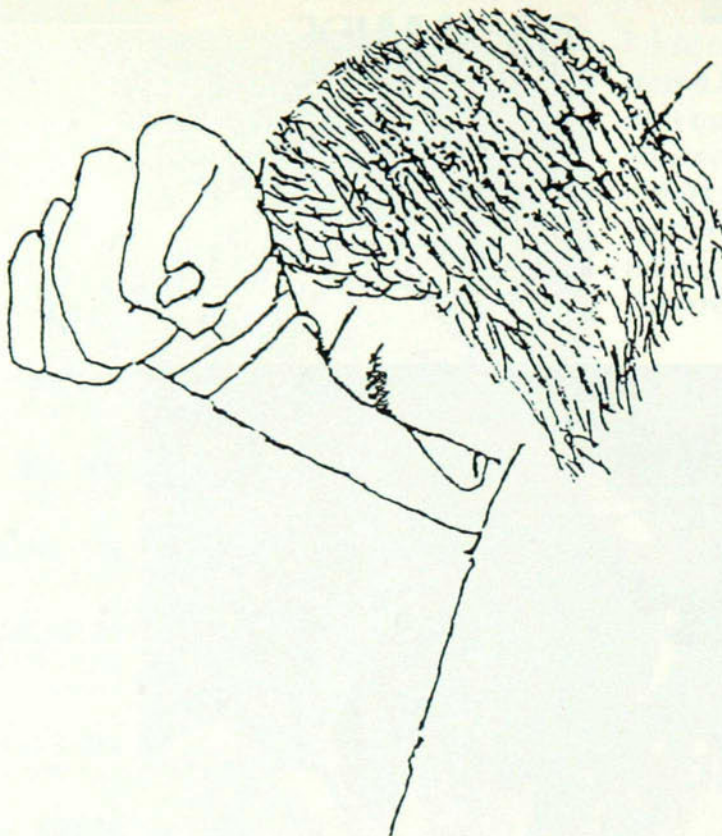
32
COMME PAR OSMOSE
Jean Beaudry

33
LE GÉNIE DE L'AMITIÉ
François Fournier

34
**LES FÉMINISTES BAISENT-ELLES
MIEUX QUE LES AUTRES?**
Bruno Boutot

36
UN ET UNE FONT DEUX
Bernard Tanguay

38
LA VIE EN ROLLS
Gérald Godin



AH NON!

"... J'avais pourtant lu toutes les revues spécialisées, mémorisé tous les test et les fiches techniques, trimbalé mes disques à travers au moins dix magasins, écouté les opinions de mes amis et des vendeurs. J'ai quand même manqué le bateau.

On m'avait pourtant prévenu qu'il ne suffisait pas d'acheter tous les soit disant "best buy." On m'avait pourtant prévenu que le mariage des différentes composantes d'une chaîne haute fidélité était un art que seule l'expérience permettait de pratiquer correctement.

Et dire que ça aurait été si simple si j'avais consulté les professionnels de Filtronique ou de Son-Or. Pourquoi donc personne ne me l'a dit?



son or

Centre
de haute fidélité
7339, Saint-Zotique est
Ville d'Anjou
Province de Québec
H1M 3A5

Filtronique

HAUTE FIDÉLITÉ

9343, Lajeunesse
Montréal, Québec
Canada. H2M 1S5
(514) 389-1377

"Là où le dialogue remplace le traditionnel monologue du vendeur."

DUAL-ELIPSON-GRADO-HARMAN/KARDON-JBL-KEF-NAKAMICHI-ORTOFON-REVOLVER-TEAC



LVR en procès Monsieur X

par Gloria Escomel

Les femmes se verront-elles interdire le droit de fêter le 8 mars entre elles sous prétexte que c'est discriminatoire d'en exclure les hommes ? Non, je n'élabore pas un scénario de science-fiction, mais je vais quand même vous raconter une histoire.

Le 8 mars 1984, *La Vie en rose* louait une salle publique (Le Paladium) pour fêter, pour une deuxième année consécutive, la Journée internationale des femmes. La soirée s'intitulait *Rose Tango* et y étaient conviées «toutes les femmes exclusivement». Mécontent de n'avoir pu y participer, un homme (dont nous ne pouvons dévoiler l'identité) dépose une plainte à la Commission des droits de la personne pour discrimination sexuelle envers les hommes. Le 19 avril 1984, la Commission juge la plainte irrecevable, étant donné que des lieux publics peuvent être loués par des «groupes précis» qui peuvent alors restreindre l'accès à un lieu public.

Dans sa réponse, la Commission affirme : «Dans le cadre de la Journée internatio-

nale des femmes, il peut arriver qu'un organisme voué à la promotion des droits des femmes veuille faciliter l'expression de toutes en célébrant cet événement par un spectacle où les hommes ne sont pas conviés.» Tout en convenant qu'on pouvait souhaiter un jour l'émergence d'une société «où la compréhension mutuelle et le respect de tous seront acquises», la Commission conclut : «Nous ne pouvons toutefois exclure le fait que, parmi les étapes pour y arriver, les manifestations qui éveillent une prise de conscience à l'égard d'un groupe spécifique constituent un moyen à privilégier dans un tel cheminement.»

Cette conclusion nous rassure. Mais voici que le plaignant riposte en alléguant, d'une part, que les femmes ne constituent pas un «groupe précis» et, d'autre part, que s'il se présente par exemple à un congrès des témoins de Jéhovah, il risque fort de pouvoir entrer parce que 1) ses sentiments religieux ne sont pas inscrits sur son visage ; 2) il peut toujours professer être de cette foi.

Se pourrait-il que tant qu'on puisse mentir (se prétendre être témoin de

Jéhovah sans l'être) et entrer en fraude à un congrès, il ne soit pas discriminatoire de limiter l'accès à un public, mais que cela le devienne dès que les personnes exclues ne peuvent pas dissimuler le fait qu'elles sont des hommes ?

De plus, le simple fait qu'on ne puisse prendre un homme pour une femme ne démontre-t-il pas que celles-ci partagent un certain nombre de caractéristiques communes qui font d'elles un groupe identifiable autant sinon plus que les témoins de Jéhovah ?

Cette deuxième plainte a cependant été jugée recevable et une enquête est présentement en cours. Ne préjugeons pas du verdict. Demandons-nous simplement quels précédents il pourrait créer si jamais la Commission estimait que *La Vie en rose* n'avait pas le droit de réserver la fête du 8 mars aux femmes.

La discrimination basée sur le sexe, la religion, la race, la nationalité, l'orientation sexuelle, le handicap ou autre est pratiquée tous les jours dans des domaines

suite à la page 58

La sexualité et le beurre de peanut

«Nous n'avons pas toujours réussi à lever le tabou qui entoure encore le sujet [de la sexualité]. C'est notre seule déception : mais (...) Nous savons maintenant que le féminisme a fait des petites.»

Pour qui vous prenez-vous de vouloir passer au laser les «petites», comme vous dites à la fin de «Jeunes femmes» engagées autrement» (Voir LVR, sept. 1985.) ? Moi, j'ai 26 ans et ma vie sexuelle ne regarde pas tout le monde et ce n'est pas par pudeur ou par crainte. Je parle de sexualité avec quelqu'un que j'aime, quelqu'un que je connais, pas publiquement. Et pourtant, je suis féministe. (...)

Je dois vous paraître agressive de réagir comme ça ; pourtant, non, juste choquée. LVR a des façons parfois arrogantes de traiter certains sujets. J'ai eu l'impression que Marie-Claude Trépanier et Hélène Blondeau se sont dit : «On va leur montrer aux petites c'est quoi être de vraies féministes, on va leur dire que le sexe se doit d'être raconté, sans gêne... C'est beau, c'est naturel...» Justement, c'est une chose naturelle, qui se vit à deux avec tendresse et douceur, c'est quelque chose d'intime qui ne se raconte pas. (...)

Jusqu'à aujourd'hui, je ne pouvais m'identifier nulle part dans votre revue jusqu'à ce que je tombe sur «Ne me parlez pas d'avenir !» Je me suis vraiment reconnue dans le témoignage de cette fille qui est en train de craquer ; en tout cas, c'est ce que j'en ai déduit. La seule différence entre nous deux, c'est qu'elle mange du riz et moi, du pain

brun et du beurre de peanut. J'en mets une couche très mince, le pot me dure plus longtemps. Dernièrement, mon agent d'aide sociale m'a demandé trois fois si j'étais célibataire parce que, pour eux, si t'as quelqu'un dans ton lit, t'as quelque chose dans le réfrigérateur. (...) Dans le fond, je les comprends un peu de ne pas me comprendre, de réagir comme ça. Parce que même moi, je n'aurais jamais pensé pouvoir tenir le coup jusqu'à aujourd'hui. Il faut vivre cette situation pour la comprendre. (...) Bon, je reviens à ce que vous disais plus haut sur la sexualité. Je l'ai pris pour moi. J'ai eu comme une hallucination, j'ai confondu Marie-Claude Trépanier et Hélène Blondeau à mon agent d'aide social. Je m'en excuse...

J'aime bien LVR dans le fond, j'avais juste besoin de me choquer un petit coup pour faire passer mon pain et mon beurre de peanut. Je digère mal ces choses-ci...

ANONYME

La théorie du pire

En recevant le numéro de septembre, mon premier réflexe (de jeune femme et de militante «dissidente» du RAJ) a été de lire le dossier sur les jeunes. Dominique Ritchot m'a ébahie avec son «Ne me parlez pas d'avenir !». Elle a un style formidable pour exprimer sa réalité quotidienne, réalité déprimante mais réaliste et vécue par plusieurs jeunes.

Tout allait bien jusqu'à ce que j'arrive sur Andrée Champagne, ministre de la Jeunesse, qui félicite LVR (message payé par le gouvernement fédéral). Bon,

ce n'est pas si grave. Il faut bien vivre et la publicité gouvernementale, c'est payant. Je passe par-dessus et j'arrive à «Jeunes femmes : engagées autrement». J'avoue que j'ai beaucoup apprécié cet article, peut-être parce que je connaissais deux des filles mais surtout parce que je pouvais vérifier l'authenticité des portraits qui correspondaient bien à leur personnalité. (...)

C'est bien parti pour ce numéro. Mais que vois-je ? Un appui à Pauline Marois. Non, ce n'est pas vrai. Comment peut-on publier Dominique Ritchot qui subit les mesures à Marois et appuyer en même temps cette ministre à la course au leadership ? Pour moi, ça semble être la théorie du moins pire. Pourtant, j'ai déjà eu une patronne, chef d'entreprise, qui était pire que tout ce que j'avais connu.

Après tous ces ho ! et ces ha !, je poursuis ma lecture pour m'arrêter sur une annonce de CROC. «Spécial : la femme». Tiens, LVR fait de la publicité sexiste pour une revue sexiste. (L'annonce montre la page couverture de CROC où une femme, dans la posture de la statue de la liberté, se retrouve chaudière et vadrouille à la main.) (...) Le moral est au plus bas mais heureusement, j'arrive à la fin. Je tourne la dernière page. «Place aux jeunes», message payé (cette fois-ci) par le gouvernement du Québec. (...) Décidément, LVR avait besoin de fric ce mois-ci et a dû passer par-dessus ses convictions. Mais peut-être y croit-elle à toutes ces sornettes débitées par nos ministres, député-e-s et autres exploitateur-euses de même acabit ? J'espère que non.

CÉLINE MÉTIVIER
ROUYEN

ÉQUIPE DE DIRECTION : Ariane Émond, Françoise Guénette, Claude Krynski, Louise Legault, Lise Moisan, Francine Pelletier • **RÉDACTION :** Yolande Fontaine, Françoise Guénette, Francine Pelletier • **ADMINISTRATION :** Louise Legault • **PROMOTION :** Ariane Émond • **SECRETARIAT :** Andrée-Anne Delisle, Christine Chainé • **DIRECTION ARTISTIQUE :** Sylvie Laurendeau • **COLLABORATION :** Anne-Marie Alonzo, Lynda Baril, Céline Beaudoin, Jean Beaudry, Alain Besré, Monique Brillon, Bruno Boutot, Marc Chabot, Michel Chartrand, Christine Dostaler, Christine Eddie, Gloria Escomel, Pierre Foglia, Hervé de Fontenay, François Fournier, Gérald Godin, Gaston L'Heureux, Pierre Huet, Jean-Claude Leclerc, Danielle Léger, Robert Morency, Hélène Pedneault, Richard Poulin, Diane Poitras, Michel Roy, Bernard Tanguay, Marie-Claude Trépanier • **ILLUSTRATION :** Christine Lajeunesse, Diane O'Bomsawin, Susan Séguin • **PHOTOGRAPHIE :** Marik Boudreau, Ginette Clément, Suzanne Girard, Louise Lemieux • **MAQUETTE :** Diane Blain, Sylvie Laurendeau • **CORRECTION :** Francine Cardinal, Georgette Girard • **DOCUMENTATION :** Hélène Blondeau • **COMPOSITION :** Concept Médiatexte inc. • **PELLICULAGE :** Graphiques Gabi • **IMPRESSION :** Imprimerie Ronald's • **DISTRIBUTION :** Les Messageries de presse Benjamin Ltée 645-8754 • **PUBLICITÉ :** Claude Krynski, Carole Pageau 843-7226 • **ABONNEMENT :** 1 an, 10 numéros : 19\$, 2 ans, 20 numéros : 33\$, 3 ans, 30 numéros : 45\$. Tarif international par voie de surface : 30\$, par avion : 44\$. Marie-France Poirier : 843-8366 • LA VIE EN ROSE est subventionnée par le Conseil des arts du Canada et par le ministère des Affaires culturelles du Québec. LA VIE EN ROSE est publiée par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous joindre de 9 h 30 à 17 h au 963, rue Saint-Denis, Montréal H2W 2M4, ou en téléphonant : (514) 843-8366 ou 843-7226. Copyright 1985 - LA VIE EN ROSE. Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés. Dépôt légal : Bibliothèques nationales du Québec et du Canada ISSN-0228-5479. Indexée dans Radar et membre de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois. Courrier de deuxième classe : 5188 Commission paritaire 4 067 CDN.

Le machisme de Pauline Marois

Il a fallu la photo couverture du dernier numéro et l'entrevue avec Pauline Marois pour que je me décide à vous écrire. Louise Beaudoin, Louise Roy, Pauline Marois... trois femmes de carrière, riches, fréquentant des gens, hommes et femmes, avec qui la plupart des femmes n'ont aucune affinité... Bien plus, des femmes qui se retrouveront inévitablement en situation de pouvoir et d'oppression de d'autres femmes. Les jeunes assistées sociales en savent quelque chose !

Pourquoi ces pages couverture ? Pour mieux vendre *La Vie en rose* ? Je ne souhaite pas, mais pas du tout, que ma revue préférée redevienne doctrinaire, comme à ses débuts. Mais tout de même : il y a des choix qu'il faut faire. On ne peut pas à la fois dénoncer le Parti Québécois pour ses politiques anti femmes et antitraitement (celles du secteur public ont de la mémoire... !) et, en même temps, souhaiter, en éditorial, voir Pauline Marois devenir première ministre, elle qui n'a jamais vraiment désavoué les politiques de son parti. Tout ça parce qu'elle ne serait pas « macho ». À mon avis, rien n'est moins démontré. Être macho, ce n'est pas seulement pincer les fesses d'une femme ou tenir des propos carrément sexistes. Pour moi, c'est aussi accepter de partager un pouvoir exploiteur et sexiste avec des gens pour qui les *games*, les promesses d'élection et le mépris du peuple... sont un mode de vie.

Je préférerais grandement lire des entrevues avec des femmes vraiment engagées dans les luttes quotidiennes et pénibles pour changer les conditions d'existence de la majorité des femmes. Ça me déprimerait moins que de voir une Pauline Marois admirer le courage de Margaret Thatcher !

FRANÇOISE DAVID
MONTRÉAL

À venir

Nous avons reçu d'autres réactions concernant l'éditorial sur Pauline Marois. Nous les gardons pour le prochain numéro où il sera question des femmes et du pouvoir.

LVR

Chère délinquante,

Suite à ta chronique de septembre 1985 « Y a-t-il un dictionnaire dans la salle ? », j'ai envie de t'embrasser. Mais, attention à l'interprétation. Je veux simplement t'exprimer à quel point j'ai adoré ta chronique, tellement que j'en ai ri aux larmes !

HUGHETTE DAGENAI
MONTRÉAL

Odieuse vacherie

Je n'ai pas écrit le texte impersonnel, prétentieux et hors contexte publié dans votre numéro de septembre. Il s'agit d'un collage de votre cru, qui dénature les commentaires que je vous ai adressés dans une lettre du 6 juillet. Ces commentaires sont détournés de leur objectif et de leur signification, et je m'étonne que « le seul magazine féministe québécois » use de procédés aussi odieux.

Que vous n'ayez pas apprécié les critiques que je vous adressais, je le conçois. Rien ne vous obligeait à les publier. Quel objectif poursuivez-vous en arrangeant ainsi quelques extraits de ma lettre sans même indiquer par des pointillés qu'il s'agit d'extraits hors contexte, en laissant croire que je m'adresse à un être abstrait ou à des féministes en général, alors que c'est bien à vous, à *La Vie en rose*, que je m'adresse ? C'est pire que la censure dont vous dites avoir horreur, c'est de la manipulation pure et simple. Les médias non féministes m'ont parfois censurée, jamais ils n'ont usé de cette vacherie – disons le mot – à mon égard.

En lisant votre collage – s'agit-il encore de mon texte ? –, on pourrait croire que je suis restée indifférente à vos numéros pseudo-érotiques de 1984 et 1985. Ma réaction à ces numéros était au cœur de la lettre que vous avez tripotée, la détournant ainsi de son but véritable. Demandez-vous ensuite pourquoi certaines refusent de collaborer avec vous ? D'autres craignent de vous envoyer une simple lettre. Leurs propos pourraient servir à de

toutes autres fins que celles qu'elles voulaient leur donner.

Je n'avais aucune objection à rendre publics les commentaires que je vous adressais, mais je ne l'ai pas demandé. Je vous demande, cette fois, de publier cette lettre sans en changer un mot afin de servir la vérité. Dans ma lettre du 6 juillet, j'exprimais un désaccord important avec votre façon de traiter de la pornographie et de vous faire propagandistes de clichés antiféministes, et je regrettais que vous vous réfugiiez derrière le discours sur la liberté d'expression pour publier n'importe quoi. Vous me donnez la preuve que, même chez vous, la liberté d'expression n'existe pas pour toutes. Je vous demande un minimum de justice. C'est moins qu'un long débat sur la pertinence de publier un texte sado-masochiste et d'autres textes qu'on peut lire dans *Playboy* et ses semblables.

MICHELINE CARRIER
MONTRÉAL

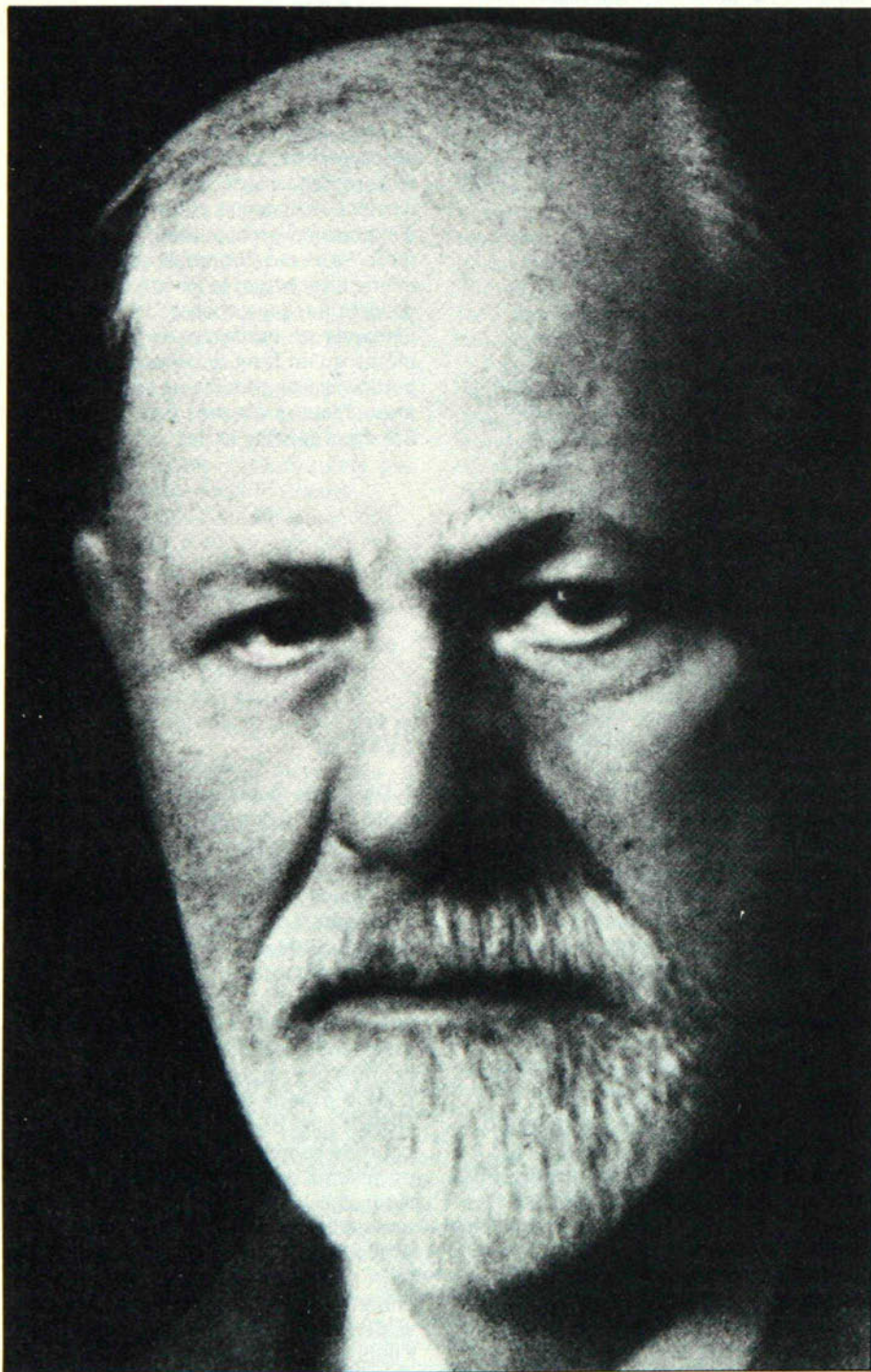
NDLR

De quelle « vacherie » s'agit-il au juste ? Celle de ne pas pouvoir tout publier ce que nous recevons ? Aucune publication ne peut le faire. Celle, alors, de choisir les propos qui nous semblent les plus pertinents, les plus clairs, les plus originaux ? Mais c'est le travail même de tout magazine ! Devrait-on remettre en question un courrier des lectrices qui se veut l'expression la plus large, la plus variée, sinon la plus complète, des femmes qui nous lisent ? Devrait-on en faire la tribune de quelques-unes qui se croient plus douées que les autres ?

La Vie en rose publie à chaque mois un résumé des critiques, bonnes ou mauvaises, qui lui sont adressées. C'est une décision qui nous vaut, plus souvent qu'autrement, des félicitations. Loin de « dénaturer les propos », le choix d'extraits est un choix qui non seulement nous revient mais qui s'impose, un choix qui, au bout du compte, nous sert toutes.

À la défense de Freud

par Monique Brillon



L'article «Loin de Freud et des autres», paru dans le numéro de juin, a suscité en moi certaines réflexions. Tout en reconnaissant que les femmes sont encore souvent victimes d'un pouvoir médical phallocrate, la généralisation faite dans l'article en question paraît à tout le moins exagérée, sinon abusive.

Dans notre volonté de femmes de sortir du silence, de la pénombre dans laquelle nous sommes enfermées depuis des siècles, dans notre désir de changer les règles du jeu établies par les hommes, nous avons peut-être souvent tendance à partir en guerre, à s'insurger contre ceux qui détiennent le pouvoir. Le trop-plein de rage, propre aux opprimé-e-s, incite à brandir les armes, à chercher un coupable-symbole-de-tous-les-opresseurs dont nous souhaitons nous débarrasser. Un coupable, il en faut un lorsque la colère, trop longtemps étouffée, jaillit et qu'elle se heurte d'emblée à la culpabilité. La culpabilité de s'en prendre aux êtres chers qui nous entourent. Cette agressivité correspond souvent à la somme des rancunes liées à un passé de défaites, d'échecs, d'impuissance. Bien que ce sentiment soit compréhensible, il risque de heurter de front et avec une force de frappe plus grande encore que celle dont on accuse le coupable-symbole. Ces éclaboussures peuvent atteindre, à notre insu, certaines de nos semblables, celles-là même que l'on voulait enrôler dans la lutte ou, à tout le moins, dans une prise de conscience.

Or, je suis étonnée de voir avec quelle charge émotive Freud, la psychanalyse et les thérapies d'inspiration psychanalytique sont traînées à l'échafaud, balayées du revers de la main, lorsqu'il s'agit d'aider les femmes à sortir de leur difficulté d'être. Certes, les idées émises sur la femme au début de la psychanalyse sont certainement grosses d'erreurs et dépendantes d'une époque et d'une culture, mais Freud n'a jamais érigé ses idées en vérités irréfutables et immuables. Au contraire, dans une de ses dernières oeuvres, il avoue que les connaissances du développement de la fille sont peu satisfaisantes, «pleines de lacunes et d'ombre»¹. Il soulève plusieurs questions que ses recherches ont laissées sans réponse. Il espère explicitement que ses successeurs, entre autres les femmes analystes, remédient à ces lacunes. Cependant, comme le souligne Christiane Olivier², c'était pure utopie que d'attendre cela des femmes d'alors ; elles-mêmes avaient du mal, comme plusieurs d'entre nous encore aujourd'hui, à croire en leur parole.

Il importe de comprendre que la psychanalyse n'est pas, par essence, un système théorique clos. C'est d'abord et avant tout une expérience vécue de l'intérieur,

une façon de retrouver sa vraie parole, celle qui a été étouffée. C'est une chose que de s'en prendre aux idées véhiculées par la psychanalyse dans une joute agressive et intellectuelle, c'en est une autre que d'oser vivre l'expérience analytique sur le divan ou en thérapie d'inspiration psychanalytique, de se laisser vraiment parler pour une fois.

La psychanalyse n'est pas une simple connaissance intellectuelle de ce qui nous a fait telle. C'est mal en comprendre le sens que de croire qu'elle ne fait qu'expliquer le présent par le passé. Certes, elle identifie dans le présent les éléments du passé encore actifs qui orientent notre façon d'être. Elle rappelle dans le présent les forces oubliées ou échappées du passé. La psychanalyse n'est pas une explication mais une expérience vécue, un lieu où, retrouvant ce qui nous a faites ainsi, on ré-éprouve les sentiments que l'on s'était forcé de distancer (rage, infériorité, dévalorisation, etc.) et qui ont appauvri, restreint notre vie. Reprendre possession de ces sentiments, les exprimer enfin, les vivre à nouveau avec un témoin neutre qui nous accompagne à chacun de nos pas, voilà une vraie liquidation des com-

plexes qui nous empoisonnent l'existence et rétrécissent notre mode d'être à la vie. L'énergie inutilement mobilisée à maintenir ces sentiments muselés est enfin libérée et peut être investie de façon enrichissante dans le sens d'une meilleure réalisation de nous-mêmes. Les chaînes de la culpabilité, de la honte, de la peur une fois déliées, notre parole nous appartient. Cette parole personnelle, c'est le pouvoir vrai, authentique.

Mon propos n'est évidemment pas de dénigrer les thérapies féministes et encore moins de présenter la psychanalyse comme solution contrepoids. Pareille généralisation serait fautive, abusive et dangereuse. À chacune sa voie. Je veux surtout m'inscrire en faux contre cette tendance à rejeter en bloc d'autres approches qui peuvent mieux convenir à certaines personnes. En critiquant les dimensions «temps» et «dépendance» des thérapies à long terme, on fait porter le poids de la culpabilité à celles pour qui une telle approche s'avère tout à fait appropriée. Ce n'est pas la thérapie qui crée la dépendance. Si cet état se développe durant le processus thérapeutique, c'est parce qu'il participe des difficultés

de la personne. Le travail de la thérapie vise justement la conquête de l'autonomie. La dépendance est une caractéristique bien féminine, séculairement ancrée dans les valeurs sociales. Il est diverses façons d'y réagir. Certaines la rejettent en bloc et n'en supportent aucune manifestation, même chez les autres. D'autres y restent accrochées, enchaînées et ne savent s'en défaire (...).

Chacune porte en soi une musique qui lui est propre. La tradition sociale a tout fait pour faire taire cette musique. On peut bien s'en prendre à la société patriarcale, mais les «étouffeurs» de musique ne sont peut-être pas uniquement des hommes. Les femmes entre elles se font parfois des torts considérables en se révélant intolérantes. Les femmes sont parfois pour d'autres femmes l'entourage qui fait taire la musique. ✂

Monique Brillon est psychothérapeute d'orientation psychanalytique auprès d'une clientèle majoritairement féminine à Québec.

1/ Freud, S., *La vie sexuelle*, P.U.F., Paris, 1972, p. 122.

2/ Olivier, Ch., *Les enfants de Jocaste*, Denoël/Gonthier, Paris, 1980, p. 43.

une nouvelle conscience

BIOSELF[®]

110

**L'ordinateur
de votre
cycle menstruel**

L'alternative simple - naturelle

Par son concept exclusif, Bioself 110, redonne confiance aux méthodes naturelles du calendrier et des températures.

Chaque jour, le micro-ordinateur Bioself 110 emmagasine et tient pour vous, le registre exact des données de votre cycle menstruel. De plus, ces données peuvent être retransmises au moyen d'une imprimante, si nécessaire.

Un témoin lumineux fiable et facile à lire vous indique instantanément vos journées fertiles et non fertiles.

Avec bioself 110, finis les calculs, finis les erreurs, fini le doute.



Veillez s.v.p. B
 demandez un dossier gratuit à:
 Bioself Canada Inc.
 1101 ave. Victoria
 St-Lambert, Québec,
 Canada J4R 1P8
 (514) 465-9010

NOM _____
 ADRESSE _____
 VILLE _____ C.P. _____
 TÉLÉPHONE: _____



Micheline de Sève

Pour un féminisme
LIBERTAIRE



Boréal Express

Une approche nouvelle fondée sur une conception radicale de la liberté, qui débouche sur des modèles sociaux alternatifs où différence et égalité cessent de s'opposer et où les rapports hiérarchiques cèdent la place à une multiplicité de formes d'échanges libres et créateurs. Une invitation sans réserve à la liberté, qui montre sans équivoque que la cause des femmes est aussi celle des hommes.

En vente dans toutes les librairies à 10,95\$

«Y a-t-il quelqu'un dans la salle?»

ou

«I'm sorry but there is no service for the number you have dialed»

par Hélène Pedneault

J'ai remarqué que les hommes n'étaient jamais menstrués. À mon avis, ils devraient l'être. Non seulement comprendraient-ils enfin la terreur de tomber enceint à tout bout d'champ, mais ça leur donnerait un cycle menstruel ou lunaire explicable; ils sauraient quand ils sont le plus émotifs, le plus excédés ou le plus calmes. Ils arrêteraient comme ça de faire de nous des êtres «péjoratifs» parce que nous avons des hauts et des bas, des fluctuations, des subtilités d'humeur qui passent sur le dos de la nature féminine. C'est vrai que, trois jours avant, c'est la Fin du Monde. «Remake» de l'apocalypse à chaque mois. Bon. Mais ça ne veut pas dire qu'on est capables de s'habituer, même si ça revient tous les mois et que ça dure en moyenne 40 ans. C'est toujours sur les mêmes que ça tombe. Surtout qu'un des symptômes principaux que ça s'en vient, c'est de faire le ménage parce qu'on trouve subitement que la maison est une soue à cochons, comment-ça-se-fait-qu'on-ne-l'avait-pas-vu-avant? Cette phrase est un signe que les temps sont proches. Alors si les hommes étaient menstrués, ils verraient peut-être la montagne de vaisselle sale qui n'attend qu'un signe de leurs divines mains poilues pour disparaître? Et là je trouve qu'on serait véritablement à égalité eux et nous. On verrait ensemble que le plancher a besoin d'être lavé parce que les champignons commencent à y proliférer. (Ça faisait longtemps qu'on avait vu la crasse, mais on attendait qu'il la voie pour une fois. J'en connais qui attendent encore, ça fait 20 ans de ça.)

Moi, je suis persuadée que les hommes sont menstrués dans leur tête. Leurs menstruations ne leur donnent peut-être pas le goût du ménage mais le goût du pouvoir à tout prix la majeure partie du temps. J'ai pensé à ça parce qu'on entend beaucoup dire depuis un certain temps: «Les femmes en politique doivent imposer leurs règles.» Je me suis toujours demandé de quelles règles on parlait. Changeons règles pour menstruations, et on vient d'éclairer la question d'une manière tout à fait différente. Car nous, les femmes et quelques rares hommes, nous savons de quel ordre sont les règles des hommes. On a même eu le temps d'en avoir soupé, depuis le temps qu'ils nous les imposent. C'est d'ailleurs pourquoi nous nous ennuyons souvent avec eux: parce qu'ils sont trop prévisibles, et qu'on n'en revient pas qu'ils continuent de l'être. Ils ne nous étonnent jamais. À la rigueur, certains pourraient se faire remplacer par des


magnétophones et on ne verrait pas la différence.

Le problème, c'est que, malgré la sainte autonomie prônée à cor et à cri par les féministes, les femmes (y compris les

féministes) ont continué à faire l'éducation de leurs hommes. Et c'est ainsi que le discours des nouveaux hommes est teinté bord à bord de ce que leurs blondes leur ont appris, souvent durement. Je ne crois pas que les hommes aient vraiment commencé à penser par eux-mêmes. (Ça paraît dans le dossier d'ailleurs... Oh! Il ne faut pas insulter ses invités.) On dirait que les hommes sont sur terre expressément pour perpétuer des codes et des structures. Alors, ils font bien les choses, ils perpétuent. Et l'action (bien passive) de perpétuer est une chose profondément ennuyante. C'est ainsi que bien des femmes, pas du tout intéressées à «perpétuer» quoi que ce soit, se retrouvent avec un siège vide en face d'elles, sans interlocuteur valable.

C'est donc au nom de l'ennui que j'écris cette chronique: l'ennui chronique, la fixité, la masse d'inertie. $E=MC^2$ est une fausse formule. Et ce qu'on appelle «le phénomène des nouveaux hommes» est d'après moi un cou monté, comme les girafes. C'est seulement une nouvelle manière de remettre sur le marché le même maudit produit qui n'a pas changé. Une façon de «revamper» ce qui ne pognait plus sous l'ancien emballage. Là, les «psy» de tout acabit vont m'accuser de ne pas faire de renforcement positif, que chaque effort est méritoire, qu'il faut le souligner au crayon gras. Désolée, je n'ai pas de crayon gras sous la main. Et le seul message que j'ai à livrer, en autant que le timbre ne coûte pas cher, est celui-ci: «On ne naît pas homme, on le devient.» (Ça me rappelle quelque chose...)

Personnellement, j'en ai marre d'avoir toujours sous la main les mêmes quatre ou cinq exemples de gars qui ont vraiment du bon sens. D'ailleurs, règle générale, ces hommes s'ennuient eux aussi avec leurs pairs. C'est un peu fort, non? (Je devrais nommer Marc, le chum de ma voisine d'en bas, pour qu'il continue de me rendre de menus services essentiels après la lecture de cette chronique. Protégeons nos arrières...) Je ne dis pas que tous les hommes sont ennuyants. Je ne dis pas non plus que toutes les femmes sont intéressantes. Mais il faut bien que je m'adresse à un ensemble et, dans l'ensemble, c'est assez ennuyant de faire affaire au «corps» masculin.

Entre M. Net et Mme Blancheville, il y a une différence fondamentale: Mme Blancheville est vraiment une femme de ménage et M. Net est le représentant d'une compagnie. C'est clair, non? 



Les hommes à poussette



Parc Laurier. Un bel après-midi de septembre. Un jour de semaine. Au soleil, étendu sur une couverture, un homme feuillette nonchalamment un magazine. À côté de lui, un bébé babille et pointe du doigt tout ce qui bouge. Amusé, le père le regarde un instant, met de côté sa lecture puis se met à chatouiller le nourrisson par une série de «ti-guili-guilis». L'enfant rigole. Le papa soulève alors la camisole du poupon, met sa bouche sur le petit bedon et souffle

bruyamment. Effet : bruit de pets à répétition. Le bébé rit de plus belle et glousse à s'en dilater la rate.

La scène n'a rien d'extraordinaire. Pourtant, elle suscite les regards attendris et les soupirs admiratifs de deux passantes, deux mères qui promènent leur marmot.

C'est tellement beau un père qui s'occupe de ses enfants ! C'est tellement pratique ! C'est tellement touchant un homme qui s'implique «pour de vrai», un conjoint qui change les couches, donne le biberon,

prépare les purées, mouche les petits nez morveux... ! Bref, un gars qui partage les tâches, un géniteur qui prend le temps de vivre avec sa progéniture.

On les appelle les «nouveaux pères», les «pères de la nouvelle génération», les «hommes à poussette», pourrait-on dire, ceux qui prennent sans honte le carrosse par les deux cornes...

Ces pères-là, on serait prêts à leur donner la lune. Pas surprenant, ils sont encore plutôt rares. «Minoritaires et marginaux», disent-ils eux-mêmes. Yves,

un éducateur de 31 ans, est un de ceux-là. Séparé de son épouse avec qui il est resté en bons termes, il partage la garde de leur fille de cinq ans. Sarah vit une semaine chez sa mère, une semaine chez son père. Sans que ce soit calculé au centimètre près, c'est 50-50, chacun son tour et chacun sa part de responsabilités.

Pour Yves, c'est normal. Un père se doit d'être présent et disponible même si ce n'est pas toujours évident, même si ce n'est pas toujours facile «à cause des vieilles habitudes et des stéréotypes».

Dans les parcs, quand il se promène avec sa fillette, «les madames lui font des beaux sourires». (Les pères modèles sont très appréciés des femmes. Il paraît même qu'être un brave-type-moderne-qui-s'occupe-de-son-enfant peut, à la limite, «devenir un instrument de drague».)

«De façon générale, les gens réagissent très positivement aux hommes à poussette, de dire Yves. Les réactions sont même démesurées. Le monde trouve ça admirable un père qui s'occupe à 50 % de son enfant. Pourtant, une femme qui s'en occupe de la même façon, dans la même proportion, pour encore pas mal de monde, c'est pas assez, c'est louche.»

Et qui sont ces hommes «admirables», ces pères formule améliorée, qui s'impliquent dans l'éducation de leurs enfants ? Sont-ils si peu nombreux ? Que font-ils ? Difficile de le dire car aucune étude sérieuse n'a été menée à ce sujet et il est à peu près impossible de les dénombrer. Quant à leur profil type, Jacques Broué, du collectif Hom-Info, avance l'hypothèse suivante : «Ce sont généralement des gars assez bien scolarisés, souvent des militants et surtout des hommes pour qui le travail n'est pas la seule façon de se valoriser. Des hommes qui acceptent de travailler moins pour pouvoir consacrer plus de temps à leur enfant.»

C'est le cas de Claude, un conseiller en audio-visuel, qui travaille à temps partiel. D'une part, ça l'arrange puisqu'il n'a pas à jouer le rôle traditionnel de pourvoyeur et, d'autre part, ça fait l'affaire de sa partenaire qui peut ainsi vaquer à d'autres activités que celles de mère de famille. «De toute façon, il n'était pas question pour elle de laisser tomber la vie professionnelle, raconte Claude. Ça s'est fait à ces conditions-là et ça m'intéressait.»

Alors, pendant que Bernadette enseigne ou prépare sa maîtrise, il s'initie aux «joies» de la paternité. Et peu à peu, il réalise que sa «p'tite job, même à temps plein, était pas fatigante pantoute. Théoriquement, je savais que s'occuper d'un enfant demandait beaucoup d'énergie et de disponibilité. Mais t'as beau le lire dans les bouquins, tu peux pas le comprendre tant que tu ne le vis pas.»

Malgré les inconvénients, «la bouffe,

les couches, le pourquoi de ses pleurs, la surveillance continuelle, l'expérience est fascinante», assure Claude qui, de toute évidence, prend un réel plaisir à «découvrir» son gamin. Mais resterait-il à la maison toute la semaine pour prolonger le plaisir ? Petit sourire. «Ah ! non, ça, c'est clair !», réplique d'un air entendu le jeune papa.

Pas toujours reposant, en effet, d'être autre chose qu'un père de fin de semaine. Yves Lauvaux en sait quelque chose. Il mène de front deux carrières : celle de travailleur à temps plein et celle, autant que possible, de parent à temps complet. Puisque son amie poursuit des études, c'est lui qui, pour l'instant, est le seul salarié. Et comme il avait lui aussi voulu et désiré la petite Jonia, comme il voulait lui aussi «absolument» s'en occuper, Yves met les bouchées doubles pour partager les tâches et les responsabilités. Sans se plaindre, il conclut que le cumul du travail à temps plein et l'attention à donner à un enfant n'aide décidément pas à garder la forme. «Je suis en train de me brûler», murmure-t-il affalé dans un divan, les yeux cernés et les cheveux en bataille.

De son côté, Ronald fait partie du 15 % d'hommes séparés ou divorcés qui partagent avec leur ex-conjointe la garde de l'enfant. Tout en discutant, il jette un coup d'oeil sur les devoirs de son fils, corrige une faute, donne un conseil.

Dans une garde partagée comme au sein d'un couple qui vit ensemble, le partage des tâches peut être relativement équitable, estime Ronald. «Ce qui est moins facile, c'est de ne pas toujours être à la remorque de la femme, de prendre des initiatives et de penser à des choses

auxquelles on n'est pas habitué de penser. D'avoir le réflexe par exemple d'aller acheter des nouveaux vêtements pour l'enfant.»

En fait, même si aux yeux de leur entourage, Yves, Claude et Ronald représentent une nouvelle race de père, ils reconnaissent honnêtement qu'ils ne sont pas encore «aussi prompts et aussi vite» que leur compagne dans leur rôle de parent.

«Tous les changements sont très lents», souligne Jacques Broué pour qui la nouvelle attitude des jeunes pères est en grande partie due aux revendications féministes. «L'environnement culturel y est également pour beaucoup. Le cinéma, la publicité, les chansons présentent de plus en plus de nouveaux modèles. Renaud (le chanteur français) en est un bel exemple quand il parle de sa fille. Et c'est important qu'il y ait des modèles comme ceux-là qui font que, de plus en plus, les hommes en parlent et osent s'impliquer.»

«Effectivement, les pères veulent davantage faire leur part», acquiesce Lorraine Filion, travailleuse sociale et responsable du Service de médiation à la famille du CSSMM¹. Mme Filion est régulièrement en contact avec des couples en instance de divorce qui doivent s'entendre sur les modalités de la garde de l'enfant. Selon elle, la tendance est remarquable : «De plus en plus, les hommes sont sensibilisés à l'importance de leur implication. De telle sorte que parfois, lors d'une séparation, ce sont les femmes qui éprouvent de la difficulté à accepter ce partage des responsabilités...»

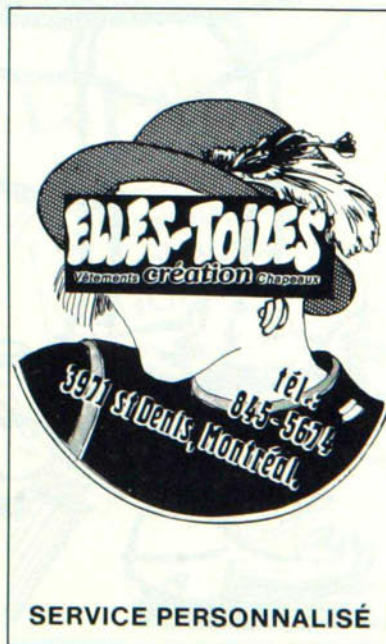
Quand on parle de l'engagement des pères auprès de leur enfant, «de plus en plus» et «davantage» sont des expressions qui reviennent comme des leitmotiv. Signe des temps.

Mme Guylaine Bergeron, gérante du magasin de jouets Franc Jeu, à Laval, rapporte pourtant un fait, banal en apparence, qui n'est pas sans nous ramener à la réalité. Encore aujourd'hui, seulement une fois sur dix, évalue-t-elle, ce sont les hommes qui choisissent les jouets de leur marmaille... Autre détail révélateur : un mini-sondage effectué auprès de grands magasins qui vendent des poussettes indique qu'en général, le scénario de vente se déroule comme suit : la mère vient d'abord examiner la marchandise la semaine, revient en compagnie de son mari lors du week-end, et, lorsqu'arrive le temps de payer, c'est «à tout coup» l'homme qui sort le portefeuille.

Comme quoi les changements s'effectuent toujours très lentement... ✕

LYNDA BARIL

1/ Conseil des services sociaux du Montréal métropolitain.



Les vascetomisés de l'ombre

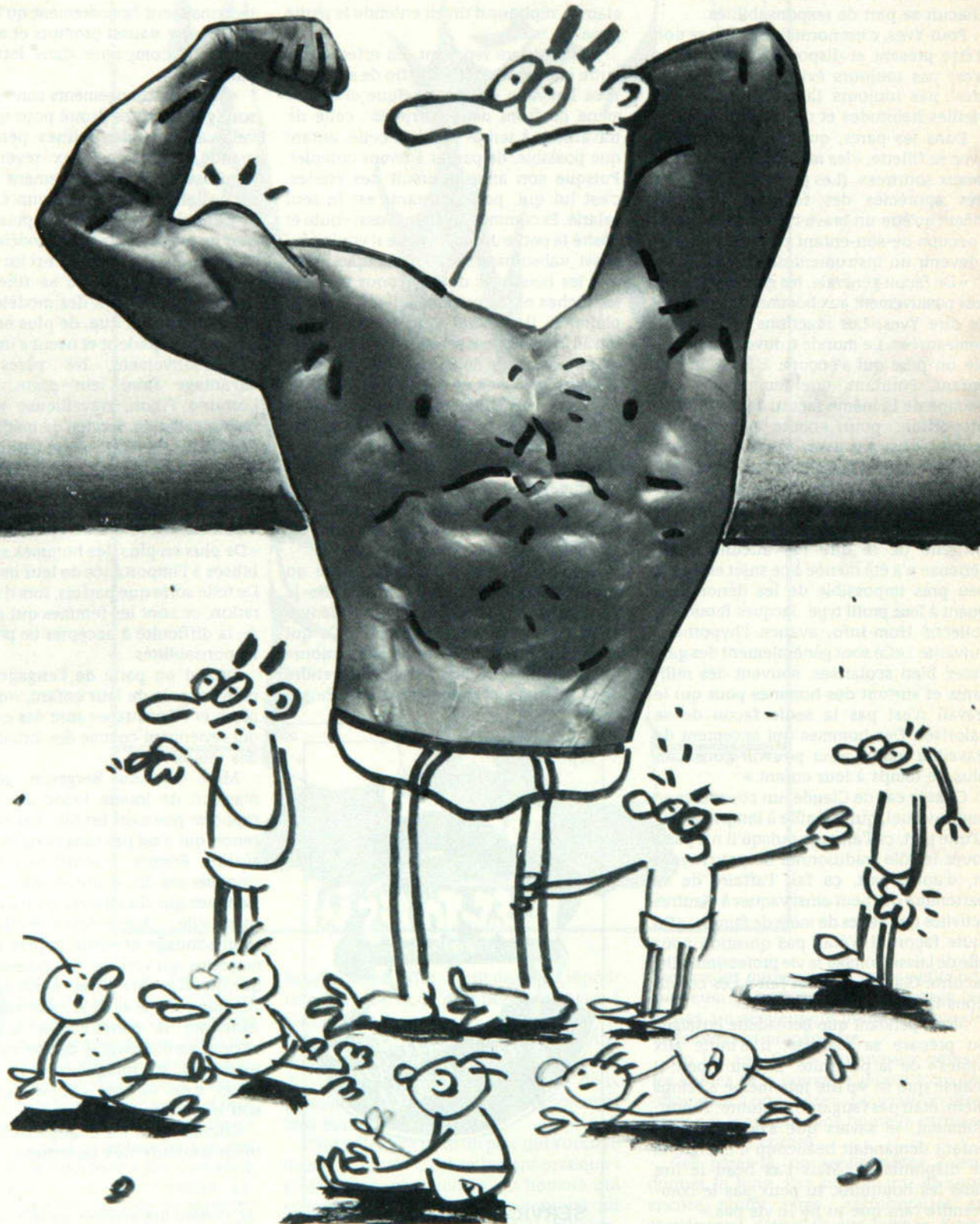


Illustration : Diane O'Bomszwin

Si les femmes qui ont subi «la grande opération» en parlent volontiers, les hommes qui se sont fait vasectomiser restent discrets, comme pour tout ce qui touche leur vie sexuelle, d'ailleurs. Il a fallu que je tombe sur des amis décomplexés, des exceptions qui n'en faisaient pas mystère, pour découvrir l'autre face de la médaille.

Gilles G. est un des pionniers : il y a 10 ans, la vasectomie n'était pas aussi répandue, mais bien qu'il n'ait eu que deux enfants, ses motifs étaient sérieux. Sa femme et lui avaient une incompatibilité sanguine, qui aurait posé des problèmes aux enfants suivants à naître.

«Je me suis dit que les conséquences de l'opération étaient beaucoup plus graves pour ma femme que pour moi, raconte Gilles, et j'ai préféré me faire vasectomiser. C'est une petite intervention de rien du tout, avec anesthésie locale, qui n'a aucun effet secondaire désagréable et, contrairement à ce que beaucoup d'hommes croient, n'altère en rien ta sexualité!... Au contraire, je me sens beaucoup plus à l'aise depuis que je me suis fait opérer. Car même lorsque ta femme prend la pilule, tu n'es pas à cent pour cent sûr...»

L'autre Gilles (est-ce ma faute s'il s'appelle Gilles aussi?) s'est décidé à faire le pas en voyant que la fameuse pilule ne réussissait pas à sa femme. Le couple avait aussi deux enfants et n'en désirait plus d'autres.

«Quand je suis allé trouver mon médecin de famille pour lui demander comment procéder, il m'a dit : 'Oui, vous semblez être un homme qui n'a pas de problèmes sexuels, cela ne devrait pas vous traumatiser...' En effet, il semble que des hommes insécures, voire même complexés, peuvent se retrouver avec des problèmes d'ordre psychosomatique une fois vasectomisés, comme s'ils redoutaient tellement de perdre leur virilité qu'ils la perdent réellement. Et pourtant!»

À son rire plein de sous-entendus, on sent que pour lui c'est plutôt le contraire qui s'est passé.

«L'autre jour, me rapporte Gilles G. peu après notre première conversation, j'ai voulu savoir combien d'hommes, dans mon groupe de travail, étaient vasectomisés : 7 sur 20. Mais l'un de ceux qui s'opposaient le plus à cette opération m'a fourni un argument plausible : si tu te sépares de ta femme et te remaries, tu le fais généralement avec une femme plus jeune, donc qui désirera avoir des enfants. Donc...»

Mais l'opération n'est-elle pas réversible ? Oui, en principe, mais Gilles G. ne s'en est jamais informé. C'est l'autre Gilles qui me renseigne : «Les médecins te font de toute manière signer un papier disant que tu as compris que l'opération n'est

pas réversible – ils ne prennent pas de risques –, mais ils te disent que dans 95 % des cas, une nouvelle opération peut réussir.»

En quoi consiste cette opération que tous ceux qui l'ont subie considèrent «bénigne» ?

On fait une coupure des canaux qui transportent le sperme. Ces canaux sont presque en surface sur le sac : il s'agit donc tout simplement de faire une petite incision de chaque côté et de boucher les canaux en les cautérisant. Le sperme ne peut donc plus passer dans la verge lors de l'éjaculation. La seule chose qui change dans l'acte sexuel, c'est qu'il n'y a plus de spermatozoïdes, mais cela ne change rien pour ce qui est de l'apparence ni du volume de l'éjaculation. Les spermatozoïdes passent dans le réseau sanguin, comme ils le font toujours d'ailleurs quand il y a un surplus. Il suffit qu'un homme n'ait pas de contacts sexuels pendant plusieurs heures pour que le surplus de spermatozoïdes s'en aille dans le circuit sanguin.

L'opération est-elle douloureuse ?

Généralement pas. Elle s'effectue sous anesthésie locale, dure une quinzaine de minutes, et le patient peut rentrer chez lui aussitôt. On recommande un peu de repos, même pas l'alitement, et si des douleurs se manifestent lorsque l'effet de l'anesthésie passe, elles ne durent que quelques jours et sont légères. Bien sûr, comme pour toute intervention chirurgicale, il y a un peu d'oedème dans les trois ou quatre jours suivants.

Lorsqu'on veut rendre sa fécondité à l'homme vasectomisé, on fait l'opération contraire, mais bien entendu, il s'agit cette fois-ci de ressouder les canaux, ce qui est plus délicat que de simplement les couper. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'une microchirurgie.

La plupart des hommes qui se font vasectomiser ont déjà eu des enfants ; toutefois, ils n'ont plus tellement l'intention d'en avoir d'autres. Il semblerait que peu d'entre eux se soucient de recouvrer leur fécondité. Faut-il souligner qu'ils sont en moyenne plus préoccupés que les autres de leur paternité ?

«Moi, déclare Vincent, je n'ai pas l'intention de me marier ni d'avoir des enfants. Mais je pense sérieusement à me faire vasectomiser : vis-à-vis de mes partenaires, je me sens plus libre, moins 'dangereux' lorsque j'ai le contrôle de ma fertilité. Mais les médecins ne te réfèrent pas facilement aux urologues si tu n'es pas déjà père... il y a toujours une certaine réticence.»

D'autres célibataires dans son cas hésitent pourtant : «Si on changeait d'idée, on ne sait jamais... On a beau dire que c'est une opération réversible, il suffit que tu sois dans le 5 % pour qui ça ne marche pas, et tu restes stérile», avoue Jean, qui a 30 ans et se dit «célibataire endurci».

«Comme je change souvent de partenaire, spécifie Pierre, mais que j'espère encore trouver la femme de ma vie, je ne veux pas préjuger si elle voudra ou non avoir des enfants ; moi, personnellement, je n'en veux pas, mais enfin, je préfère garder la possibilité de 'lui en faire un' si elle le veut.»

Même parmi les pères de famille considérant qu'ils ont «atteint leur quota», il y a des réticences à se faire vasectomiser. Certains ont des arguments rudimentaires : «C'est aux femmes de faire ce qu'il faut, les enfants, c'est leur problème» ; d'autres ont des craintes plus confuses quant à leur «virilité», ce qui confirme ce que me disait Gilles II.

Cependant, un fait est certain : au Québec, tellement en retard par rapport aux États-Unis ou même à l'Ontario, la vasectomie a fait des progrès depuis 1976. Cette année-là, en effet, seulement 8,6 % des hommes s'étaient fait stériliser contre 18,6 % de femmes qui avaient subi une ligature des trompes, alors qu'aux États-Unis la proportion des hommes et des femmes stérilisés-e-s était à peu près égale.

En 1976 toujours, d'après la Régie de l'assurance-maladie, qui couvre les frais de ces opérations, il y avait deux ou trois fois plus de femmes stérilisées (hystérectomies et ligatures) que d'hommes. Au cours des années 80, on observe une diminution de la stérilisation chez les femmes, qui passent de 26 705 à 22 880, en 1984, mais une augmentation de la stérilisation chez les hommes : de 15 317 à 17 189. Ce n'est pas encore la parité mais la progression laisse croire que, dans ce domaine-là du moins, l'égalité sera vite atteinte.

La voici!

La Banque de Chercheuses de l'ICREF

C'est un service informatisé de curriculum vitae de chercheuses féministes qui, dans divers domaines, travaillent à l'amélioration de la condition des femmes au Canada.

INSCRIVEZ-VOUS!

ICREF
Institut canadien de recherches sur les femmes
151 Slater, Suite 408
Ottawa, Ontario K1P 5H3
(613) 563-0681

GLORIA ESCOMEL

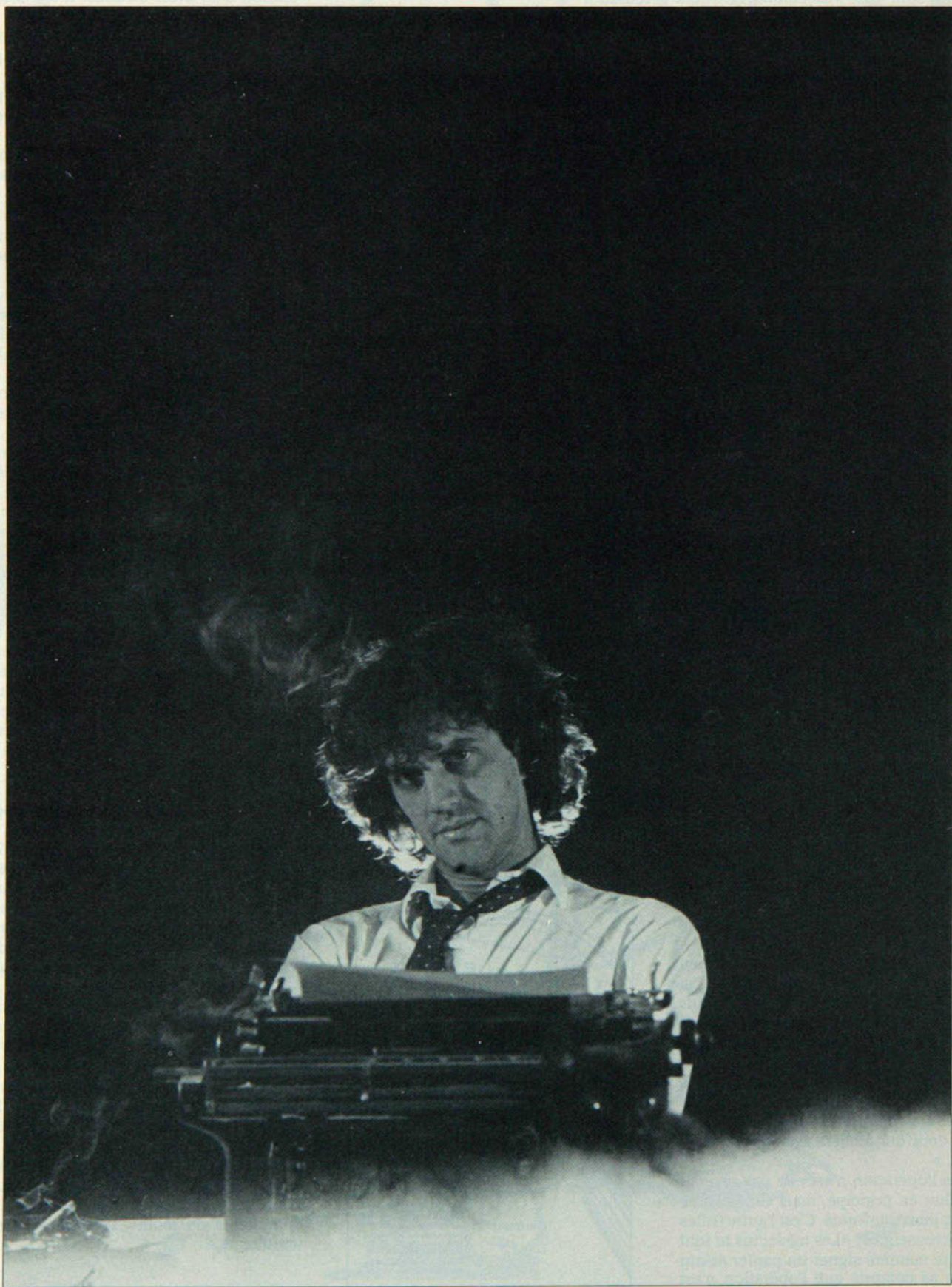


Photo - Suzanne Girard

DES HOMMES POUR LE DIRE

«A

près 15 ans de bouleversements causés par le féminisme, qu'est-ce que vous avez à nous dire?»

C'est la question que nous avons posée à une trentaine d'hommes, connus et moins connus, sans doute parce que les temps s'y prêtent et qu'à l'instar de Ms. Magazine¹, nous avons, à notre tour, envie de savoir tout ce que les hommes ont pu ressasser en eux-mêmes ces dernières années. Alors que les femmes «brûlaient leur soutien-gorge», revendiquaient, se regroupaient entre

elles, prenaient la rue d'assaut et mieux encore, la parole..., que pensaient-ils? Car, outre les discours officiels, les références disparates dans les médias et quelques aveux intimes, que savons-nous de ce que pensent (vraiment) les hommes du féminisme?

Nous posions une vraie question, nous voulions de vraies réponses. Nous l'avons dit d'ailleurs: «Pas de grandes théories, de notions trop abstraites ou de sermons, s.v.p. Nous voulons que vous preniez la parole, — exceptionnellement dans La Vie en rose, — comme les femmes l'ont fait: de façon à ce que ça colle à votre vécu, à vos émotions, voire même à vos incertitudes. Soyez doux, sévères, fins ou méchants, mais soyez honnêtes.»

Nous avons alors suggéré toute une série de sujets possibles, question d'encourager nos «invités» à ne pas perdre de vue l'esprit de ce numéro: la sexualité, la contraception, les enfants, l'amour, le ménage, la tendresse, la beauté, le corps, la nourriture, le vieillissement, les rapports de travail avec les femmes, l'amitié, le pouvoir, la pornographie, le machisme... Un peu de tout, quoi, en autant que ce soit personnel...

«Je ne sais pas comment vous faites, vous les femmes, pour être personnelles...», nous confia Michel Roy, alors que nous attendions toujours son texte. Il n'était pas le seul à se faire attendre. La majorité des textes ont battu des records de retard à LVR. Quelques-uns ne se sont jamais matérialisés.

Certes, le sujet et l'approche que nous proposons ont causé plus d'une hésitation et d'un grincement de dents. Pourtant, tous les hommes contactés, sans exception, se sont montrés flattés par la proposition et intéressés par la question. Trois seulement (trois journalistes) ont refusé d'emblée, alléguant que «ce n'était pas le genre de choses qu'ils pouvaient se permettre». René Lévesque refusa par «manque de temps». Tous les autres acceptèrent de bon coeur.

Que s'est-il donc passé entre ce premier contact et la première date d'échéance? Car il était alors évident que nous perdions bon nombre de joueurs. Le doute et l'incertitude régnaient, la peur sans doute aussi. Lorsque Foglia lui-même «n'arrivait pas à écrire», on a pu conclure à la débandade.

Nous nous sommes donc remises au téléphone, à relancer les plus téméraires, à encourager tous ceux pour qui un Spécial hommes évoquait une lueur au fond des yeux, à solliciter vieux chums et proches amis (toujours un peu plus influençables que d'autres)... Nous rappelions qu'il s'agissait de tout petits textes (maximum 6 feuillets), simples, pas compliqués.

Bref la commande a été difficile à remplir. Ce qui explique, en partie, l'assez grande ressemblance de nos collaborateurs: ce sont majoritairement des journalistes ou des écrivains, la facilité à écrire ne pouvant que leur alléger la tâche. Dans tous les cas, des intellectuels (n'en déplaise à Michel Chartrand), tous de classe moyenne et tous Blancs. Bref, sinon un reflet fidèle des hommes en général, tout au moins la contrepartie masculine, à quelques exceptions près, de qui lit et s'intéresse à LVR. Et puis, si LVR n'a jamais prétendu représenter toutes les femmes, nous prétendons encore bien moins représenter tous les hommes.

Sur 20 textes qui nous sont finalement parvenus, en voici donc 16, quatre étant écartés non pas pour des raisons idéologiques mais parce que ces textes répétaient ce qui avait été mieux dit déjà. (Et parce que les pages sont comptées, comme toujours.)

Ce qui frappe, c'est qu'indépendamment de leur sujet, les textes forment deux catégories assez distinctes: ceux du coeur et ceux de la raison. Ceux qui parlent d'intimité et ceux qui vont droit au «politique»². Les premiers ne sont pas nécessairement plus passionnants que les deuxièmes mais il y a là une dichotomie que nous n'avions pas encore eu le loisir d'observer chez les hommes...

Pour ce qui est de ce que les hommes ont vraiment à dire... à vous d'en juger.

Francine Pelletier

¹ Ms Magazine publiait en août 84 un numéro intitulé «What men haven't said to women yet». (Ce que les hommes n'ont pas encore dit aux femmes).

² Par contre, les textes ne sont pas disposés selon ces catégories, ce qui risquerait d'en nuier.

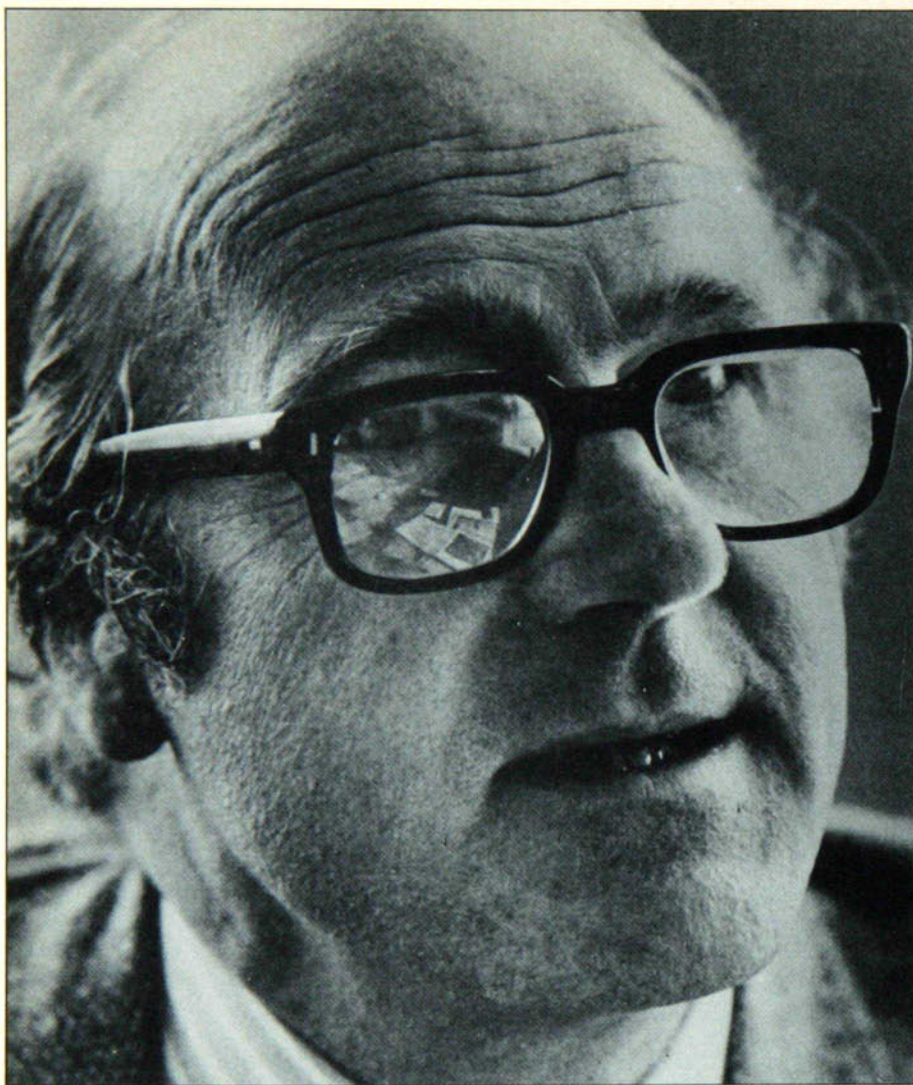


Photo : Michel Grovelli

Une immense naïveté...

par Michel Roy

Depuis toujours attentif et sympathique à l'action des féministes, parce que depuis toujours ma compagne m'en a fait comprendre la nécessité et la portée, j'inclinai à conclure que des progrès notables ont été accomplis sur la voie de l'égalité et de la libération au cours de la décennie qui s'achève.

Les statistiques relatives au nombre et à la qualité des postes occupés par des femmes dans les secteurs public et privé, l'évolution incontestable des esprits à l'égard de l'intervention et du rôle des femmes en politique, enfin l'attitude plutôt positive de la société envers les justes revendications des femmes me procuraient des arguments, sinon toujours des preuves, à l'appui de ma conclusion. Certes, je sais qu'il reste beaucoup à faire pour changer des comportements et des traditions séculaires. Mais il m'apparaissait clair que la femme a gagné

des batailles capitales depuis 1975 et, surtout, que le mouvement est de toute évidence irréversible, comme on a pu le dire des anciens territoires colonisés à la fin des années cinquante.

J'ai voulu soumettre ces hypothèses à l'examen de consueurs de travail. Tout a volé en éclats. Il n'est resté au bout du débat qu'une immense naïveté, celle que dénonçait en moi l'analyse impitoyable de quelques femmes qui toujours, dans ce genre d'exercices, savent écarter d'un sourire entendu les bonnes intentions pour ne s'attacher qu'aux dures réalités quotidiennes. Là aussi, les femmes ont changé. Et je ne cacherai pas l'admiration qu'elles m'ont inspirée.

Je disais : voyez la place par exemple qu'occupent à présent les femmes dans les milieux de l'information, les responsabilités qu'elles exercent dans des domaines qui leur étaient autrefois interdits. Voyez comme elles sont présentes à la radio et à la télévision, dans la recherche, dans les

salles de rédaction, devant la caméra. Quand j'invoque des chiffres et des pourcentages, il faut bien les reconnaître.

Mais, rétorquent mes interlocutrices, peut-on parler d'égalité ? Pas sérieusement. Le nombre de celles qui exercent vraiment le pouvoir dans la communauté des médias a-t-il augmenté pour la peine ? Réponse : à peine...

Là, j'ose lancer dans la discussion une observation que je crois pertinente. N'est-il pas vrai, n'avez-vous pas déploré vous-mêmes que des femmes, quand elles sont investies des responsabilités de cadres intermédiaires ou supérieurs, commencent à se comporter comme les hommes dont elles dénonçaient les abus d'autorité ; elles réussissent ou échouent parce qu'elles emploient les mêmes moyens et le même esprit que les hommes. Et quand on leur demande : comment faites-vous, madame, pour assumer de telles fonctions ? elles répondent : aucun problème. En effet, l'ambition les a changées : elles ont renoncé à être elles-mêmes, elles s'investissent dans le travail et l'autorité avec la même mesure que certains hommes...

On m'interrompt. Manifestement, j'insiste un peu trop. Cela va se tourner contre moi.

Pauvre ami, comprenez donc qu'il risque d'en être ainsi aussi longtemps qu'une minorité minuscule de femmes sera appelée aux postes de commande. Quand l'égalité n'existe pas, les minoritaires se comportent souvent comme les dominateurs. Vous ne le saviez pas ?

Bien sûr. Il y a autre chose. Cette fois, je pose une question sous forme d'objection de fond. Je sais, leur dis-je, que vous êtes, à des degrés divers, engagées dans une action féministe depuis bon nombre d'années. On dit même que la lassitude s'empare d'un certain nombre d'entre vous. Mais comment réagissez-vous quand vos soeurs ou vos filles, de 18 à 25 ans, renoncent dès le départ à toute forme, à toute conscience de résistance sans parler de combat, quand elles disent, croyant rassurer leurs compagnons : «Vous savez, je ne suis surtout pas féministe...»

Avant qu'elles n'aient eu le temps de répondre, je remonte à l'attaque, croyant tenir une arme ontologique. Cela, leur dis-je, me fait penser avec horreur aux Noirs de Soweto qui diraient : «Vous savez, moi, je n'ai rien contre l'Apartheid...»

J'observe l'effet.

Désastre. Je n'ai vraiment rien compris. Mon cas est grave. Si vous aviez un peu plus de suite dans les idées, enchaîne une consueur, vous auriez reconnu dans la douce soumission de ces jeunes filles la vivante contradiction de la thèse selon laquelle des progrès importants et irréversibles ont été réalisés depuis 1975. Il est vrai, hélas ! que certaines de nos filles ou de nos soeurs adoptent des attitudes déconcertantes de soumission en présence des hommes. Elles commettent sans le savoir la même erreur que vous : elles pensent que la

guerre est finie parce que leurs mères ont peut-être gagné, ici et là, quelques batailles ou fait certains gains, un peu dérisoires, que traduisent vos statistiques faussement triomphantes...

La mélancolie me gagne. Comme si nous étions au dîner des anciens combattants. Il faut aller plus loin dans *La Vie en rose*... Vous ne pensez pas que l'un des soucis majeurs de celles qui sont engagées dans le mouvement féministe est de convaincre d'abord les femmes, je veux dire de les mobiliser, de les conscrire, de faire comprendre les objectifs... Riposte immédiate : Vous allez nous faire pleurer... Vous parlez comme un socialiste ou un curé ! Bien sûr, vous avez raison. Mais cette question est beaucoup plus complexe que vous ne le croyez. Elle est grave comme l'univers des hommes et des femmes, traversé de cultures et de courants idéologiques, avec ses combats et ses guerres saintes. Il fallait être à Nairobi cet été pour mieux comprendre cela !

Ce qu'elles me disent relève à présent d'un autre discours. Je résumerais ainsi : il faut laisser à nos soeurs et à nos filles le choix des armes. Elles comprendront seules dans les années qui viennent que le combat n'est pas terminé. Il faut laisser aux femmes d'Islam, aux Iraniennes, aux Sénégalaises, aux Chinoises comme aux Mexicaines, aux Québécoises et aux Américaines la liberté des moyens accordés à leur civilisation. Les formes de cette lutte vont varier d'une région à l'autre. Il y aura des répit, des silences, des résignations. Mais un mouvement comme celui-là ne s'arrêtera jamais.

Je profite de cet instant d'harmonie pour gagner un autre point. Tout de même, vous n'admettez pas que Pauline Marois ou Francine Lalonde, engagées dans la bataille pour la succession de René Lévesque, ne sont pas perçues aujourd'hui dans cette société comme elles l'eussent été il y a 10 ou 15 ans. Tout de même !

Bon, peut-être. Admettons. Mais croyez-vous vraiment que les hommes – et même les femmes – soient disposés à élire une femme à la tête du parti et du gouvernement, à l'écouter, à la suivre, à la respecter ?

Je réponds par une autre question : vous n'allez quand même pas exhorter les femmes du PQ à voter pour une femme PARCE QUE C'EST UNE FEMME et que le temps est venu d'élire une femme ? Il faut élire le meilleur candidat, n'est-ce pas ?

Oui. Mais si Pauline Marois est objectivement la meilleure candidate, les hommes sauront-ils le reconnaître ?

Je ne sais plus comment lui répondre. Alors je lui demande : qu'entendez-vous au juste par «objectivement» ?

Michel Roy est éditeur adjoint à *La Presse*. Il a 56 ans. Il est marié à Monique Roy et il est père de trois enfants.

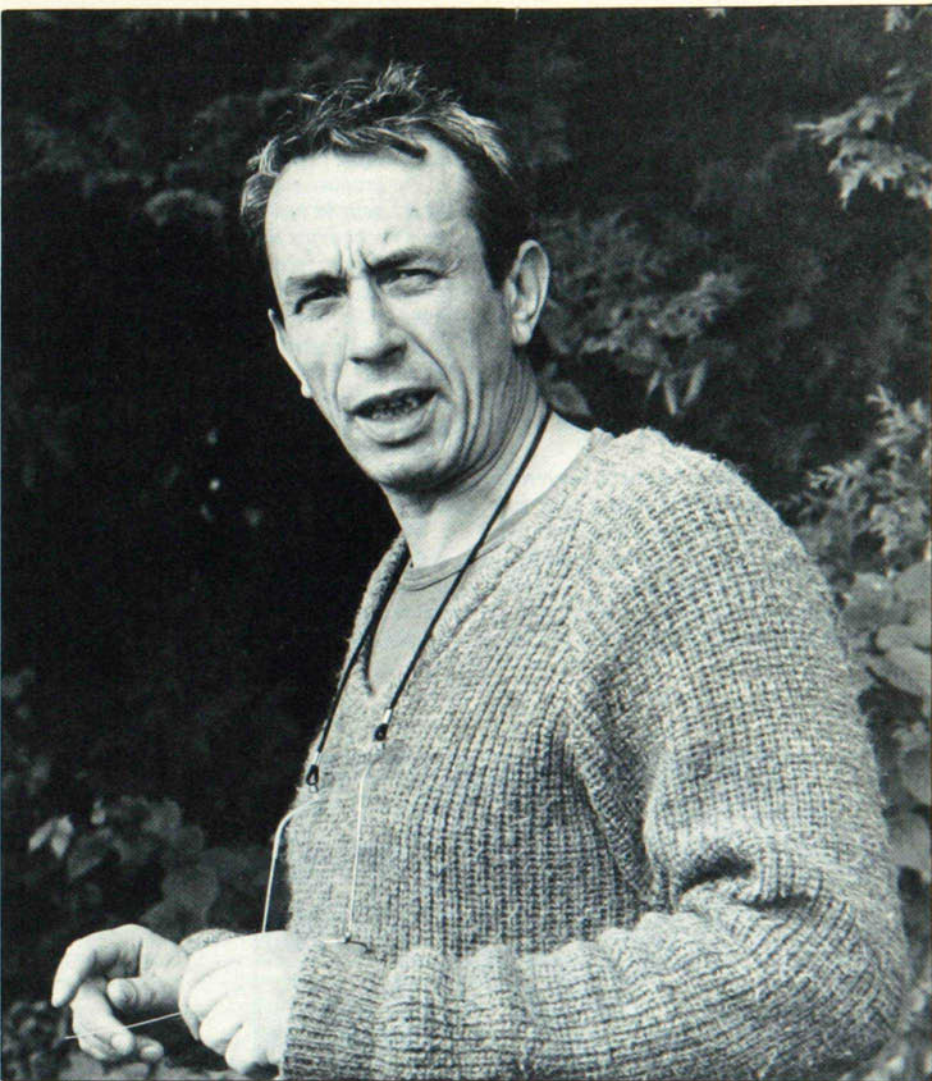


Photo - Bernard Tonguy

Pierre Foglia

Des connes par milliers

À

Frelighsburg, ce matin-là, Pierre Foglia ressemblait par moments à une vieille fourmi claustrophobe (aux beaux yeux bruns) qu'un garmement, après avoir fait trois trous dans le couvercle, aurait enfermée – avec quelques brins d'herbe – dans un pot Masson :

«Moi, je suis un super-naïf, pis quand j'ai commencé à m'intéresser à l'affaire féministe, j'avais un discours tout préparé. Je disais : "Les bonnes femmes, c'est l'avenir. Elles vont changer les rapports de pouvoir." Pantoute ! Elles changent pas les rapports de pouvoir !

«Toutes les bonnes femmes qui ont le pouvoir, prends-les, que ce soit au niveau politique, que ce soit dans nos jobs à nous autres, que ce soit à n'importe quel niveau, elles recréent exactement les mêmes conneries [...], pis celles qui sont correctes, ben c'est pareil que les gars qui sont corrects pis qui ont des jobs de même ! Elles sont pas

correctes parce qu'elles sont des bonnes femmes : elles sont correctes parce qu'elles sont correctes. C'est tout !»

Il avait songé à un texte («Des connes par milliers»). Il n'a pas pu. «Sous ce titre qui a l'air très provocant, y a quelque chose d'élémentaire que je voulais dire et que j'ose pas dire et que je sais pas comment dire, pas plus verbalement que par écrit. Dire : "Les filles, arrêtez de vous raconter des histoires (...) parce que raconter des histoires, c'est transformer, c'est mentir, c'est transformer des faits, une réalité objective, qui est indispensable pour aller quelque part".

«Je pense à quelqu'un de très précis en ce moment, quelqu'un que je connais à peine, quelqu'un qui... une fille, justement, qui comprend rien... Elle comprend rien ! Fuck ! Une conne ! Tu sais ce que c'est une conne ? C'est une conne. C'est quelqu'un qui comprend pas, tu sais. Pis est féministe jusqu'aux oreilles ! Je l'entendais l'autre jour... Elle parlait de viol. Elle

disait une horreur dans le sens où les gars qui sont coupables de viol [...] on devrait leur couper les couilles, on devrait les tuer...

«Mais il faut être con pour dire des affaires de même ! Moi, je suis contre la peine de mort pour le gars qui tue ses trois petits enfants de deux ans en leur rentrant des tisonniers rouges dans le cul ! Je suis contre ça. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je suis aussi contre la peine de mort pour le gars qui viole une bonne femme ! Tu sais ? Mais si t'as le malheur [d'ostiner cette bonne femme-là], ben là c'est pas contre la peine de mort que t'es : c'est pour le viol... C'est des discussions qui volent pas haut ! Tu comprends-tu ?

«Et y en a beaucoup [...] qui se servent du combat féministe pour exprimer leur connerie, pour établir une base à leur débilité, à leur fascisme, christ. Y a pas de sexe au fascisme ! Le militantisme souvent sert à ça, aussi bien dans les syndicats que dans le mouvement féministe. Il sert à ça : tu te

retranches derrière des *diktats*, derrière une supposée morale à observer, pour ne jamais rire, ne jamais rire de toi-même, ce qui est super-malsain, ce qui est super-plate...

«Et je trouve que trop peu souvent c'est dit, ce que je te dis là.»

Il a proposé une interview, la veille de son départ pour la France. Alors, après une promenade par champs et forêts, le temps de se flâner, de le photographier, de se perdre presque, le temps, hélas ! d'effrayer vingt perdrix, on s'est installés dans son bureau, en haut, entre un Dictionnaire de la bêtise et cinq ou six cahiers du Collège de pataphysique. Le magnétophone ronronnait et disparaissait dans un nid fait de mortadelle, de pain, de beurre et de pâté.

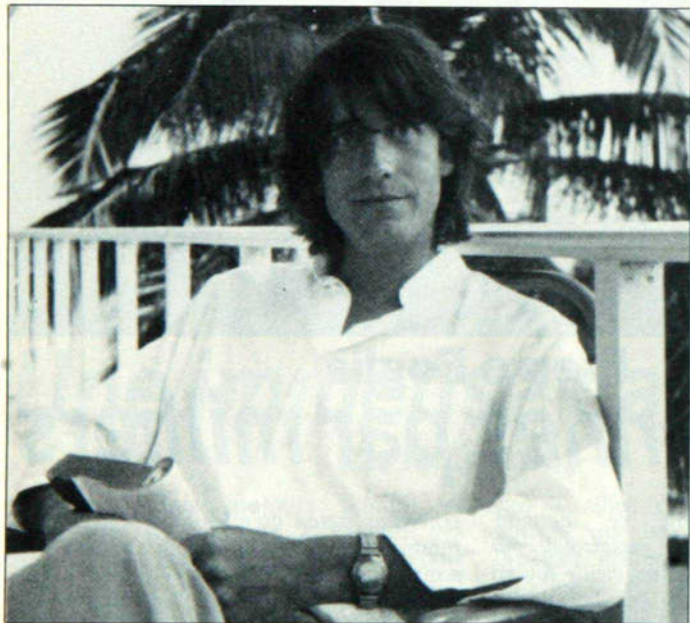
Nous avons bu le vin et il a dit avec de grands gestes qui défeuillaient parfois une plante verte assise près de lui :

«Ce qui me fait chier, c'est que toute cette révolution-là a occulté un fait très important à mon avis, qu'on oublie, qu'on traite pas pour des raisons je ne sais pas lesquelles, c'est que, sur dix individus, y en

a huit qui sont totos – dans la vie, je trouve – indépendamment des sexes, des races, des religions, des couleurs. Ça, c'est ma croyance à moi. J'ai toujours vécu avec ça, depuis la communale.

«Ce qui me fait chier, c'est que cette réhabilitation qu'y a là, cette réhabilitation de la femme, elle tient pas compte de ce fait-là : y a un paquet de connes, ostie. C'est épouvantable, les connes qui nous entourent – comme les totos qui nous entourent. Y en a partout.

«C'est jamais la féministe qui m'emmerde, c'est la conne. [...] Dans la vie de tous les jours, les bonnes femmes font chier ! Les gars font chier. Le monde fait chier. C'est difficile de *dealer* avec les gens. Moi, j'ai de la misère à *dealer* avec le monde. J'ai de la misère à *dealer* avec le monde qui comprend pas des choses très élémentaires. Bon, pis ça, je dis pas que c'est le rôle du combat féministe de montrer ça, mais elles le cachent. [...] Elles font semblant que c'est pas vrai. [...] Y a une valorisation de la



Le machisme ou la cacophonie de mon sexe

par Hervé de Fontenay

Je croyais mon idée faite ; j'étais sûr qu'il existait un consensus relatif sur la question. Un beau jour, tout a changé.

Ça s'est passé à l'occasion d'une discussion dans une de mes classes. Le tout a commencé de façon bien anodine, sans tambour ni trompette. Une étudiante proposa que chacun prenne le temps, en silence, de tracer une esquisse de ce qu'était pour lui, pour elle, le machisme. C'est Julie qui commença.

«Je pense à mon beau-père, dit-elle. Il a deux devises : *Un homme qui n'a pas d'ennemi ne sait pas ce que c'est qu'être un homme*. Et : *On ne bat une femme qu'avec une rose mais on la cueille avec les mains*. Voilà qui

le résume bien et qui donne le ton de son machisme. Pas méchant pour un sou mais bien réel tout de même. Ceci dit c'est, paraît-il, "un bon mari" et il adore ses enfants. Tout cela est dans l'ordre des choses, n'est-ce pas ?»

«C'est un peu facile ta présentation du machisme, intervint Paul. Tu laisses de côté toutes les pathologies du macho. Pour moi, ça veut dire côtoyer la misogynie et la violence. C'est un gars qui ne peut tolérer qu'une femme manipule du pouvoir, quel qu'il soit. Chacun à sa place, c'est ainsi que devraient se régler les rapports humains. L'ennui, c'est que maintenant les femmes sortent du code, alors le macho dérape, devenant de plus en plus dur, excessif. Ça va jusqu'à la violence, verbale d'abord, puis

physique. Bien sûr, il faut des barrières, des interdits, mais un homme qui refuse de jouer la carte de la violence quand c'est nécessaire révèle quelque part une contre nature. Quant à sa misogynie, elle se révèle du fait que les femmes représentent une menace. Elles peuvent, par exemple, dérégler l'ordre du sentiment et du désir et, à la limite, faire basculer l'homme du côté de la folie.»

Moqueur, Alex lance : «Qu'est-ce que tu racontes là ? Qui dit pathologie veut dire anomalie, maladie, déviance. Ton discours est tout à fait dans la ligne d'une certaine presse qui a fait du macho une sorte de brute ou une curiosité à pointer du doigt. Et puis, ça transpire le racisme déguisé quelque part puisque le prototype macho, c'est le

femme qui est épouvantable, je trouve... C'est surtout à ça que je veux en venir, là. C'est que la valorisation de la femme est complètement artificielle.

«Les objectifs des féministes, je les adopte tous ! Moi, ce qu'elles demandent, en ce moment, ça me semble aberrant qu'elles l'aient pas. Ça me semble épouvantable. Ça pas de sens. Ça tient pas debout. Moi, j'ai été élevé avec des bonnes femmes. Je me sens l'envers d'un macho, personnellement. Je me sens ordinaire, macho ordinaire, comme un gars peut l'être, mais j'en mets pas, tu sais... Bon, mais fuck ! Elles me font chier. Elles me font chier avec cette glorification de la femme ! Je peux pas accepter ça [...] comme je pourrais pas accepter qu'on glorifie les Italiens, demain, ou les nègres, ou les Juifs, ou les Polonais, ou n'importe quoi. Je peux pas. Y en a huit sur dix des connes ! C'est la moyenne pour la planète. Les femmes font pas exception, christ !

«Oui, c'est important le salaire égal, oui,

je suis d'accord. Parfait ! Mais, christ ! embrassez-vous pas toutes comme des folles pis en vous trouvant belles ! Vous êtes pas belles. Vous êtes laides et connes, christ ! Dites-le ! Regardez-vous, ostie ! [...] C'est le minimum que vous voulez. C'est juste le minimum que vous voulez. Tout le combat féministe, c'est le minimum qu'elles veulent... C'est juste ça. C'est juste le simple bon sens. Pourquoi c'était pas de même avant ? ! Ben, christ ! Pourquoi on transportait les nègres par bateau pour les amener en Amérique ? Moi, ça me dépasse. Ça me rentre pas dans tête ! Je comprends pas ça. Pourquoi on paye pas une bonne femme pareille qu'un bonhomme ? Le plus *straight* du monde que je peux te le dire : je le comprends pas. Je le sais pas, pourquoi ! Je le sais pas. Moi, si j'étais boss, ça me viendrait pas à l'idée.

«En même temps que je te dis ça, je suis presque sûr que si y a huit individus sur dix qui sont totos, c'est sûrement un peu mieux que ça chez les bonnes femmes... Je

me fie là-dessus parce que moi, en général, spontanément, quand j'ai des affaires importantes à dire, c'est surtout avec des femmes... Dans les cinq personnes dans ma vie qui comptent le plus, en dehors des amours, c'est trois femmes. Y a trois femmes, peut-être même quatre, femmes sur cinq, tu sais. Si je pense, là, spontanément, j'ai quelque chose d'important à demander, je pense à cinq bonnes femmes. Y a presque pas de gars à qui je pense, tu sais. J'en connais pas. J'ai pas tellement de chums gars...»

Propos recueillis par Bernard Tanguay

Pierre Foglia est l'enfant terrible de *La Presse* où il signe régulièrement une chronique. Il a 45 ans, vit avec sa blonde à Frelighsburgh, dans les Cantons de l'Est. Il a deux enfants.

Sud-Américain, n'est-ce pas ? L'implantation du mot en Amérique du Nord correspond tout à fait à la grande vague d'immigration mexicaine et sud-américaine des années 70. On ne peut tout de même pas passer ça sous silence. Les Nord-Américains qui n'osent plus se retourner dans la rue pour regarder une fille et qui pourtant en meurent d'envie trahissent là toutes leurs frustrations. J'ai l'impression que derrière la dénonciation du macho se glisse une certaine attitude de classe bien hypocrite. Est macho celui qui ne se comporte pas avec les femmes comme je le fais moi, surtout en surface. Celui qui, au lieu de s'effacer devant elles au nom d'un code de politesse bien particulier, trouve les moyens de se montrer, de s'exposer au nom d'une image précise de l'homme. Au fond, le machisme, c'est une forme d'exhibitionnisme mâle qui est bien sûr fort mal vu des gars "aux bonnes manières". Mais ce dernier est-il pour autant moins inégalitaire avec les femmes ?

«Il ne sert à rien de parler de macho, version un tel ou une telle, si c'est pour égrener le chapelet des expériences individuelles, coupa court Louise. On tourne en rond alors qu'il faudrait comprendre le machisme présent, à des degrés divers, chez tous les hommes. Être macho, ce n'est pas défendre une idée précise de l'homme, c'est se défendre d'être un peu ou beaucoup femelle quand vient le temps de dire qui on est. Pour cela, les hommes posent toujours des actes, petits ou grands, qui n'ont d'autre but que de les distinguer du monde femelle. D'une certaine façon, être macho (ou être homme, c'est la même chose), c'est être d'emblée contre nature, et c'est bien ainsi. L'essentiel, pour nous les femmes, c'est de savoir comment les prendre, ces

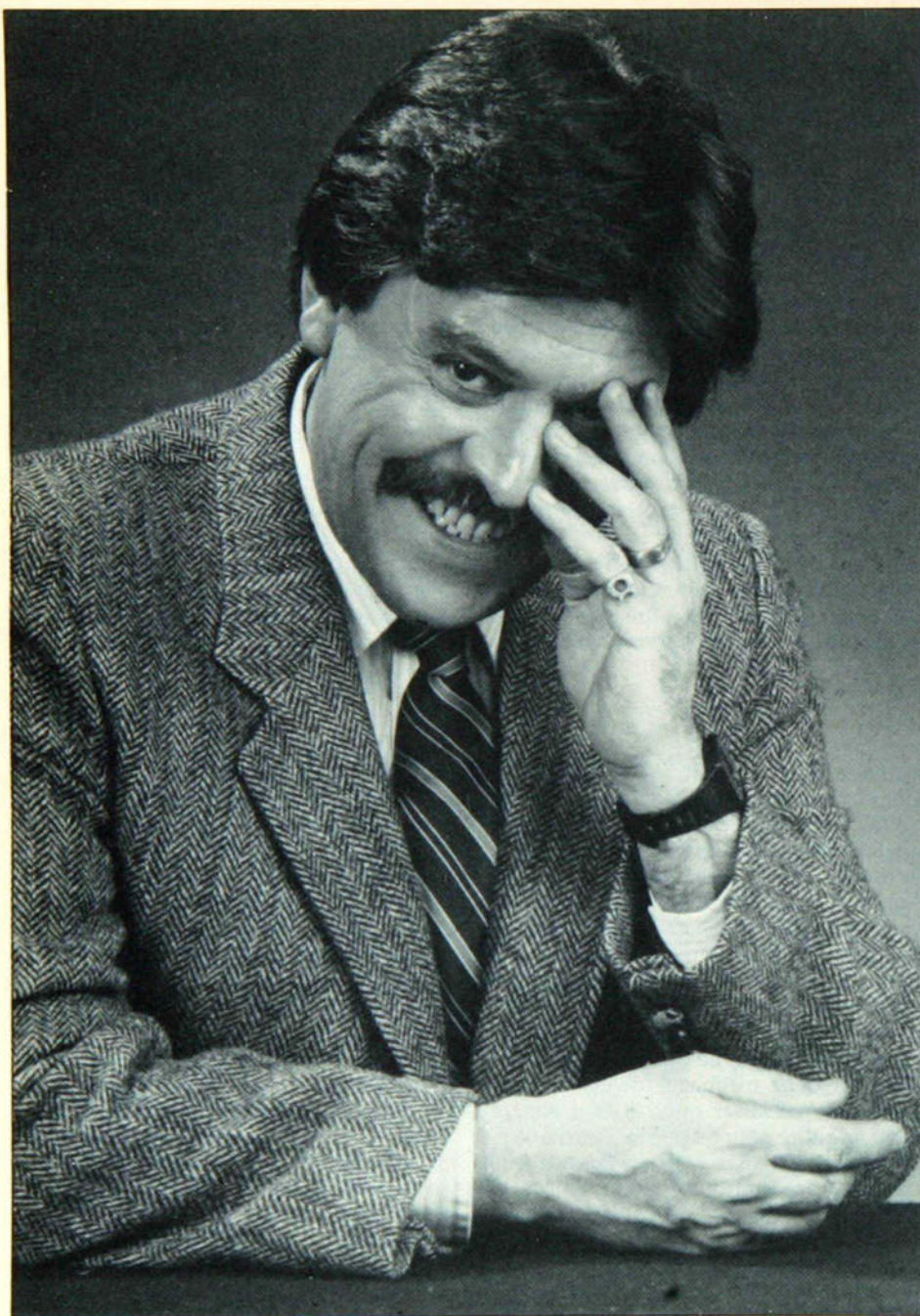
hommes macho. En fait, notre choix est fort simple : ou se retrouver avec un homme qui ne déguisera pas tous ses attributs physiques et psychologiques de macho, ou se retrouver avec un homme qui refoulera les signes extérieurs du machisme mais qui les vivra intensément à l'intérieur. Aucun doute que ça ressortira à un moment donné. C'est pourquoi je dis qu'on aura constamment à composer dans sa vie avec le machisme, dans les situations les plus diverses et que ce serait un erreur de croire que l'on pourrait extirper le machisme de nos compagnons, les stériliser quoi. Il faut simplement se battre pour que ce machisme-là ne nous emmerde pas trop, et surtout qu'il n'entrave pas notre liberté.»

Depuis le début de la conversation, j'écoutais, un peu hypnotisé par ce flot de paroles. J'étais troublé. Jusqu'à présent, pour moi, le macho, c'était l'autre, et je me satisfaisais fort de le disséquer avec l'objectivité de l'observateur impartial. Je le percevais mal, mais il dégagait une certaine vulgarité. Son attitude un peu ridicule dénotait seulement une ignorance, un conditionnement et beaucoup de gaucherie. Son besoin de se pavaner, le mauvais goût masculin par excellence. Tout était une affaire d'éducation, sauf les irrécupérables notoires. Bien entendu, je ne voyais dans le macho aucune pathologie mais un manque de savoir et le goût excessif d'un paraître viril plus superficiel que profond. Et puis, je faisais nettement la distinction entre le macho aux attributs un peu trop voyants et le véritable exploiteur, un peu comme Willy, le premier mari de Colette. Je me mis à songer que s'arrêter aux symboles du machisme, c'était mâchonner toujours et encore les mêmes tranquillissants. Pourquoi le machisme serait-il cette soi-disant attitude

mâle sur laquelle on suppose que tout le monde s'entend, une image efficace préservée de toutes contradictions ? Louise avait sans doute raison. À chacun de déterrer son machisme et de s'arranger pour qu'il puisse être surmonté et dépassé. Le mien se nourrit pour le moment de mes nécessaires contradictions. Il sait se cacher des regards indiscrets et seuls ceux et celles qui me connaissent vraiment savent à quoi il ressemble et pourquoi il est tortueux comme le cep d'une vigne. Ce sont eux et elles, d'ailleurs, qui dans le coin d'une journée capricieuse pointent un comportement, une parole, un geste, une petite parcelle de vie qui, d'évidence, appartient au registre machiste. Je surprends alors l'incroyable complexité de ce qui agit en moi et me fait agir. Quelque chose qu'on a traduit pendant des siècles par l'expression fourre-tout «nature masculine», qu'on voudrait aujourd'hui cantonner dans l'expression «stéréotype culturel» et que je nomme, moi, «la surprenante cacophonie de mon sexe».

Tout d'un coup, je me rendis compte que la discussion était terminée et que les étudiants attendaient avec une certaine curiosité que je revienne à moi. Encore ailleurs, je bafouillai : «Willy, le premier mari de Colette, était-il d'abord un macho irrécupérable ou un négrier de la pire espèce ?» Mais déjà, plusieurs étudiants s'étaient levés et s'apprétaient à partir.

Hervé de Fontenay est professeur de français à l'Université McGill et s'intéresse depuis plusieurs années à la condition masculine. Il a 37 ans, est père de trois garçons et vit avec la mère de son dernier fils.



Mâle adroit

par Gaston L'Heureux

À

42 ans, je suis de cette génération d'hommes qui ont dû composer très tôt avec la montée du féminisme.

Des hommes marqués par un passé dont les valeurs furent totalement chamboulées au début des années 60.

En 23 ans de vie commune avec Candide, ma compagne

légale, je lui dois d'avoir été sensibilisé à tout ce qui pouvait toucher à la condition

féminine : la parité salariale, l'établissement d'une politique familiale mieux structurée, l'abrogation des lois désuètes ou leur modification, l'égalité des chances, le rôle des femmes au sein des Églises, la clitoridectomie, l'indépendance financière comme étant la clef de tous les maux, la liberté de choix en ce qui regarde l'avortement, la femme et le milieu des affaires, le paternalisme, etc.

J'ai appris facilement et très tôt à partager les tâches domestiques et l'éducation

des petits... de façon intelligente et sans heurt.

J'ai épluché d'innombrables livres traitant du féminisme : Simone de Beauvoir, Gloria Steinem, Kate Millett, Marilyn French, Benoîte Groult, Germaine Greer, Marie Cardinal et bien d'autres. Avec elles, j'ai appris de brutales vérités.

J'ai vécu au travail l'indignation et la révolte de mes camarades *femmes* face au sexisme des patrons et au harcèlement des gars... moi inclus. J'ai eu honte en les entendant discuter du viol, de la violence qui leur était parfois faite, de la pornographie, de la prostitution, etc. Et je me suis culpabilisé... bêtement... comme si j'étais responsable de tous ces maux.

Ensemble, nous avons comparé nos complexes d'Oedipe et de Cendrillon. Et ensemble, nous avons ressassé bien des fois les préjugés que nous ont transmis nos pères et aussi nos mères.

Comme bien d'autres gars, j'ai fouillé en voyeur le rapport Hite sur la sexualité des femmes... les filles en faisaient autant pour celui nous concernant. Déçu, j'ai constaté que depuis belle lurette nous avons abordé le sujet sans pudeur... en théoriciens bien sûr.

Comme bien d'autres sans doute, peut-être en guise de défense, j'ai joué au féministe «complice». Ce qui parfois devenait une arme de séduction. Salaud pour les unes, *mâle adroit* pour les autres... j'ai connu alors le désarroi. Sisyphe devant la montagne du féminisme.

En m'insérant parfois dans les débats en faveur de la cause féministe, j'ai été souvent rabroué par les ultras qui ne prisait pas l'intrusion mâle. Mieux valait se taire car nous en avons déjà assez sur la conscience.

Certaines viragos intransigeantes pour qui tout homme vaut moins que de la merde m'ont écoeuré... et souvent fait regretter de me ranger maladroitement, peut-être, mais de bonne foi de votre côté.

Je trouve absolument incroyable qu'une étude américaine prouve qu'une grande majorité d'hommes estiment que les femmes sont moins aptes qu'eux à occuper des fonctions de prestige au sommet de certaines hiérarchies et qu'ils en arrivent même à les mépriser.

La recrudescence des divorces m'inquiète et me fait m'interroger sur la qualité des rapports entre hommes et femmes. Les remariages m'étonnent davantage... Quel paradoxe ! Plus que jamais on cherche l'un et l'autre à se redéfinir. Nous n'aurions donc pas tout à fait renoncé à vivre encore à deux ?

Le chanoine Grand'maison m'inquiète. Célibataire par choix et aussi par obligation, il affirme que le Québec risque de devenir le paradis des célibataires au rythme où vont actuellement les choses. Serait-ce la meilleure solution pour accéder à la plus totale liberté et au plus extraordinaire épanouissement ?

Mes enfants aussi me perturbent. Leurs propos conservateurs et leurs attitudes parfois réactionnaires me font remettre en question les principes et méthodes employés pour leur donner une certaine éducation.

Et depuis 23 ans, Candide et moi prenons quotidiennement des risques avec le goût d'aller encore plus loin. Mais avec l'incertitude du résultat.

La dernière conférence internationale des femmes qui s'est tenue à Nairobi prouve à quel point la route à suivre est ardue. Si peu de progrès en apparence... mais tellement d'espoirs...

Beaucoup de femmes se taisent encore. Mais les hommes pour la plupart n'ont pas encore commencé à bouger. Ils boudent et se réfugient dans le sarcasme ou le mutisme contrit. Le féminisme devient pour eux un mal nécessaire. Il passera comme une rage de dents. Et dès que les cultures varient de même que les conditions sociales et les niveaux d'instruction, alors c'est le bordel ! Quinze ans après !

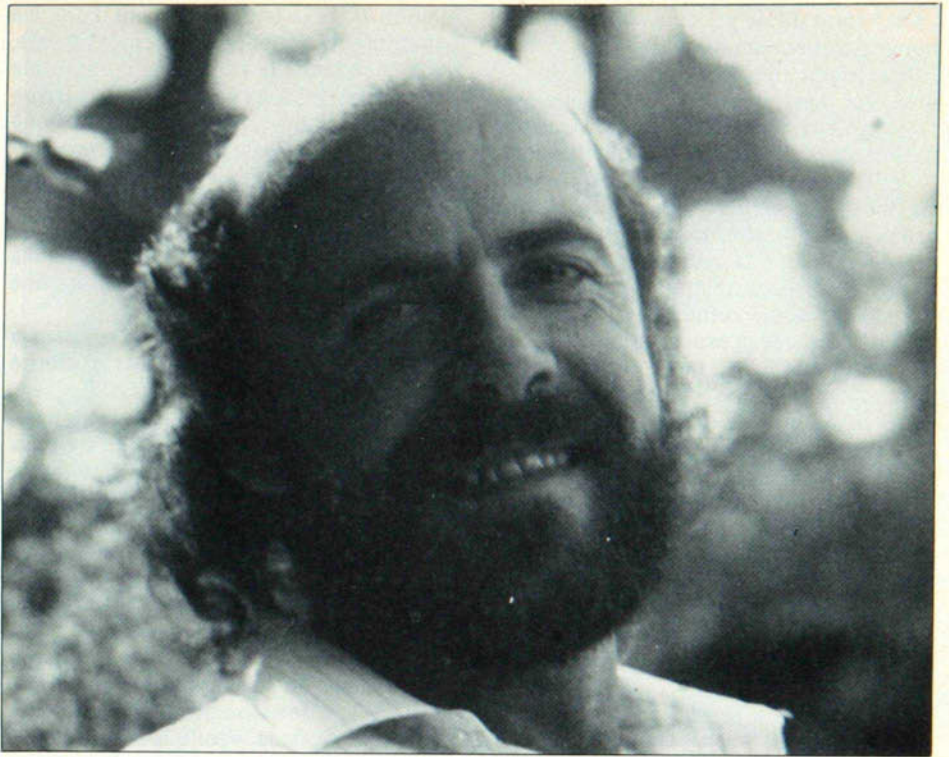
J'ai encore de la difficulté à vivre certains rapports avec les femmes. J'ai toutefois bon espoir d'en arriver à une harmonie commune, avec de la patience et bien des recommencements.

J'ai décidé, il y a quelques années, d'être mieux dans ma peau avant de tenter de transformer les autres. C'est pas encore terminé ce ménage mais ça s'en vient.

Ce sont les femmes encore une fois, il y a quinze ans, qui ont ouvert le débat, provoqué les choses et nous ont, une fois de plus, poussé dans le dos. Le mouvement est irréversible. Nous n'avons plus le choix.

Quand je suis désespéré et que je ne m'y retrouve plus, c'est chez Khalil Gibran que je me réfugie. Un de mes rares amis *homme*... et avant de tout laisser tomber, je le lis. «Chantez et dansez ensemble et soyez joyeux, mais demeurez chacun seul. De même que les cordes d'un luth sont seules cependant qu'elles vibrent de la même harmonie. Donnez vos coeurs, mais non pas à la garde l'un de l'autre. Car seule la main de la Vie peut contenir vos coeurs. Et tenez-vous ensemble, mais pas trop proche non plus : car les piliers du temple s'érigent à distance... et le chêne et le cyprès ne croissent pas dans l'ombre l'un de l'autre.» Un maudit macho, direz-vous. Moi, je l'aime bien... parce que je suis ancien sans doute et parce que je trouve qu'il rejoint tous les HOMMES... ✂

Gaston L'Heureux anime l'émission *Avis de recherche*, à Radio-Canada et est récemment devenu rédacteur en chef du magazine *Au masculin*. Âgé de 43 ans, il est marié depuis 22 ans à Candide Bouchard ; ils ont deux enfants de 20 et 17 ans.



Amour, autonomie et confusion

par Richard Poulin

A

la prise de parole croissante des femmes correspond un certain mutisme des hommes.

J'ai eu envie de garder silence. Jamais ai-je autant hésité à écrire. Entre raconter des banalités bien connues, innocentes, et parler de mon vécu, tenter d'exprimer l'influence du féminisme dans ma vie et examiner publiquement les contradictions qui m'affectent, il m'est apparu qu'il me serait très difficile d'arriver à énoncer ce que je ressens véritablement.

Et puis, écrire sur un thème semblable a donné lieu à des doutes : n'allais-je pas être démagogue, sinon parternaliste, vu la «mal-intégration» de la dimension féministe dans ma vie quotidienne ? Au mieux, n'allais-je pas faire de moi un simple *souteneur* du féminisme, me dégageant ainsi de toute responsabilité ? Pourtant, je ne puis être qu'un simple spectateur. Car je profite de l'oppression des femmes. Quel est donc mon intérêt à tenter d'intégrer dans ma vie les idées féministes, d'autant plus que cela me crée d'innombrables problèmes existentiels, et que les contradictions s'amoncellent sans cesse ?

Comme beaucoup d'autres hommes, j'ai été ébranlé par la force collective du féminisme. Cette force s'est traduite dans ma vie

par des remises en question très profondes. Cela ne s'est pas fait tout seul. Ce sont des femmes avec qui j'ai tissé une relation privilégiée qui ont forcé le cours des choses. Mais rien de particulier jusqu'ici, tout cela est vrai pour beaucoup d'hommes. Et nombre d'entre eux ont changé partiellement leurs attitudes et leurs comportements. Même si, par ailleurs, ces mêmes hommes, entre eux ou individuellement, peuvent aller «se divertir» dans un bar de danseuses nues.

Franchement, il ne faut pas être grand clerc pour savoir que régulièrement s'instaure chez les hommes une sorte de double jeu par rapport au féminisme. Il est même apparu une variété d'hommes *nouveaux*, un peu plus conscients, qui n'affichent pas leur mâle assurance et qui s'adaptent à la conscience féministe pour mieux séduire et posséder les femmes. J'en fus et j'en suis peut-être encore !

Je me sens plutôt confus maintenant. En outre, je suis déchiré entre le désir des relations égalitaires et la crainte de ne pas dominer les situations... donc, les personnes. Pourtant, je tente d'établir des relations en accord avec le féminisme, du moins tel que je le comprends. Mais, entre la théorie et la pratique quotidienne, il peut y avoir un fossé. Et puis, n'ai-je pas à vivre moi aussi un équivalent inversé du complexe de Cendrillon ?

Ceci étant dit, je me dois maintenant de plonger et de concrétiser.

Je suis amoureux, très amoureux. Je suis aimé. Pourtant, j'angoisse. Il y a tellement d'obstacles, de questions et de craintes à surmonter que ma confiance se dissout.

Voulant remettre en cause mon comportement traditionnel par lequel j'étais habitué à me protéger, ce qui me permettait de dominer la situation, je me suis engagé dans cette relation amoureuse de façon à me rendre vulnérable. J'ai cessé de fuir l'émotion. Je m'expose au risque d'être rejeté (humilié ?). Cette vulnérabilité s'accompagne d'une certaine tension et d'une anxiété certaine. Je désire construire cette relation. J'entretiens des espoirs, mais la crainte de souffrir m'enveloppe de toutes parts. Néanmoins, cette crainte n'arrive pas à limiter mes élans.

Je me sens différent. Je ne suis plus au-dessus de la relation amoureuse, m'engageant partiellement tout en observant en même temps ce qui s'y passe. Je n'ai plus ce recul qui me permettait de dominer la situation.

Je donne une priorité à l'intensité du sentiment vécu.

Très intense, notre relation est symbiotique. Basée sur la discussion continue, elle constitue en quelque sorte une fusion. Mais cette fusion se heurte à l'aspiration de préserver son identité personnelle. Ma compagne le ressent beaucoup plus que je ne peux le faire. Nous nous butons donc sur la question de comment construire notre relation sans nier notre autonomie respective.

De mon côté, la poursuite de notre

relation exige le bouleversement d'une vie construite lentement, difficilement même, mais dans laquelle j'ai pris une multitude d'habitudes de vieux garçon. Il me faut dire ici que, pendant longtemps, j'ai expliqué aisément que la seule garantie pour préserver l'autonomie résidait dans la vie seul, là où les interdépendances et les rapports quotidiens sont réduits au minimum. En fait, je crois que tout cela couvrait de ma part un refus d'engagement plutôt qu'une réelle défense de l'autonomie.

D'autre part, je me dois aussi de repenser ma vie professionnelle, du moins la priorité que je lui attachais.

Tous ces changements me font peur. Mon univers de sécurité s'effrite. De plus, penser en fonction d'une autre, et non uniquement de moi-même, m'apparaît difficile quoique exaltant.

Néanmoins, je me sens prêt à assumer tout cela pour construire la relation. Mais la personne aimée hésite. Un tel engagement l'effraie. Elle craint le « couple ».

Peut-être aussi craint-elle que l'amour qui m'anime ne soit que momentané. N'y a-t-il pas lieu de redouter que je me détache d'elle une fois la « conquête » réalisée ? Même si je l'assure du contraire, les mots ne restent que des mots.

Ses craintes face à notre relation sont liées à son expérience. Ce passé me pèse. Je ne peux que le subir, non le changer. J'ai beau penser et lui dire qu'il ne m'intéresse pas de vivre une relation avec une femme non autonome, qui ne serait que l'ombre d'elle-même, rien n'y fait. L'expérience détermine la conscience et les mots restent toujours des mots.

J'ai souvent l'impression d'être arrivé trop tôt dans sa vie. Elle a besoin de se souler de liberté, de vivre plein de nouvelles expériences. Mais je me dis qu'il ne devrait pas être nécessaire d'opposer liberté et relation amoureuse ! Certes, ce n'est pas mon autonomie qui risque le plus d'être affectée dans cette relation, mais la sienne... Que puis-je faire ? Je me sens très démuni.

Je me dois de l'accepter là où elle en est rendue dans sa démarche, quitte à refréner mes désirs et à taire certains besoins. Je n'en suis pas moins déchiré.

M'étant rendu vulnérable, j'ai livré mes sentiments, j'ai exprimé mon amour. En retour, cela a eu pour effet de me permettre de m'engager plus à fond, de vivre plus intensément notre relation... et d'angoisser. Je suis devenu insécure. Mon blindage s'est effrité. J'en suis craintif, même si c'est cela qu'il m'importait de vivre.

Par ailleurs, je suis confronté à une recherche d'autonomie qui me dérange... qui me fait mal. Je ne sais trop comment réagir. Je suis sûr des sentiments qu'elle me porte. Cela m'affecte d'autant plus.

C'est comme si j'avais un prix à payer pour la vulnérabilité vers laquelle j'ai tendu. Je vis ça mal. C'est comme si je devais subir le comportement d'un autre homme. J'ai aussi l'impression qu'il y a comme une contradiction entre deux revendications des femmes (vulnérabilité et autonomie). À moins que tout cela ne soit toujours qu'une envie de posséder l'autre... ! ? !
Richard Poulin est professeur de sociologie à l'Université d'Ottawa et est membre du comité de rédaction des *Cahiers du socialisme*. Il a 33 ans, vit seul depuis une décennie et n'a pas d'enfant.

LES ÉDITIONS DE MORTAGNE LANCE LA COLLECTION LITTÉRAIRE métamorphose

AVEC

*J'espère au moins
qu'y va faire beau!*
roman de **Marcelyne Claudais**

**Écrit dans la même veine que
Un jour la jument va parler...
ce roman vous fera partager
la prise de conscience de
Camille, se libérant du
joug de sa mère et des
préjugés inculqués depuis
l'enfance.**

526 pages

15,95\$





Une indifférence stratégique

par Marc Chabot



« Il ne faut pas regarder la contradiction comme une catastrophe, mais comme un mur qui nous indique que là, nous ne pouvons pas aller plus loin. »

Ludwig Wittgenstein

Depuis un an, dans les revues et les journaux, il n'y a plus que des bilans. Bilan économique, bilan du PQ au pou-

voir, bilan de la révolution sexuelle, bilan de la révolution tranquille, bilan Trudeau, bilan Lévesque, bilan Mulroney un an après, bilan féministe...

J'ai l'impression que nous sommes tous dos au mur des contradictions. Nous savons que nous ne pouvons pas aller plus loin. Faire un bilan, c'est une manière de retarder les choses : il nous faudrait trouver le moyen de sauter le mur, le contourner ou encore creuser pour passer dessous.

Puisqu'on nous demande si le féminisme a eu des effets sur les hommes, c'est, je suppose, que cela ne se voit pas. Ce qui m'étonne. Bien sûr, il y eut des beaux jours de radicalisme, une époque où l'on pouvait faire croire (et même y croire !) que cette question était tout à fait inintéressante du point de vue des femmes.

Ce féminisme-là, il fut résumé en une seule phrase dans les toilettes pour hom-

mes du mail Saint-Roch, à Québec : FEMMES : MERCI POUR LA DIFFÉRENCE ET L'INDIFFÉRENCE. Malgré tout, ce féminisme-là, il était essentiel à la progression des idées.


D'un côté comme de l'autre, les hommes et les femmes ont pratiqué le cynisme à merveille. Avec l'air de dire qu'il n'y a rien à dire, qu'on a déjà tout vu, tout entendu et tout prévu. Nous avons eu les solitudes hautaines et les certitudes écrasantes. Refusant même de mettre ensemble des interrogations similaires sur la contraception, l'avortement, la paternité, la maternité, la sexualité, la violence, les gardes partagées et *garrochées*. Refusant tout simplement de jouer ensemble par crainte de se faire jouer. Après tout, ne venions-nous pas de découvrir que nous étions bien ensemble... chacun dans nos sexes respectifs (on est si bien dans nos corps d'hommes et de femmes !)?

Et si vous en doutez du cynisme ambiant, allez lire *Femmes* de Sollers, la dernière fierté de la queue ! La parade des mots. Pouah ! On ne pouvait rien faire de mieux pour consacrer le piétinement et le refus de penser.

Il ne fait aucun doute pour moi que le féminisme a changé les hommes. Ce qui fait actuellement problème, c'est ce refus plus

ou moins avoué, d'un côté comme de l'autre, d'admettre que nous n'avons pas vraiment cessé de nous observer depuis 15 ans. Bref, que l'indifférence fut d'abord et avant tout stratégique.

Nous en sommes là. Tant pis. Partons de là pour nous parler, pour nous interroger. Cessons de faire semblant de ne pas nous voir. Arrêtons le nationalisme « masculin » et « féminin ». Nos corps et nos têtes sont autre chose que des territoires à protéger. Les hommes ne changeront jamais comme les femmes le souhaitent. Les femmes ne seront jamais ce que les hommes voudraient qu'elles soient. Sachons faire le deuil des bonnes choses.

Il n'est pas nécessaire de devenir l'autre pour comprendre l'autre. Il n'est pas non plus nécessaire d'inventer tout à fait l'autre pour pouvoir l'endurer dans sa vie ou dans son lit. 

Marc Chabot est professeur de philosophie au cégep François-Xavier-Garneau, à Québec. Il est l'auteur de *Chroniques masculines* (Éd. Pantoute, 1981) et plus récemment de *Lettres sur l'amour* (Éd. Albert Saint-Martin, 1985). Il a 35 ans, vit à Québec avec sa blonde et sa fille de 15 ans, dont il est le père non biologique.

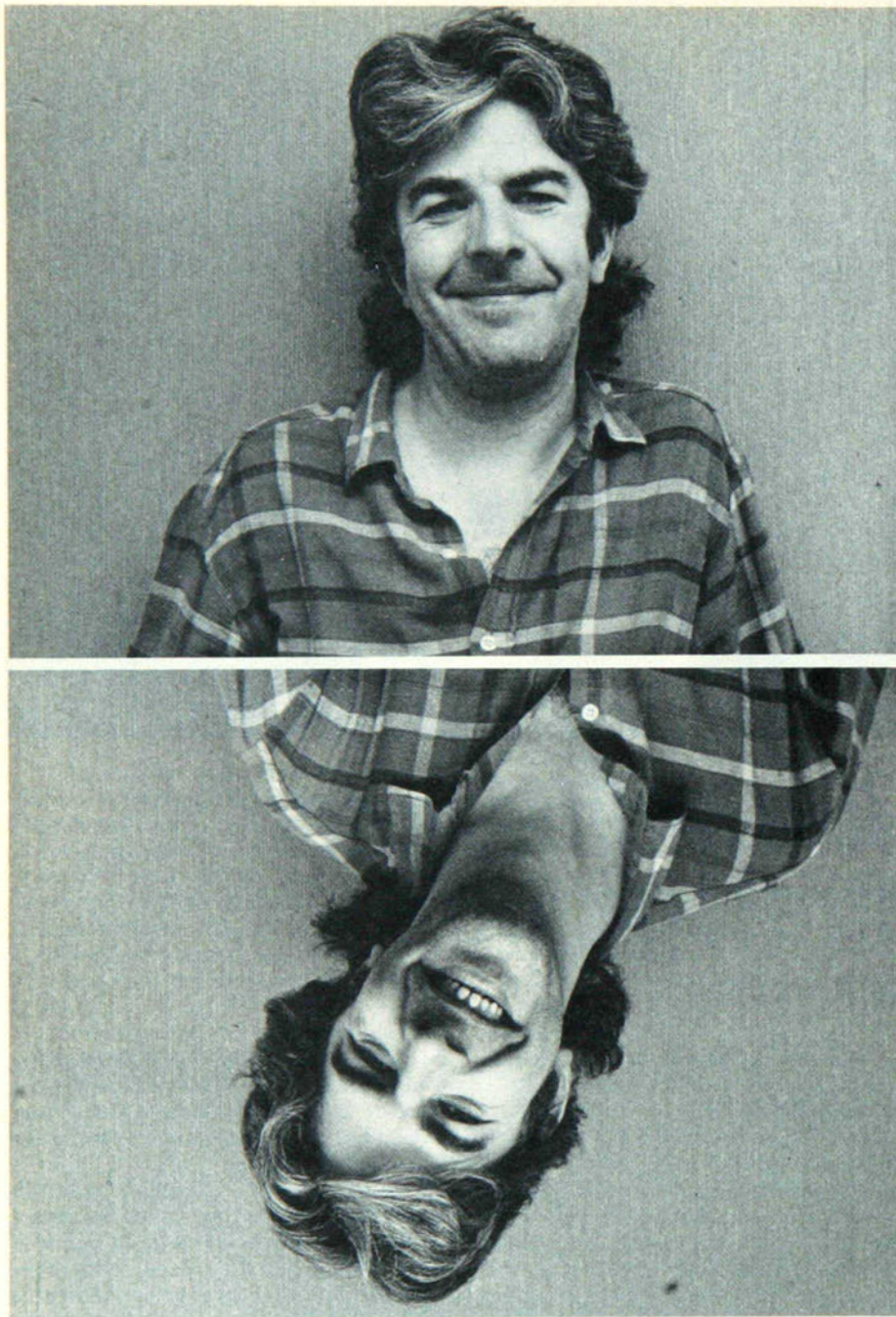


Photo : Claire Beaugrand-Champagne

La Black Label et la féministe

par Pierre Huet

Je ne sais pas si j'ai bien compris la question mais, en tout cas, voici celle à laquelle je réponds : quelles sont les choses que je n'ai pas dites pendant les quinze dernières années où les femmes ont pris la parole ?

Eh bien, j'avoue que je suis embêté parce que, pour toutes sortes de raisons, je n'ai rien d'important à dire. Non pas que je sois incapa-

ble de toute réflexion à voix haute ; au contraire, j'ai une grande gueule littéralement intarissable. Par contre, j'ai quelques trucs absolument triviaux et dénués de toute importance à raconter. En plus, je suis persuadé que mes confrères, dans les autres pages, ont fourni des réflexions absolument bourrées de contenu riche. Mais pour revenir un peu en arrière, je tiens quand même à expliquer le pourquoi de cette absence de révélations chocs.

Avant tout, et c'est niais à dire (et d'abord opportuniste quand on le dit dans les pages de *La Vie en rose* ; mais dites-vous que ça aurait pu être pire : ça aurait pu être dans *Hom-Info* !), je suis d'accord avec la plupart des choses que les femmes ont pu dire pendant toutes ces années. Même s'il a pu se dire quelques conneries (et pour une fois, l'emploi de ce mot est peut-être légitime), c'est sans importance parce que je calcule que vous avez 2 000 ans de crédit pour rétablir l'équilibre avec la sottise des hommes. Deuxièmement, et ce que je dis là est peut-être naïf, mais au long de ces années, j'ai toujours eu la chance d'avoir des blondes qui me giflaient – intellectuellement parlant – dans mes certitudes de mâle et qui savaient donc aussi les recevoir.

Enfin, et ce n'est pas à négliger, depuis 10 ou 12 ans, j'ai toujours eu le privilège, que ce soit par la chanson ou l'humour, de pouvoir m'exprimer et donc d'exprimer mes quelconques doléances. Voilà ce qui explique en bonne partie, je crois, pourquoi je me retrouve aujourd'hui démuné d'une bonne partie de mon dit intérieur.

En bonus, par contre, je vous offre cinq trivialités de mon choix.

1. Pourriez-vous me dire au juste pourquoi les féministes boivent de la Black Label ? À moins que ce soit le contraire : est-ce la consommation de Black Label qui est la cause du féminisme ?

2. Pourriez-vous m'expliquer pourquoi Diane Dufresne me frappe comme le plus bel exemple d'aliénation (avec ses trips de Marilyn Monroe et ses strip-tease) tout en jouissant d'une popularité ininterrompue chez beaucoup de femmes ?

3. Puis-je vous faire part de mon extrême agacement devant la phrase passe-partout « j'assume mes contradictions » que je me fais assener à chaque fois que je crois remarquer certaines attitudes paradoxales chez une femme ? Il n'y a pas si longtemps encore, une journaliste féministe venue m'interviewer en décolleté léopard et *fuck-me-shoes* (oui, oui, ça s'appelle comme ça !) me l'a sortie.

4. Puis-je manifester un certain agacement en constatant que lorsqu'une blonde (pas les fines de tout à l'heure) me quitte, sous prétexte « de se trouver », elle s'empresse de se trouver un chum ?

5. À moi qui en ai contre tous les clichés du genre « les femmes conduisent mal », pourriez-vous m'expliquer pourquoi le téléphone est toujours occupé quand j'essaie d'appeler à *La Vie en rose* pour m'excuser que cet article soit en retard ?

Pierre Huet est rédacteur en chef du magazine *Croc* et parolier de chansons. Il a 35 ans, vit seul à Montréal, n'a pas d'enfant et, de toute évidence, n'avait pas de rasoir le jour où la photo a été prise.

Je ne m'étais jamais venu à l'esprit que je puisse exercer un pouvoir du seul fait de mon sexe. Non plus qu'il y ait des privilèges s'y rattachant. Du moins, je ne me croyais ni un profiteuseur ni un oppresseur.

Je me disais que le féminisme ne me concernait pas directement puisque je n'étais pas un adepte des rôles traditionnellement mâles. Je faisais ma part de tâches dites féminines et j'étais ouvert à ce que les femmes aient accès au bastion masculin. Ce n'était pas difficile : les hommes qui changent les couches sont automatiquement valorisés, ce qui n'est pas tout à fait le cas des femmes qui accèdent au marché du travail.

Et puis, le monde autour de moi m'apparaissait suffisamment constitué d'hommes qui avaient été touchés par le féminisme. Je m'imaginai donc qu'au bout d'un certain temps, les hommes et les femmes seraient égales/égaux comme il se devait.

C'était bien simple, naïf même. Mais surtout, ce raisonnement me fournissait un paravent confortable : cela ne me remettait pas en question.

Lorsque le féminisme est arrivé dans ma cour (et dans mon lit), il s'y installa un malaise : celui qu'on ressent quand on a plus d'excuses, même pas celle d'être né mâle. Et j'ai eu besoin d'en parler.

Il y avait ici et là des groupes d'hommes qui réagissaient au féminisme. Je me suis donc retrouvé à parler de mon vécu, à définir la «condition masculine», à parler «sexisme» et «sensibilisation».

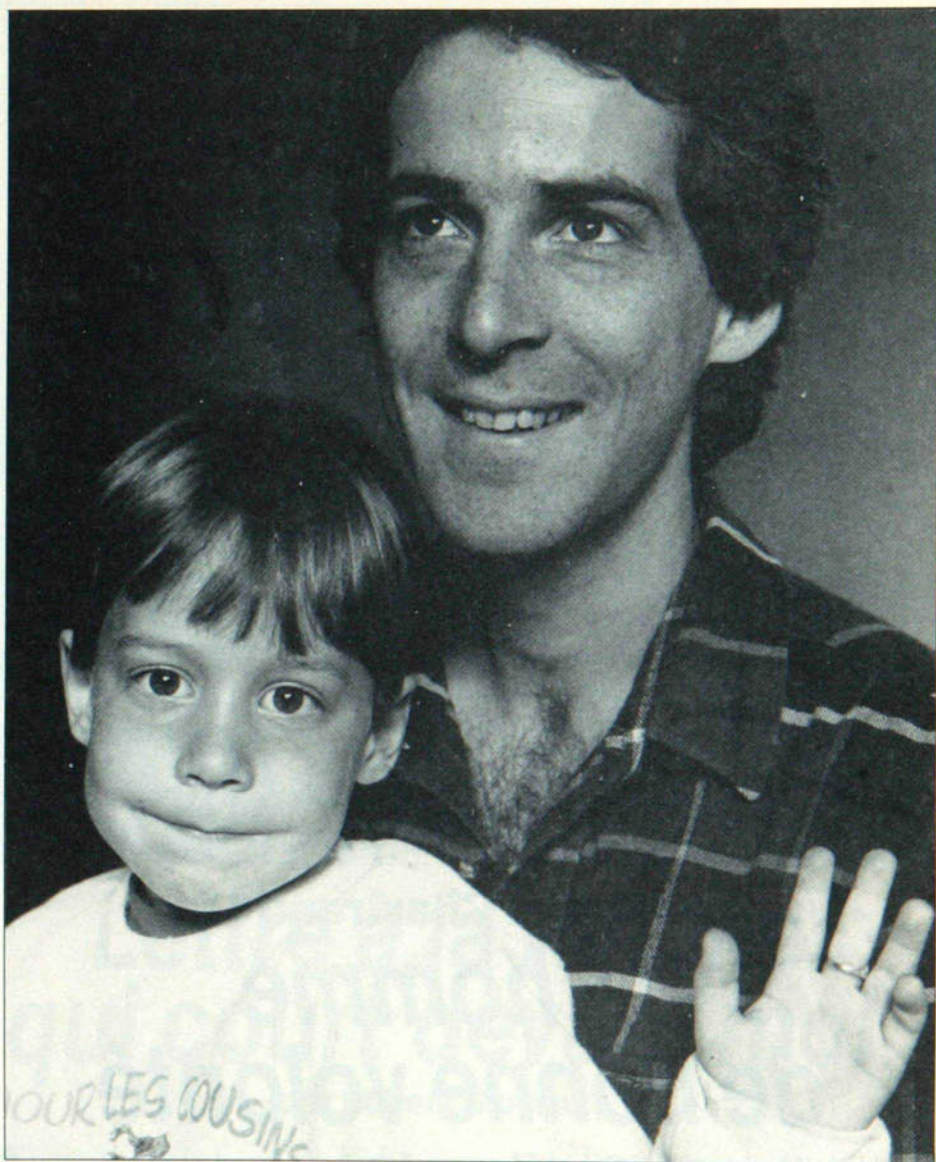
Le groupe avait même parfois des projets «anti-sexistes» auxquels nous ne donnions pas souvent suite. On décortiquait notre condition d'hommes, on se soutenait.

C'était bon de se laver les mains en gang. Ça faisait du bien. La bonne vieille claquette dans le dos ; la fraternité, quoi. Chacun comparait sa démarche et ça finissait souvent par : «Qu'est-ce qu'elles veulent de plus ?» Après tout, il y a bien des femmes qui se contentent d'hommes de notre trempe. C'était un paravent confortable : cela ne nous remettait pas en question.

Qu'est-ce qu'elles veulent de plus ? Cette question n'a de réponse que dans un féminisme global et radical. Mais ces préoccupations sont bien loin des idéaux masculinistes.

Les groupes de solidarité masculine et les hommes en général perçoivent leur condition sous deux formes : celle dans laquelle les ont mis les femmes, leur «ex» surtout : garde partagée, pension alimentaire, etc., et celle que leur a soi-disant imposé la société : violence, non-contraception, sexualité phallique, machisme, etc.

Qu'ils soient solidaires, par appartenance, à maintenir les privilèges se rattachant à leur sexe ou qu'ils se sentent responsables des conditions imposées aux femmes, c'est du pareil au même : les hommes ne sont pas affectés pour autant. Au



Qu'est-ce qu'elles veulent encore?

par Alain Besré

mieux, c'est la politique de l'autruche. Au pire, de l'anti-féminisme sournois.

Le féminisme n'a pas d'allié chez les hommes. On a qu'à regarder les revendications de l'Association des hommes séparés et divorcés ou les plaintes d'*Hom-Info* pour s'en convaincre. En sonnant le clairon de «réveillons-nous les gars», ce genre de groupe d'hommes passe pour progressistes, alors que les membres ne s'affronteront pas ni ne se remettent pas véritablement en question. Ils ne se demandent pas non plus si l'art, le pouvoir, le travail, la pauvreté, la guerre, la science, l'histoire... ont un sexe.

Naître homme, c'est naître avantagé, pre-

mier, prioritaire. Bien sûr, chacun d'entre nous accomplit sa petite part d'égalité. Mais chacun ne peut nier les avantages et privilèges de son sexe. Et ce sexe est dominant, comme l'histoire est mâle. L'histoire ne nous dit-elle pas que l'homme donne à la femme d'une main pour reprendre de l'autre ?

C'est cela qu'il faut remettre en question. C'est cela qu'elles veulent de plus. ✂

Alain Besré fait partie du Collectif masculin contre le sexisme. Il a 28 ans, vit un «mariage égalitaire» et il est le père de Simon.

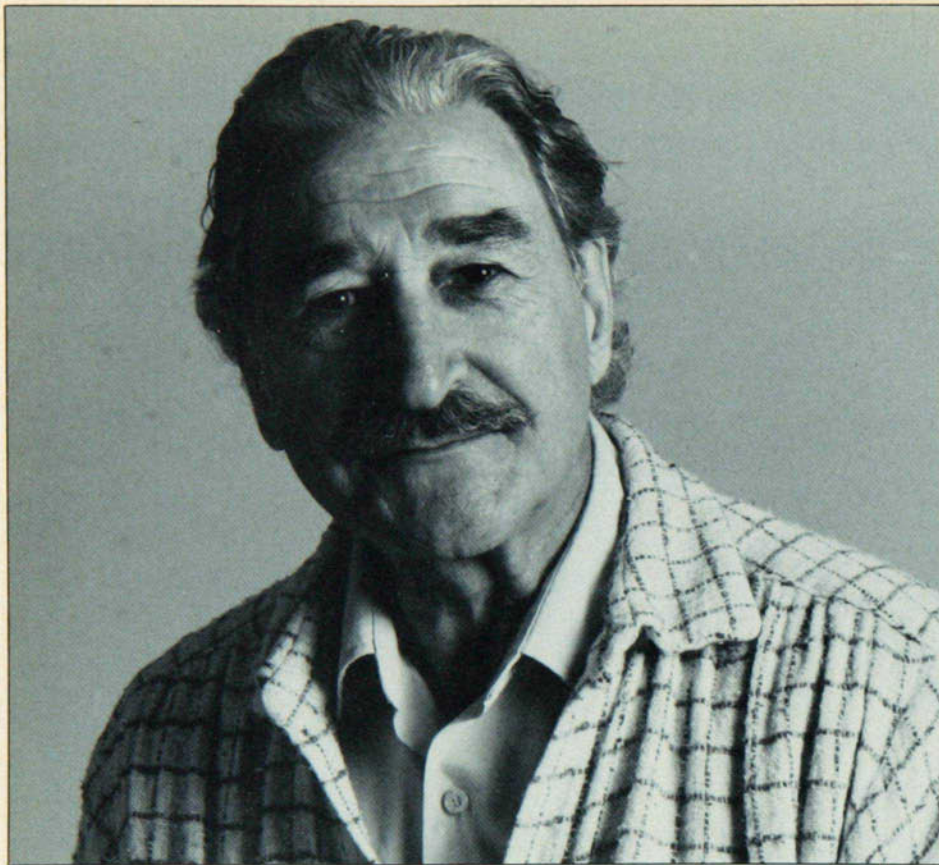


Photo : André Cormier

Michel Chartrand Un homme de bonne volonté

«Moi, j'écris pas.» Michel Chartrand était catégorique là-dessus. «Après, on se rend compte que c'est plus vrai ce qu'on a écrit.» Mais il était prêt à se faire interviewer pour ce Spécial hommes, à répondre à la grande question, comme ces autres «hommes de bonne volonté», dira-t-il en s'esclaffant...

Les femmes, ç'a jamais été un problème pour moi. J'avais six soeurs; pis ma mère, c'était de l'or en barre. J'veux dire, j'ai toujours eu beaucoup d'affection pour les femmes...

Et j'ai été le premier gars de la province de Québec à voir à ce qu'ait lieu une assemblée de femmes durant la grève des ouvriers du papier en 1958. J'ai fait venir Simone pis Alex Pelletier, la femme de Gérard Pelletier, pis Jeanne Sauvé, la femme de Maurice Sauvé, pis là, je les ai laissées seules avec les femmes des ouvriers (...). C'est comme ça que ça devrait marcher parce que c'est les femmes qui mènent tout. C'est elles qui font le budget à la maison pis qui l'administrent pour la famille. À part de ça, c'est pas parce qu'un

gars est père de famille qu'il a du bon sens. Si c'est un ivrogne, criss, c'est un ivrogne pis i'a pas de bon sens. Ses enfants ont pas d'affaire à l'écouter.

Pis quand je me suis présenté aux élections de 1958, pour le Parti social démocratique, c'est les femmes qui ont voté pour moi. Elles trouvaient pas ça correct, elles, de voir leurs maris pis leurs enfants chômer. Criss... elles ont un ben meilleur jugement que les hommes! (Rire) C'est pas pour rien que j'ai déjà préconisé un parti politique de femmes; elles peuvent pas faire pire que les gars, hein?

Mais les hommes ont peur des femmes. Tout le monde a peur de ce qu'il connaît pas. C'est humain, ça. Ce qui inquiète les

hommes, c'est que les femmes raisonnent autrement. C'est pour ça qui peuvent pas les endurer sur les conseils d'administration. Les hommes... i' sont plus gros, moins raffinés; ils ont moins d'imagination. C'est ça le drame.

Mon problème à moi, lorsqu'il est venu le temps de travailler avec les femmes, c'était de ne pas pouvoir les engueuler comme des hommes. Alors, j'étais démuni; ça faisait des rapports un peu troubles, oui... J'suis pas capable, j'ose pas porter un jugement sur c'qui les motive. Les hommes, j'sais comment i' pensent mais les femmes... Et j'peux pas penser qu'elles raisonnent de travers tout l'temps. J'peux penser qu'elles ont des raisons que j'comprends pas. C'est ça la preuve que je les respecte...

Après tout, Simone, j'l'ai mariée parce que j'la trouvais aussi intelligente que je pouvais l'être. J'ai pas pris une servante de presbytère, j'ai pris une compagne. Alors, j'ai jamais été déçu pis j'ai jamais eu de problèmes. J'veux dire, elle s'est occupée des enfants pis elle s'est occupée de d'autres choses. J'la remplaçais comme elle me remplaçait des fois.

Mais m'a te dire franchement, je me suis fait prendre par les femmes. Ben oui! (Rire) J'avais jamais pensé me marier. J'avais le goût de m'battre pis de brasser des affaires. À 25 ans, j'avais eu quelques femmes mais j'pensais pas me marier. C'est elle qui a décidé ça... Ah, je l'ai jamais regretté... Ça fait pas un homme, un célibataire. J'dis pas qu'il faut absolument se marier, mais j'dis que l'épanouissement de la nature humaine ça passe par un mâle pis une femelle. Avec tout ce que ça comprend de différent au point de vue biologique, au point de vue des mentalités. Mais marié ou pas marié, j'me suis senti libre toute ma vie.

Si le mouvement féministe a changé mon rapport avec ma femme? Pas pour la peine. À part le fait que des fois, quand on s'ostine, elle me dit: «Ben, c'est mon droit.» Ça m'choque: c'est pas son droit, c'est qu'elle aime rouspéter pis donner des «bons conseils»! (...) C'est Gabrielle Roy qui a dit, parlant de son mari: «C'est-y agréable le silence entre nous deux!»

Simone a un tempérament aussi autoritaire que le mien, que j'pourrais dire. On aime les mêmes affaires, on a toujours eu le même idéal, on a jamais voulu être riche et pis, on s'aime...

Bon, c'est vrai que j'ai eu des sentiments un peu paternels pour elle au début. Elle aimait beaucoup son père et je pensais qu'il fallait transposer ces sentiments-là pour la sécuriser. Les femmes ont besoin d'être rassurées un peu...

Si c'était à refaire, qu'est-ce que je changerais?... Je m'occuperais plus de ma femme et de mes enfants. J'étais beaucoup parti, c'est elle qui avait tout le trouble. J'l'avais chargée de voir à l'amour, elle y voyait, pis aux enfants aussi(...). Moi j'parlais pas beaucoup. J'avais un tempérament comme mon père, un peu froid, pas

très affectueux. On a eu cinq filles, deux garçons. Les filles, j'leur ai expliqué très jeunes ce qu'elles avaient dans le ventre. Après ça, elles s'arrangeaient avec leur mère. C'est elle aussi qui leur donnait des sous... Elle ne m'en a jamais voulu, mais ç'a été dur des bouttes... Et puis, mes gars... Encore aujourd'hui, ils viennent à la maison manger, ils veulent me parler... Moi, ça me gêne...

Mais pour revenir au féminisme... J'te dirais qu'il y a pas d'esclaves. Les esclaves, ça se libère de leurs chaînes. Que ce soient les femmes ou les gens en Amérique latine ou en Afrique, c'est pareil. Pis c'est à eux autres de décider c'est quoi leur priorité de libération. C'est-y dans couchette, c'est-y au travail, c'est-y en politique ? C'est peut-être tout en même temps !

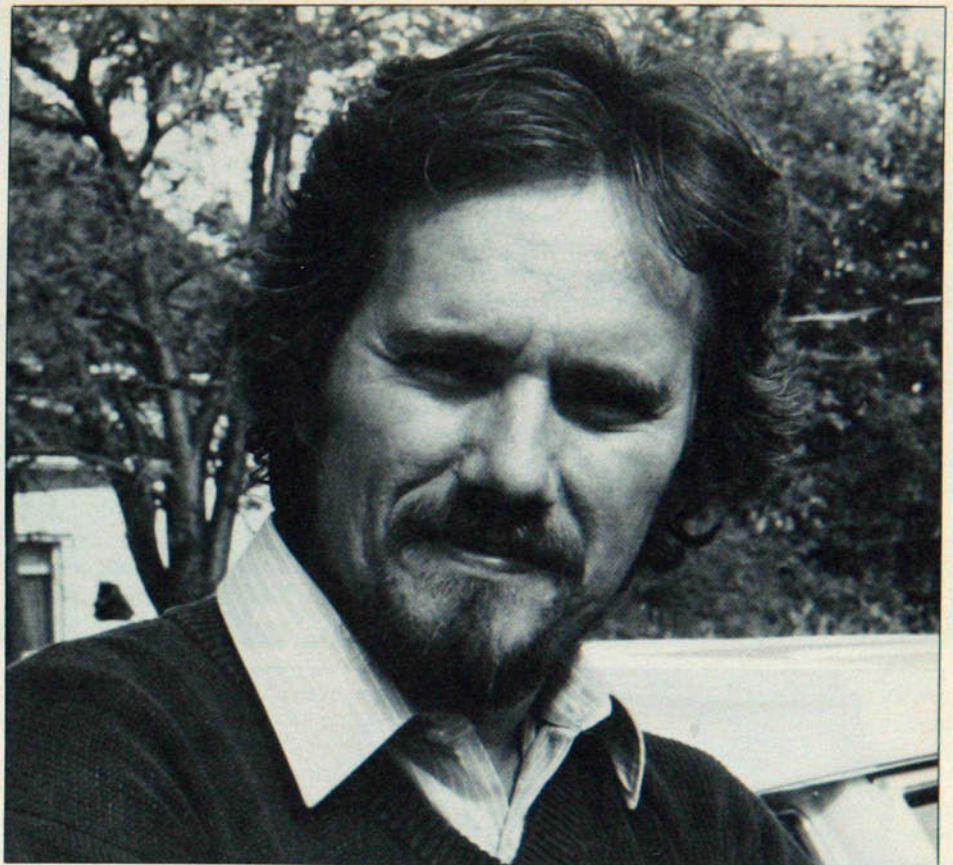
Les cibles du mouvement des femmes m'apparaissent ben convenables. Décider que vous voulez avoir des enfants quand vous voulez, ça vous regarde !... Mais décider que pour être féministe, faut être lesbienne – ma femme s'est fait dire ça – ça, je trouve ça un peu fort. Baiser ou pas baiser ou avoir des relations sexuelles avec d'autres... c't'un ostie de choix personnel ! Mon ami Trudeau avait réglé ça, m'semble. (Rire) On va pas dans les chambres à coucher... Remarque que quand on est lesbienne, on ne se fait pas emmerder. Ça, c'est correct. Et puis, ça fait réfléchir les femmes qui se font achaler plus souvent qu'à leur tour, qui se font raconter des histoires, que le mariage pis l'amour, ça ne sert qu'à avoir des enfants. C'est pas vrai.

Baiser juste pour baiser, ça me paraît normal. J'ai vu des gens passer des circulaires devant le cinéma de cul que Smith voulait ouvrir. J'leur ai dit : « Arrêtez donc de vous engueuler... » Mais j'étais avec ma fille qui m'a dit : « C'est que ça incite du monde à faire des affaires pas correctes contre les femmes, ça. » Ah, ben là, c'est une autre affaire, un aspect que j'avais pas vu. J'suis déjà allé voir une couple de films, oui. J'avais trouvé ça agréable, différent. (Rire) Mais la fois au Mexique où un gars m'a approché pour aller voir des p'tites filles de 14, 15 ans !... J'ai dit : « Non, j'ai l'rhume à soir. » J'avais le goût de le battre ! Ostie ! J'savais pas que ça se passait de même.

Mais, moi, j'ai pas eu le temps de m'occuper de ces affaires-là. ✂

Propos recueillis par Francine Pelletier

Michel Chartrand est le syndicaliste le plus connu du Québec. Après avoir été longtemps président du Conseil central de la CSN, il s'occupe aujourd'hui de la Fondation pour l'aide aux travailleuses et aux travailleurs accidentés (FATA) dont il est le président. Il est marié depuis 44 ans à Simonne Monet-Chartrand. Il ont eu sept enfants et huit petits-enfants. Il a 68 ans.



Lettre à la femme qui court devant moi

par Robert Morency

Le jour se lève à peine... et j'ai peur... j'ai peur ce matin, dans cette maison tranquille où tu dors, j'ai peur de mon silence devant ta question toute simple, j'ai peur de cela, de tout cela pour lequel je n'ai pas de nom, de tout cela que je n'arrive pas à nommer, que je n'ai pas appris à nommer, pour lequel je suis mal préparé, pour lequel je ne suis pas préparé et qui s'est passé parfois sans que je m'en aperçoive même autrement que par les mots nouveaux que tracent tes mains. J'ai peur chaque jour, dans cette maison tranquille où tu vis, de rendre ta liberté plus précaire, ton indépendance plus fragile, ton autonomie plus illusoire ou simplement plus discrète... j'ai peur chaque fois que je souhaite que tout redevienne comme avant, chaque fois qu'apparaît cette nostalgie qui n'a de cesse tant que le futur ne ressemble pas au passé.

J'ai peur encore, et parfois tout à coup, de mon peu à dire, de mon ignorance de ce qu'il faut dire... j'ai peur chaque fois que je dis que je ne sais pas trop quoi dire, chaque fois que les mots me font défaut... car à

chaque fois je sens confusément qu'il se passe chez toi et tout autour de toi (et sans doute un peu au fond de moi aussi !) des choses qui me dépassent, des gestes qui débordent... et chaque fois, comme avant, devant chaque chose moins connue, j'ai peur... j'ai peur de vouloir revenir en arrière, j'ai peur de faire comme si cela n'avait pas changé (comme pour croire que cela n'a pas changé ?) et j'ai peur chaque fois de faire que cela ne change pas à force de ne pas voir ou de ne pas entendre !

J'ai peur... j'ai peur davantage de moi que de toi, j'ai peur de ce qu'éveillent en moi tes pas juste à côté ou juste devant moi, j'ai peur quand – ralentissant le pas – je dis que c'est parce que je t'aime... j'ai peur du recul quand il s'appuie sur ce que je dis de notre amour et je me demande parfois si je n'ai pas toujours eu peur.

J'ai peur aussi le matin, dans cette maison de tous les jours où tu marches, où tu t'épuises, où tu te perds aussi parfois, où toi aussi tu penses à tout ce que tu penses, à ça bien sûr et à toutes ces autres choses qui t'occupent ou qui te distraient... ça bien sûr, mais aussi au travail, aux conditions du

travail, à la petite qui ne dort pas, qui n'est pas rentrée, qui n'est pas sortie, qui ne parle pas et qui parle trop, qui dort, qui mange et qui ne mange pas assez... j'ai peur aussi le soir dans cette maison tranquille où cette fatigue te tient lieu de forme, où tu penses à moi aussi souvent, trop souvent pour penser à toi, rien qu'à toi et à la vie... et à ça seulement... la seule dont tu disposes... parfois !

J'ai peur encore de faire comme si cela était réglé, acquis, définitif, solide, absolument pas menacé par ma présence et par ma peur. J'ai peur chaque fois que tu ouvres une porte de l'ingéniosité que nous mettons la petite et moi à la verrouiller. J'ai peur comme les hommes ont peur quand ils se taisent et qu'ils ont peur... sans dire un mot, en feignant de ne pas avoir peur ! J'ai peur comme les hommes ont peur et ils ont peur comme des enfants quand on leur dit que cela a assez duré... j'ai surtout peur que tout

cela ne soit pas fini, qu'au contraire cela pourrait bien commencer, puis s'amplifier tant le discours nous tient lieu de réel. J'ai peur que cette lettre me servant d'excuse, je reste là paralysé par la peur.

J'ai peur aussi de cette fille qui grandit, qui joue toujours avec des poupées et qui ne sait rien des pâles recettes éducatives qui croient qu'en troquant une Barbie pour un Tonka, tout est réglé ! J'ai peur qu'elle ne mette ces quinze ans, ces années de luttes patientes pour miner des symboles, entre parenthèses, sans que je lève le petit doigt pour l'en empêcher au nom de sa liberté à elle, de son autonomie à elle, de son indépendance !

J'ai peur aussi chaque fois que je trouve du travail quand il y a du travail à faire... chaque fois que j'affirme fièrement que je fais les repas sans que jamais cela ne devienne une habitude, une habitude dont on ne parle pas plutôt qu'un signe évident

de mon ouverture... j'ai peur, chaque fois, que le discours ne me tienne lieu de réel !

J'ai peur encore quand s'éveillent en moi toutes ces vieilles choses qui traînent au fond de moi, toutes ces choses qui exigent toute ta ténacité chaque jour, et toute la journée, pour en venir à bout en craignant souvent que tout soit toujours à refaire.

Mais j'ai moins peur quand je t'aime dans cette maison tranquille où tu t'éveilles, presque sûre de toi, encore un peu nerveuse, et que d'un pas d'abord mal assuré tu cours devant moi, de plus en plus vite, puis dans la rue, le jour... parce que la nuit – encore – ma peur finit souvent par te faire peur ! ✂

Robert Morency est journaliste et écrivain. Il a publié des textes dans une dizaine de revues québécoises mais jamais dans *La Vie en rose*. Il travaille surtout à la télévision et à la radio. Il a 35 ans, vit avec sa femme et sa fille à Chicoutimi.



Et si les femmes trompaient les femmes?

par Jean-Claude Leclerc

Après la période intense, pour ne pas dire explosive, que vient de connaître le mouvement féministe, des femmes ont cru nécessaire de faire le point, voire d'inciter les féministes à une sévère autocritique. Le phénomène ne saurait passer inaperçu. Car une révolution, et le féminisme en est une, ne se méfie pas seulement de ses adversaires, mais aussi des critiques ouvertes et du risque qu'elles comportent pour la juste analyse et le moral des troupes ! D'où l'intérêt de l'invitation faite aux hommes par *La Vie en rose* de participer à un débat dont ils ont été longtemps et naturellement exclus.

D'aucunes seront déçues que tous ne soient point convertis à l'émotivité, à l'expression des sentiments personnels, ni au tendre dialogue dont rêvent à la fois les plus modernes et les plus traditionnelles des femmes. Mais si vraiment l'égalité est historique, profondément inscrite dans les structures et dans les cultures, ce n'est pas avec des épanchements sentimentaux qu'on peut la comprendre, l'attaquer, la changer. Si le changement doit être vrai, large et durable, les femmes ne sauraient pas plus que les hommes perdre de temps en compensations romantiques.

Venons-en donc à l'essentiel. Il tient en trois questions. Pourquoi les femmes au pouvoir trompent-elles les femmes ? Pourquoi les femmes économiquement libres

bloquent-elles à leur tour le changement ? Et le changement sera-t-il mondial ou pas ?

Beaucoup de femmes ont accédé au pouvoir ces dernières années. Certaines ont simplement eu droit aux vice-présidences honorifiques ; d'autres détiennent de véritables leviers décisionnels. Mais des études montrent que les femmes restent sous-représentées dans les lieux de pouvoir. D'où les revendications récentes (et illusoire, on verra pourquoi dans un instant) des programmes d'action positive d'accès égalitaire vers le pouvoir.

D'autres études, en effet, tirées principalement des grandes entreprises nord-américaines, montrent que les femmes fortes qui ont grimpé les échelles, fait leur place et acquis un vrai pouvoir font la vie dure



Dans le prochain numéro de *La Vie en Rose*

LES FEMMES ET LE POUVOIR:

LVR aborde enfin la question! Comment les femmes voient-elles et exercent-elles le pouvoir? Entrevue avec **Monique Bégin, Yvette Roudy, Lise Bissonnette**. Pourquoi cette question soulève-t-elle tant d'oppositions à l'intérieur du mouvement des femmes?

Textes de Claire Duguay et al., Francine Pelletier...

MON PÈRE A MOI:

À l'instar d'Hélène Pedneault, des femmes racontent leur rapport avec leur père.

ACTUALITÉS:

Caisses populaires: Des femmes en grève

Médecines douces: Qu'en pensent les féministes?

Le temps d'y voir: Colloque sur les jeunes filles

particulièrement aux autres femmes. C'est le complexe de la reine-abeille : celle qui trône enfin se réserve la totalité des privilèges, refoulant les autres dans les postes serviles.

Cette dureté féminine dans l'exercice de l'autorité s'explique par l'inexpérience historique et l'insécurité des premières femmes à avoir monté au sommet : cela se corrige à la longue. Les femmes ne sont pas génétiquement autocrates. Pour les premières générations, néanmoins, le spectacle étonne. Faudrait-il passer par de nouvelles féodalités féminines avant de revenir aux systèmes plus démocratiques d'exercice du pouvoir ?

Mais il y a pire : les réformes qui permettent l'accès d'un plus grand nombre de femmes au pouvoir dans les entreprises privées et les administrations publiques masquent des systèmes encore largement autoritaires, où le pouvoir n'est pas seulement mâle, mais conservateur, arbitraire, bloquant tout changement qui n'est pas technologique ou financier et empêchant tant l'humanisation du monde du travail que l'humanisation des rapports sociaux.

D'avoir des femmes chefs de cabinet ou d'entreprise qui font bombarder des camps de réfugiés, évincer les syndicats des usines ou couper les vivres aux chômeurs montre déjà que la révolution féministe peut aussi servir de tremplin à des carriéristes non moins dangereuses que l'exploiteur mâle traditionnel. Si ce pouvoir femelle devait prévaloir, le féminisme et l'égalité qui lui servent d'appui auraient couvert une nouvelle oppression de la majorité.

De ce phénomène, certes, on ne peut blâmer les femmes. En revanche, on ne saurait non plus confondre démocratisation du pouvoir et accès des femmes aux postes de commande. En s'associant une première génération de femmes, le pouvoir change moins qu'il se perpétue. À la limite, on remplacera une dictature par une autre.

Le piège du pouvoir n'est pas le pire. Les femmes savent qu'elles ne pourront toutes devenir présidente de General Motors ou première ministre du Québec. Par contre, un grand nombre d'entre elles voient dans le travail et la liberté économique qu'il procure la principale voie d'égalité entre les sexes. Tel est en effet le pouvoir du travail et surtout de l'argent dans nos sociétés industrielles.

Or, les femmes des sociétés industrielles, en passant du travail mal payé aux emplois commandant un salaire égal, donc plus intéressant, accéderont de plus en plus à la consommation de masse. Les femmes, certes, ont droit aux mêmes avantages économiques, aux mêmes libertés et donc aux mêmes folies que les hommes, et à quelques autres, en plus, au besoin !

Mais du même coup, elles consolident l'incroyable société de luxe et de gaspillage qui s'est répandue dans les pays occidentaux *avancés*. Est-ce le commerce qui exploite les consommatrices ou celles-ci qui stimulent la progression du marché? Est-ce le fait d'une compensation pour la perte d'un pouvoir social traditionnel ou un penchant *bien humain* des deux sexes pour l'avoir et le paraître ?

Peu importe. L'immense pouvoir d'achat provenant du travail mieux rémunéré des femmes ne sert pas la libération des femmes, du moins pas encore, et surtout pas les mouvements de revendications des femmes pauvres et encore exploitées. La consommation de masse reste, pour les femmes comme pour les hommes, un détournement d'énergie et de création sociale. La plus formidable aliénation peut-être.

Une fois installées dans les délices du pouvoir et de la consommation, les femmes vont à leur tour trouver de moins en moins de temps et d'argent pour les luttes féministes. Or, sans une masse critique de femmes qui aient intérêt au changement

social, les mouvements féministes vont s'essouffler, se marginaliser, à la limite verser dans le terrorisme ou en tout cas subir une longue éclipse.

Pour conserver leur niveau de vie, même s'il déshumanise les rapports interpersonnels et sociaux, les femmes économiquement libres vont même, comme les hommes, devenir réactionnaires. On en a vu déjà applaudir, dans les usines d'armement et les centres commerciaux, aux projets de la guerre des étoiles.

Les femmes pourront, à la limite, se libérer complètement en Occident. Mais quel avenir apporteront-elles à la planète, si c'est pour consolider des sociétés qui dominent les masses affamées du Tiers Monde ?

Certes, trompées par d'autres révolutions, nombre de femmes se méfient des nouvelles causes qui font appel à elles. Surtout, prises par leur propre aspiration à l'égalité, elles ne veulent pas être distraites du combat qui est devenu la priorité de leur génération.

Et pourtant, aucune classe sociale, aucun groupe national, ne saurait plus poursuivre aveuglément sa revendication comme si elle était la seule ou la principale de l'époque.

Mais surtout, même si la révolution féministe était devenue la plus importante du siècle qui s'annonce, et précisément parce qu'elle serait la plus fondamentale, les femmes et les féministes ne sauraient se détourner des autres ébranlements qui secouent le monde. Le fanatisme religieux, la guerre nucléaire, la famine, s'ils devaient prévaloir dans l'un ou l'autre continent, ne laisseront pas plus de place aux filles qu'à leurs frères. ✂

Jean-Claude Leclerc est éditorialiste au *Devoir*. Il a 46 ans, il est marié et il est père de deux enfants.



Comme par osmose

par Jean Beaudry

C'est fou ce que c'est dur d'évaluer ce que le féminisme a changé dans ma vie. Pourtant, j'ai changé depuis 10 ans, j'en suis sûr, et le féminisme doit bien y être pour quelque chose quelque part puisque presque toutes mes amies et mes anciennes blondes sont féministes ; ma blonde l'est. Le féminisme, ça dont été pour moi des

individues de qui j'étais proche et de qui j'apprenais, comme par osmose, l'oppression des femmes.

Dans le quotidien, j'ai d'abord dû apprendre à identifier, puis à dire mes émotions. Ça a l'air nono comme ça, mais ça m'a bien pris une couple d'années et une peine d'amour pour y arriver. Il ne s'agissait pas juste de dire : «J'aime, j'aime pas, je me sens bien, je me sens chose...», il s'agissait d'apprendre à sentir les états d'âme, sentir les autres et savoir prendre l'initiative du

processus : «Qu'est-ce qui va pas ? Il me semble que tu n'es pas dans ton assiette... Faut qu'on se parle...» Pour moi, c'était infiniment plus difficile et risqué que d'apprendre à faire cuire un oeuf ou à faire le lavage. D'ailleurs, si je suis toujours mauvais cuisinier, il m'arrive aussi, encore trop souvent, d'attendre qu'on soulève pour moi les problèmes.

J'ai aussi mis du temps à comprendre pourquoi j'étais jaloux du genre de plaisir qu'ont les femmes à se retrouver entre elles, et qui m'échappait complètement. J'ai mis du temps à comprendre que les relations avec mes chums de gars (ils ne sont toujours pas très nombreux) devaient elles aussi se cultiver et s'entretenir, s'intimiser. C'est tellement plus facile de s'épancher avec une femme... surtout après avoir fait l'amour.

Ah ! le sexe, lieu privilégié ! Après être passé par des moments de grande culpabilité (entre deux histoires d'amour) où le désir de la pénétration était un péché et le fait d'être un homme, sinon un violeur en puissance, du moins une erreur, après avoir pensé que toutes les femmes allaient devenir lesbiennes et que c'en était fait de nous (les gars hétéro), j'ai fini par m'en sortir je ne sais plus trop comment (peut-être, entre autres, en cessant de lire la revue *Des luttes et des rires*).

Il m'est resté une certitude : je ne me sens plus obligé de performer. C'est déjà beaucoup de gagné. Mais pour le reste, c'est plutôt le brouillard : inverser les rôles de séduction, c'est facile à dire, mais un coup dans le lit, c'est pas si simple. Quoi faire avec l'évidence que j'ai le goût de faire l'amour plus souvent ? Jusqu'où insister pour donner le goût, pour exciter sans aller trop loin ? Pas facile non plus. Je sens les gestes et les désirs piégés, et les retranchements courants.

Car je ne sais pas vraiment où commence l'érotisme et où finit la pornographie, et vice-versa. Je ne sais toujours pas non plus où commence la galanterie et où finit la prévenance, où commence l'autonomie des femmes et où finit le coup de main (de bras) pour ouvrir le pot de confiture...

Je ne veux pas cohabiter avec ma blonde. J'ai 38 ans. Je n'aurai probablement pas d'enfant. («Vive le célibat !» comme dit Nathalie Petrowski*) Tout cela n'est pas seulement à cause du féminisme, bien sûr, et tout cela est en mouvance. J'ai le sentiment profond d'être encore en train de me mettre au monde et de travailler à devenir ce que je veux être. Autour : Les autres, femmes et hommes, avec chacun-e leur charge de mystère. ✕

Jean Beaudry est cinéaste, il a signé *Jacques et Novembre*. Il a 38 ans, vit seul à Montréal et n'a pas d'enfant.

* *Le Devoir*, 14 septembre 1985.

Peut-être me suis-je senti moins inquiet ou bousculé que d'autres. Peut-être que certain-e-s ont surévalué et dramatisé ce que les hommes avaient à perdre sans voir, par ailleurs, ce que nous avons, ensemble, à y gagner. Je ne sais pas. Je sais par contre que, spontanément, je ne perçois pas le féminisme comme l'iceberg contre lequel viendraient se briser nos rapports. Au contraire, ne pourrait-on pas le ressentir comme favorisant l'émergence, au coeur des rapports de sexes, d'une dimension affective peu valorisée mais combien riche : l'amitié ? Pas mince comme révolution. Ce qui m'inspire, c'est moins un paternalisme de la Grande Réconciliation – elle n'est ni possible ni souhaitable – que cette fabuleuse découverte : avoir une femme comme meilleur chum !...

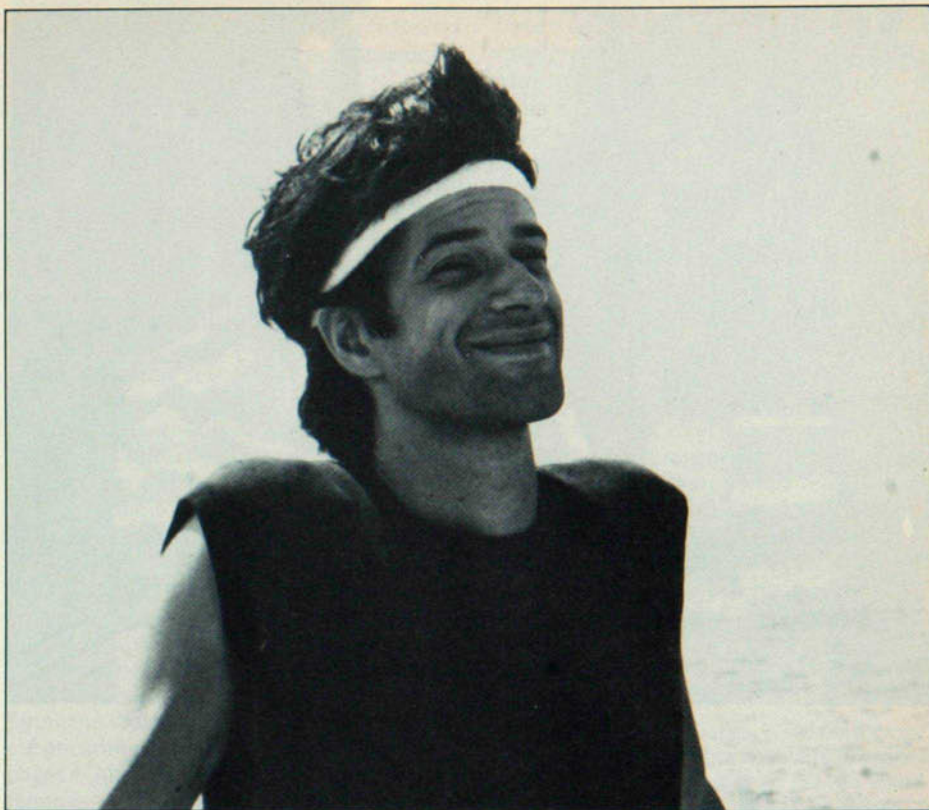
L'éclosion d'amitiés entre hommes et femmes bénéficie aujourd'hui de conditions plus mûres que jamais. En raison, entre autres, de la conquête graduelle de l'espace par les femmes. Il en résulte que les sexes se côtoient à une fréquence plus élevée, échangent, étudient et travaillent les uns en présence des autres. De ces interactions naissent bien des heurts, mais des sympathies également. Ces face-à-face répétés forcent la confrontation des attitudes et préjugés d'un sexe envers l'autre.

Le féminisme, en outre, a revigoré le sens et la réalité de l'amitié tout court : en effet, il l'a grandi en engendrant la sororité, pendant que nous-mêmes interroignons les formes tapes-sur-la-gueule de l'amitié masculine.

Les préjugés des uns et des autres

Les amitiés entre sexes ne se réaliseront pas en vertu d'un automatisme magique. Leur progression est conditionnelle à une égalité plus décisive ainsi qu'à notre capacité de questionner nos structures affectives. Les obstacles ont la tête dure et quelques-uns ont des racines profondes. Outre la haine ou le mépris de certains pour l'autre sexe, il y a la misogynie ordinaire qui décrète l'inaptitude des femmes à un échange égal, intéressant ; de même, des femmes estiment les hommes incapables de parler avec et de leurs tripes, et supposent que leurs passions se résument, c'est selon, aux bagnoles, au hockey, aux blagues sexistes ou à la philosophie abstraite.

D'autres freins subsistent. Ainsi, l'extrême valorisation de l'amour et du désir s'effectue au détriment de l'amitié. La norme pour tous et toutes, hétéros ou homos, c'est l'éternelle quête de l'Autre, qui doit se concrétiser dans un bonheur à deux soit dans la durée de l'amour, soit dans l'instant de l'acte sexuel. L'amour a cet aura d'extraordinaire et d'absolu qui réduit l'amitié à une transition fade, à un moyen de se désennuyer en attendant la Grande-Aventure-du-Grand-Amour.



Le génie de l'amitié

par François Fournier

Par ailleurs, la patate chaude du désir complique singulièrement la formation d'un espace affectif hommes-femmes indépendant de l'amour et de la sexualité. La contrainte au désir tend à disqualifier et rendre superflu tout rapport non désirant avec l'autre sexe. Je ne dois m'attarder qu'à celle(s) pour qui j'aurai le béguin. Pas étonnant, dans ce contexte, que les amitiés tenaces entre femmes et hommes soient appréhendées avec cynisme comme des sous-produits d'un amour refoulé, frustré ou éteint. À l'inverse, il serait farfelu de fonder le succès de ces amitiés-là sur l'exigence d'un mutuel dédain du *look* de l'autre ou sur la suppression pure et simple de nos critères d'attraction. Il faut avoir le génie de composer avec le désir et, pourquoi pas, de le sublimer au besoin ! Et puis, le désir n'est pas réductible au seul désir sexuel.

Tandis que certaines relations réaliseront leur plein potentiel dans l'amour, d'autres pourraient atteindre leur sommet et leur comble dans l'amitié. Va-t-on continuer à fuir des expériences affectives différentes, peut-être capitales ?

Mon amie Céline

Ce que j'aime avec elle ? Bien des choses. Ces étreintes muettes ; sa chaude présence dans mes détresses ; notre autosuffisance

rieuse à l'occasion d'un souper, d'une marche ou dans un bar ; les surnoms dont on s'affuble et les miaulements au téléphone ; ces lettres par lesquelles nous cherchons, à tâtons, où logeraient nos vraies différences d'homme et de femme ; tous ces échanges sans compromis sur nos convictions intimes.

Ce que j'aime de nous, par-dessus tout, c'est la rencontre féminin-masculin dans un espace délivré autant des méfiances et préjugés que de l'irréductible tension propre à l'amour, à la sexualité. Un espace de démythification réciproque, un lieu de jonction enfin décontracté. Certes, nous avons nos tensions, nous nous blessons à l'occasion. Pas inconditionnelle, notre amitié. Mais nous avons l'amitié aussi têtue que nous savons l'être nous-mêmes. Nous n'avons pas l'amitié prétentieuse : elle n'est ni meilleure ni pire que les autres, elle n'est qu'infiniment précieuse. ✕

François Fournier prépare une thèse à l'UQAM sur les mutations contemporaines des rapports amoureux en plus d'être lecteur de manuscrits aux Éditions Saint-Martin et chercheur autonome. Gémeaux ascendant Singe, il a 29 ans, vit seul et n'a pas d'enfant.



Photo : Claude Fruchier

Les féministes baisent-elles mieux que les autres?

par Bruno Boutot

première, c'est que toi-même tu ne m'aimes pas et me le fais régulièrement savoir. Désolé, mais chaque fois que dans tes colonnes tu accuses «les hommes» de toutes les fautes de la création, je le prends pour moi. Et je n'ai pas le masochisme d'apprécier quelqu'un qui m'haït à ce point-là, même sous prétexte de progrès social.

La deuxième raison, c'est que tu n'aimes pas non plus les femmes que j'aime. Tu en es même arrivée, ces dernières années, à ce que nombre de femmes qui étaient fières d'être féministes ne veulent plus entendre parler de ce mot parce que tu en as fait un synonyme de haine des hommes, de puritanisme et de discours accusateur. Tu as réussi à faire de ce beau mot un épouvantail. *La Vie en rose* ? Quel beau titre ! Dommage que ton contenu ressemble plus à un purgatoire grisâtre.

Premier point sur un premier : c'est à toi que je m'adresse, Rosy, spécifiquement. Je ne m'adresse pas «aux femmes». Ça n'existe pas, pas plus que «les hommes». Je ne m'adresse pas non plus «aux féministes» puisque c'est un groupe qui englobe bien plus de gens que la petite faction que tu représentes. Je ne m'adresse qu'à toi, Rosy, tu es la perception que j'ai de l'idéologie de *La Vie en rose*.

Ceci étant posé (et assez clairement, j'espère), revenons à la sexualité. Mes petites paraboles sexuelles étaient plus amusantes à écrire et à lire, mais finalement on peut très bien s'en passer. J'en ai fait l'expérience. J'ai simplement dit à une douzaine d'hommes et de femmes : «Je vais te raconter un épisode sexuel, et tu vas me dire si la femme est féministe.» Sans que j'aie eu besoin de raconter l'histoire, la plupart m'ont répondu immédiatement : «C'est impossible.»

Hé ! oui, Rosy ! C'est impossible. Dès qu'il s'agit de sexualité, d'un homme et d'une femme dans une situation amoureuse, pfiut ! il n'y a pas de féminisme. Pas seulement lui d'ailleurs, toutes les idéologies disparaissent dans un tel instant. Mais c'est particulièrement flagrant et navrant pour ce qui est de l'idéologie que tu prétends «féministe».

Et pour cause : pour 80 % des hommes et des femmes, l'histoire de la sexualité a toujours été, et est encore, une histoire de désir, d'amour, de collaboration. Avec des frustrations, des coups aussi, et des morts parfois. Mais je te-me rêves, je te-me veux, je te-me hais, je te-me mange. L'un l'autre. Obstinément avides, ravis, insatisfaits, optimistes. Incurables. La guerre des sexes ? Quelle connerie ! Regarde la vie, chérie, la vie !

Mais ça, naturellement, tu ne peux pas. Tu n'es pas un être de chair, Rosy, tu es un être de discours, de mots. Et tes discours, tes mots veulent que «ton» féminisme soit affaire de confrontation, d'accusation, de guerre aux hommes. Pas de chance : la sexualité est justement «le lieu où les sexes

Salut Rosy ! Tu permets que je t'appelles par ton p'tit nom ? Je sais bien qu'officiellement nous n'en sommes pas à une telle familiarité, mais depuis le temps que tu m'insultes régulièrement dans les colonnes de ton organe – *La vie selon Marie-Rose* ou quelque chose d'approchant – tu as fini par me convaincre qu'on était peut-être intimes.

Alors, va pour Rosy ? D'autant qu'aujourd'hui est un grand jour : tu m'as demandé de t'écrire. Qui plus est, j'ai accepté de t'entretenir d'un sujet qui nous touche droit au cœur : féminisme et sexualité. Je dois cependant à nos lectrices (par ce terme, j'embrasse aussi les lecteurs) de préciser d'abord que cette lettre est la deuxième que je t'écris.

Tu m'as demandé de recommencer parce que, m'as-tu dit, la première n'était pas assez claire. Je le craignais d'autant plus que c'était un peu volontaire. Vois-tu, Rosy, dans le domaine de la sexualité, j'ai trois

reproches à te faire : je te trouve sexiste (tu n'aimes pas les hommes), puritaine (tu n'aimes pas le sexe) et culpabilisatrice (ton principal mode d'expression est l'accusation). Attends, ne hurle pas tout de suite, je m'en explique plus loin.

Ces trois reproches se résument, selon moi, à un seul : dès qu'il s'agit de sexualité, tu ne parles pas de la vie, de la réalité, mais d'une idéologie quasi religieuse. C'est pour ça que, dans ma première lettre, j'avais tenu absolument à ne pas faire comme toi : je parlais de gens, de situations amoureuses et explicitement sexuelles. Et à la fin de chaque histoire, je posais la question : Sophie (ou Carole) est-elle féministe ?

Je voulais que tu trouves la réponse toute seule. Mais manifestement, je ne suis pas très bon dans le genre littéraire «parabole» puisque «ce n'était pas assez clair». Tu m'as même carrément demandé de te mettre les points sur les i. D'accord, si tu insistes. Mais je te préviens : ça va être plus douloureux que mes histoires égrillardes au sens caché.

C'est bien simple : je ne t'aime pas, Rosy. Et pour deux raisons tout aussi simples. La

se retrouvent au-delà de tout discours».

Ah ! évidemment, ton idée de confrontation se trouve justifiée par des contextes criminels comme le viol. Mais les criminels sont une toute petite minorité de la population, heureusement. Seulement, pour valider ton discours, tu en es arrivée à généraliser la minorité et à écrire en toute candeur de monstrueuses conneries comme «tous les hommes sont potentiellement des violeurs». Tu arrives ainsi à t'aliéner 80 % des hommes, ce dont je te soupçonne de te fichier épervierement.

Mais, plus embêtant pour tes prétentions à représenter «les femmes», tu t'aliènes aussi 80 % d'entre elles : toutes celles qui savent tous les jours que leur sexualité est affaire de désir, d'amour, de collaboration avec des hommes dont elles craignent avant tout, non la violence, mais l'indifférence. Et c'est réciproque. Et tout le monde sait ça. Sauf toi, on dirait, Rosy.

Tu m'as demandé ce que je pensais de «féminisme et sexualité». Je te réponds, et j'espère que c'est assez clair : la sexualité, la vraie, l'acte, est, autant que je sache, totalement indifférente à toute idéologie, y compris le féminisme. Il y a des gens qui manquent d'information sur la sexualité, il y a des gens maladroits, il y a des gens timides et il y a des gens qui baisent sans nécessairement s'aimer, s'estimer ou se désirer. Mais c'est affaire de curiosité, d'amour, d'attention ou de désir, en aucun cas de «guerre des sexes».

Seulement, pour toi, Rosy, les femmes sont par principe des êtres qui ont une sexualité «propre» et «affectueuse», par

opposition aux hommes dont la sexualité serait, par principe, «sale» et «dominatrice». Tu veux des exemples ?

Il y a quelques années, *La Vie en rose* a décidé de publier dans chaque numéro un poster central «érotique». L'expérience a cessé au bout de quelques mois parce que, m'a dit une rédactrice à l'époque : «Ça n'a pas marché ; on ne sait pas pourquoi.» Ce «on ne sait pas pourquoi» est magnifique quand on apprend que ces posters montraient tous des femmes nues ! On serait tenté d'ajouter : «On ne sait pas pourquoi mais le fantasme sexuel de 80 % des femmes représente un homme.»


Toutes les enquêtes effectuées sur les fantasmes sexuels féminins montrent que les femmes ont les mêmes désirs que les hommes, dans les mêmes proportions de pornographie, de violence, de domination, de soumission, etc. Mais ça, Rosy, tu ne peux pas le prendre. Parce que ça ne colle pas avec ton idéologie des femmes douces et inoffensives. Comme on l'a vu dans ton récent numéro «érotique» (juillet 1985), la seule expression (sur neuf récits) d'un fantasme violent – et pourtant poétique – a été encadrée d'une mise en garde de quatre pages ! Ah ! Des fois qu'il y aurait des femmes «normales», ça te serait vraiment insupportable, Rosy chérie ?

Dommage que je n'en aie pas la place, mais on pourrait regarder ton traitement différent de la pornographie «masculine» et des romans de type Harlequin, des bars topless et des bars de danseurs nus, voire même ton incapacité d'aborder la prostitution autrement que par la condamnation.

Embarrassante aussi est l'exclusion systématique de tout discours féminin, voire féministe, qui n'entre pas dans les canons de la femme comme être moralement supérieur et socialement exploité.

Peut-être qu'il serait temps, en 1985, de contester la pertinence de la grille économique, marxiste, pour étudier les rapports entre les sexes.

S'il y a eu un jour, avant ton avènement, un féminisme «universel», c'est bien que «les femmes sont des hommes comme les autres». Et 80 % des femmes le savent bien, qui ne se reconnaissent pas dans ton image guerrière et vertueuse. C'est gentil de m'avoir invité et c'est même courageux de me publier. Mais ce qui est le plus choquant dans un journal qui se veut féministe, ce n'est pas l'absence des hommes mais l'absence de la majorité des femmes.

«Les féministes baisent-elles mieux que les autres ?» Ça n'a pas de sens, évidemment, et pas de réponse. Tout le monde sait ça, Rosy. Sauf toi ? 

Bruno Boutot est journaliste pigiste. Il a dirigé la rédaction des ouvrages collectifs *L'Orgasme au masculin* et *La Pornographie* (Éd. du Jour). Il est le critique de télévision au *Devoir* et collaborateur régulier de *L'Actualité*. Il a 37 ans. Il est divorcé et vit aujourd'hui seul à Montréal.

1/ L'auteur doit confondre LVR avec Playboy. Nos «centerfolds érotiques» publiés, dans nos tout premiers numéros ont montré 1) une femme nue, en l'occurrence une femme-poisson (LVR, juin 1980), et 2) un couple hétéro dans un lit (LVR, septembre 1980).

N • O • U • V • E • A • U • T • É • S

Andrée Fortin
LE RÉZO

Essai sur
les coopératives
d'alimentation
au Québec
Collection
Documents de
recherche n° 5



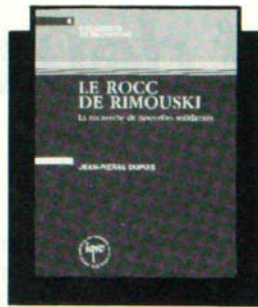
Le Rézo (Réseau coopératif d'alimentation saine du Québec) est-il un mouvement marginal ou représente-t-il la source d'un changement profond dans notre société? S'inspirant d'une perspective historique et sociologique, l'auteur analyse ce groupe et tente de répondre à ces questions.

- 282 pages
- Pistes bibliographiques

ISBN 2-89224-052-2
17,00 \$

Jean-Pierre Dupuis
**LE ROCC
DE RIMOUSKI**

La recherche
de nouvelles
solidarités
Collection
Documents de
recherche n° 6



Le ROCC (Regroupement des organismes communautaires et culturels de Rimouski) prône une idéologie axée sur l'autogestion. C'est cette idéologie que l'auteur tente de dégager puis d'analyser afin de connaître et comprendre les pratiques de ces groupes.

- 282 pages
- Grille d'entrevue
- Liste des tableaux et sigles

ISBN 2-89224-058-1
17,00 \$

Réalisées dans le cadre d'un projet de recherche sur les pratiques émancipatoires en milieu populaire, ces études s'appuient sur des enquêtes où le sociologue intervient en tant que participant: il veut connaître, comprendre mais aussi aider. L'analyse permet de mieux connaître les groupes eux-mêmes, mais surtout de percevoir et d'évaluer leur impact dans la société.

Ces ouvrages sont disponibles dans toutes les librairies ou à:



Institut québécois
de recherche sur la culture
93, rue Saint-Pierre
Québec (Québec)
G1K 4A3
tél.: (418) 643-4695

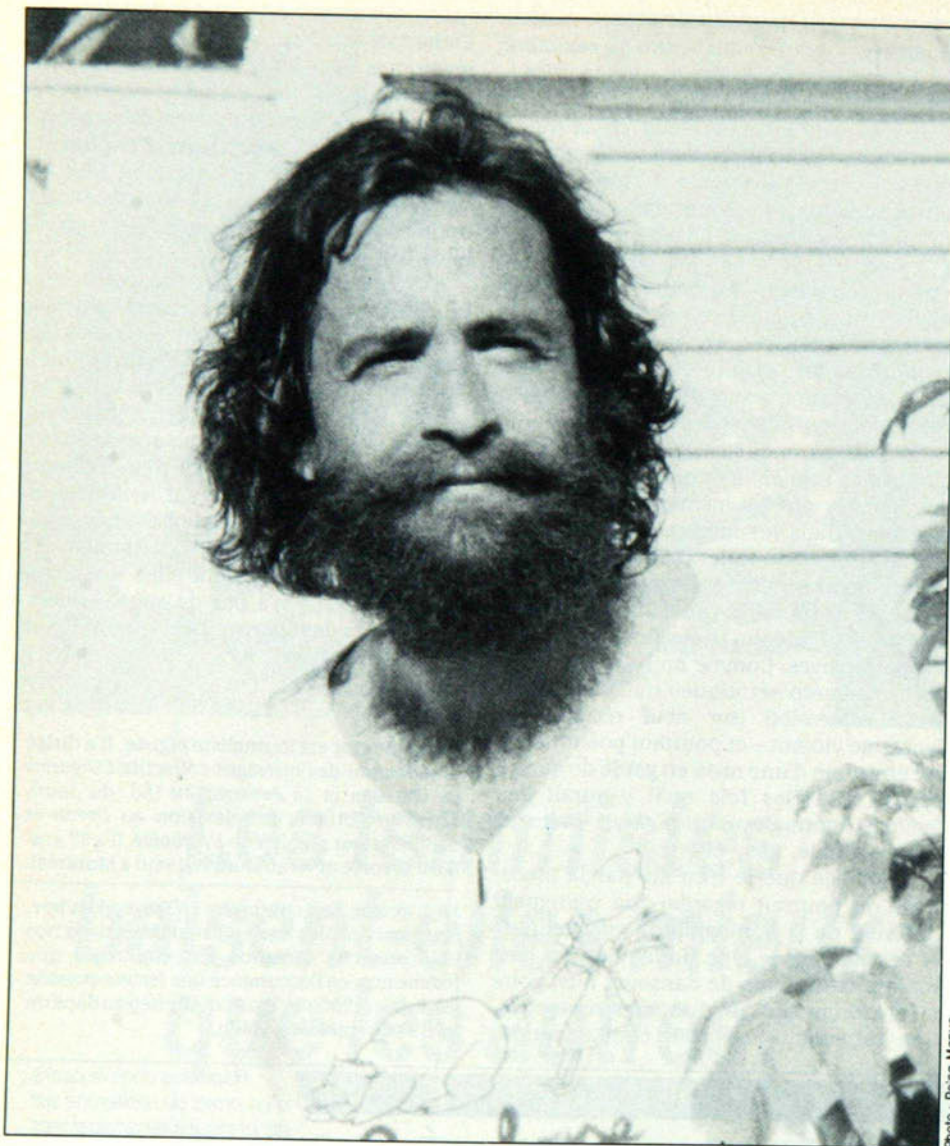


Photo - Risa Morus

sans doute qu'y laisser des plumes, hélas ! mais un peu de générosité n'a jamais fait de mal à personne, cornegidouille... À la Grande Déesse vat !... En souvenir (cela dit sans vouloir les offenser !) de Kate Millett et de Violette Leduc, je me pince le nez, je ferme les yeux, je me dis que je vis dans un village anglais qui ne lit pas *La Vie en rose* – et je me rappelle...

En 1970, à propos de S. – dont je tombais éperdument amoureux –, j'écrivais dans mon journal (intime et politique) : «Elle me dit que tous les hommes sont de beaux salauds. Tous ceux qu'elle connaît veulent coucher avec elle. Elle les trouve "veules". Pour elle, tout ça est "faux". [...] Elle est heureuse d'avoir découvert la masturbation. [...] Elle trouve les hommes vils, menteurs, mesquins.»

J'avais 18 ans ; elle, 27. Nous étudions à l'U. de M. Sa soeur disait : «Il faut qu'une femme soit bien mal prise pour s'attacher à un homme.»

Je lui demandais ce qu'elle attendait de moi. Elle répondait : «La lune !»

Alors, je lui demandai entre autres (bien gauchement, sans doute) quelles caresses elle préférait. J'espérais peut-être une sorte de guide Michelin à l'usage des bêtes, mais ce qu'elle répondit me renvoya à ma misère incontinent «C'est sûr qu'en général je me caresse mieux que je ne suis caressée... [ma's] je ne veux pas montrer à faire l'amour.» *Rats !... et Back to square one...* comme on dit en anglais... Il faudrait improviser sur un terrible canevas !

Je la revois, cette S. Au coeur de la nuit du 24 au 25 décembre 70. Nous sommes couché(e)s. Après les cadeaux, après le poulet à la Suisse – façon Jehane Benoît – que j'avais fait selon mon désir d'être un jour l'idéal amant-orchestre aux mille talents (moi qui lavais et cirais parfois le linoléum de la cuisine quand elle et sa soeur se rendaient à l'île de Mai visiter leurs parents, le dimanche, moi qui lui cousais mes appliqués de satin sur ses maillots de coton – pendant les parties de la Coupe Stanley), elle est toute silence.

Elle ne répond plus aux questions que je pose. Quand elle échappe une poignée de mots, c'est des devinettes, des casse-tête... Elle dit : «J'attends que le ciel me tombe sur la tête. J'attends que le ciel te tombe sur la tête. J'attends que ton ciel me tombe sur la tête...» Moi, je désespère. Mais elle aussi : «Je voudrais que les murs tremblent, mais je sais qu'ils ne trembleront pas.» Elle a l'air dément. Elle rit. Elle dit : «Je me demande si tu me désires.» Et, *to make short a long story*, nous faisons l'amour, «comme des fous».

Trois jours plus tard, elle m'expliquera cette attitude étrange : «J'avais besoin de violence. Un besoin d'être violée. J'aimerais ça que tu me prennes comme un homme.»

Le texte du journal dit encore : «[...] s'engage une longue discussion où nous découvrons les excès de ma trop grande

Un et une font deux

par Bernard Tanguay

C'est le 4 juin qu'elle m'a téléphoné. Je n'ai pas osé dire «Le souper est sur le feu...» Elle m'a demandé si je désirais écrire à propos du féminisme des quinze dernières années, à propos des femmes et à mon propre propos. J'étais d'accord, bien sûr. (Vanitas vanitatis!...) Le souper s'est mis à brûler. Les enfants se plaignaient (des gens qui, le matin, ne mangeront jamais leurs toasts que blanc pâle!). Alors elle a téléphoné de nouveau, plus tard. Elle m'a bien dit de ne pas être abstrait. Ma foi, je ferais de mon mieux.

Ça fait quelques semaines qu'à bicyclette

ou autrement je fouille ce que j'ai de souvenirs. Tout ça est si vaste, si complexe... Je ne sais trop que dire, quelles émotions, quelles histoires retrouver. La pudeur, aussi, me coupe les ailes : ne s'agit-il pas en effet pour moi de rouvrir de vieux tiroirs dont l'odeur, nauséabonde, donne l'envie de vomir en pleurant ?

Elle avait dit : «Il y a une liste de sujets... Rien que des suggestions, après tout. Six feuillets... Soixante caractères par ligne...» Alors j'écris. Je rature. Je peste. Je reprends. Je paresse. J'abandonne, enfin.

Elle m'annonce, hier, embêtée, que les autres tombent aussi, comme des mouches. Je retourne à la table de travail. Je coupe. Je bifurque. J'ose. Je sais pourtant que ça ne pourra qu'être incomplet. Je ne pourrai

délicatesse. La sainteté a ses défauts quand elle n'est pas solitaire... Bref, la nuit même, je la prends. Le lendemain, j'essaye encore. Cette fois, elle est trop lasse. [Il] faudra que j'apprenne à bien mesurer l'opportunité de mes "agressions" et à les pousser plus loin que d'habitude. Sexuellement, la booster. Tout essayer pour la scandaliser, puisque c'est impossible. Et un jour, effectivement, la violer. (Bientôt nous prendrons de la mescaline. L'occasion sera bonne, je l'espère.)»

Que celle qui n'a jamais péché me jette les premières boules chinoises... Et que celui qui a toujours su ce que c'était pour de vrai, désirer quelqu'un(e), me jette le premier vibreur.

Nous étions perdu(e)s. L'un(e) et l'autre, la patte au piège. (Costumé[e]s dans les tourbillons d'un bal où nous voulions désespérément briller – l'un(e) pour l'autre – sans trop savoir qui nous avait invité[e]s, sans assez nous en préoccuper, bien sûr, sans trop savoir non plus qui nous avait vendu les costumes, les loupes, et à quel prix ! nous nous aimions à crédit, en quelque sorte. «Aimez-vous maintenant. Payez plus tard.» Que lions-nous ? Bataille, Réage, Miller...)

Heureusement, je n'avais aucun talent pour la prise, la possession, l'agression et toute cette sorte de choses : mes velléités de jouer le Hun au phallus écumant (sous les testicules duquel l'herbe n'aurait plus repoussé ?) ont fondu sous les rayons de la première lune venue (sauf que – source de tous nos maux ? – selon les ordres du

Sigmund que l'on sait – le clitoris de S. – banal et pitoyable répit, je sais –, quant à moi, n'était habituellement que le faire-valoir de son vagin).

Et puis 4000 femmes ont un beau jour confié à Shere Hite ce qu'elles désiraient comme ce qu'elles ne voulaient pas. Z., une amie, m'a dit, des étoiles dans les yeux : «Lis ça. Hier soir, je me suis caressée. Moi qui ne suis jamais venue en faisant l'amour avec un homme, je te mens pas, j'ai compté : j'ai eu quelque chose comme 23 ou 24 orgasmes de suite ! Sur mon mur, je mettais des petits bâtons, avec mon khôl...»

Depuis le temps que je débadais quand venait le temps de *pénétrer* les femmes dont je tombais amoureux ou avec lesquelles s'amorçait une émouvante et douce aventure (J. se couchait sur le dos, dans son grand lit d'eau et ses draps de satin ; près de ses persans, elle fermait ses yeux ; je me sentais bien seul ; je paniquais, quelques secondes, et c'était «la catastrophe» ! [Ensuite, «bien sûr», elle m'offrait un visage doux, compréhensif et réconfortant, flottant sagement au-dessus du lit, mais je savais pertinemment qu'en son for intérieur elle se convaincait petit à petit de la pâleur de mon désir]), quel ne fut pas mon bonheur d'apprendre que cette hypnotique pénétration était aussi *nécessaire* à leur exultation qu'une carte de la région des Bois-Francs ! Et l'érection m'était rendue, si j'ose dire (n'étant plus l'équivalent du cadeau qu'il faut qu'on apporte à telle ou telle fête). J'étais enfin libre.

J'apprenais pour sûr que le désir (que l'on a de l'autre) – contrairement à ce qu'avait toujours laissé entendre la croyance populaire – ne se mesurait surtout pas à la longueur du sexe. Je découvrais que mes moments d'impuissance révélaient mon refus – jusque-là à peine pressenti – de jouer le jeu du docteur Welby aux commandes d'une opération à cœur ouvert durant laquelle il avait à *dominer* une situation (sinon quelqu'un d'autre). [Les quelques rares fois où j'avais fait l'amour avec une femme que, somme toute, je ne désirais sans doute pas – c'est moi que je désirais, ces jours-là, me semble-t-il –, jamais quelle érection n'avait d'ailleurs posé problème.] Je découvrais donc en même temps qu'il existait sans doute trois désirs (à distinguer, à réunir) : celui que l'on a de soi (le plus fréquent), cet autre que l'on a de l'autre (lorsqu'on aime) et ce dernier que l'on a du «nous» (lorsqu'on désire un parcours ?).

Quelqu'un a dit : «Quand un homme et une femme s'aiment, ils ne font bientôt plus qu'un ; le tout, c'est de savoir lequel des deux...» La présence dans ma vie du féminisme m'aura – entre autres effets – sagement amené à sentir et à savoir qu'en vérité *un* et *une* font après tout bel et bien deux.


Bernard Tanguay est professeur de français à cégep de Saint-Jérôme et au Bransons College de Sainte-Agathe. Il est l'auteur de *Le 25^e Fils* (Éd. Québec Amérique, 1984) et plus récemment de *La Petite Menteuse* et *le Ciel*, chez le même éditeur. Il a 34 ans, vit depuis peu avec Reisa et ses deux fils (à elle), à Morin Heights.

diffusion Raffin
une plume comme un "polaroid"

denise neveu

sur les ailes du réel

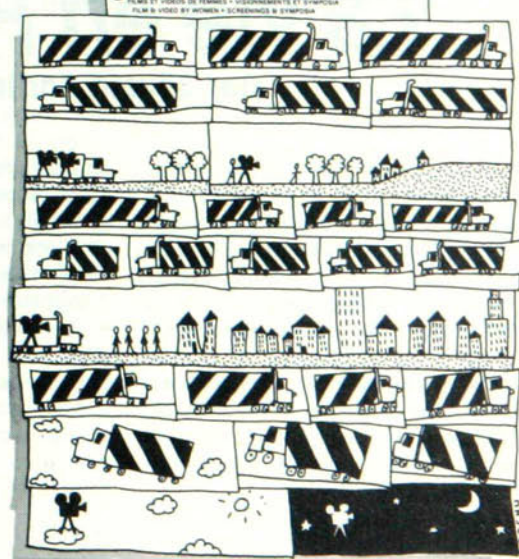
suivi de
oscillations
et
instants de vérité



pur hasard

Cinémama

FILMS ET VIDÉO DE FEMMES • VIDÉOMONTAGE ET SYMPOSIUM
FILM & VIDEO BY WOMEN • SCREENINGS & SYMPOSIUM



Cinémama, sa langue sa voix - Cinémama, Her Language Her Voice

8 & 10 nov Le poignee France	15, 16, 17 nov Multi média Open media	22 & 24 nov Auto-Biographie Auto-Biography	29 nov - 1 déc. Comédie Sexuelle Comedy Sexuality	6, 7, 8 déc. Femmes de toutes les races Women of all races	14 déc. Fuite
------------------------------------	---	--	--	--	------------------

Cinéma ONE / NEB Cinema
Complexe Gay-Farveau
200, boul. Dorchester ouest
entre Jeanne-Mance et St-Laurent
Montréal, Québec H2Z 1K6
Placé d'Armes ou Placé des-Arts
Tél: (514) 283-8229

Cinémama, C.P. 1429,
Succ. Desjardins,
Montréal, Québec, H5B 1H3
Tél.: (514) 283-4356

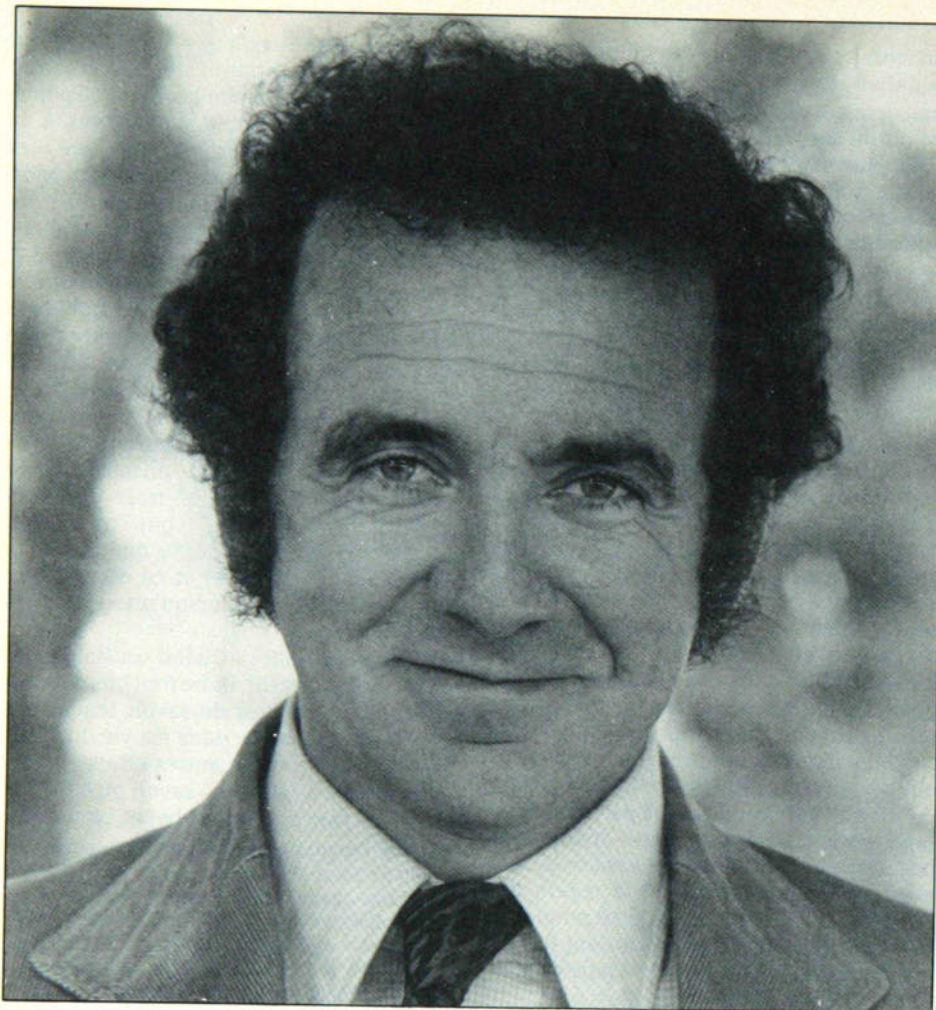


Photo: Birgit

La vie en Rolls

par **Gérald Godin**

Il avait lu quelque part : la révolution, ça commence dans la rue et ça finit derrière un bureau. Mais, dans le cas de celle-ci, il n'en était rien. De plus, pour ce qui est du Québec, frappé d'une sorte de méfiance et d'un cynisme universel, dans les décombres duquel on trouverait probablement les raisons de l'échec du projet de pays qui avait stimulé tant d'énergie et de dévouement il y a une quinzaine d'années, en voilà une révolution à laquelle on n'avait pas foutu dans les pattes :

- Oui, mais les peuples autochtones, eux ?
- Oui, mais mon augmentation de salaire ?
- Oui, mais ma participation à la gestion, elle ?
- Oui, mais ma semaine de trente-deux heures ?...

Une révolution, donc, qui avait réussi. La seule, en fait, qui était passée à travers la course à obstacles du cynisme québécois, du cynisme de ce pays qui réagit comme s'il avait mille ans, comme s'il avait vécu deux

ou trois guerres, en un mot, pays de maturité précoce, pays tout jeune pourtant, mais qui se conduit déjà comme s'il avait tout vu, tout connu, tout vécu, tel ces enfants au visage ridé. Et c'est pas facile, savez-vous, d'impressionner ces enfants-là !

- On vous a demandé d'être personnel, monsieur, de parler de l'effet qu'ont eu sur vous ces quinze années de féminisme.

- Ah, je suis dans une période de ma vie où je trouve que le «je» est détestable et bien peu intéressant. Toute manière, le lecteur saura bien trouver le «je» sous ces propos.

Tiens, l'autre soir, aux nouvelles télé. En Ontario, un jury de braves protestants, pas plus évolués que bien d'autres, reconnaissait, par une décision unanime, le droit des femmes à se faire accoucher par une sage-femme, au lieu d'un médecin. Qu'une idée aussi neuve et aussi centrale à la pensée féministe ait fait son chemin en si peu de temps, ait été banalisée, en un mot si rapidement, dans le crâne bien protégé de gens qui normalement auraient cessé d'évoluer

après leur sixième année, voilà bien la preuve par *a plus b* du succès de la révolution des femmes.

- Oui, mais vous, vous, quel effet a-t-elle eu sur vous ?

- Tout d'abord, une bonne vieille réponse de macho : elle a fait apparaître dans le paysage une nouvelle espèce *nova species* de femme, la femme de tête. Pas confinée dans les schèmes traditionnels, calculatrice en main, plus rapide, plus intelligente que les hommes du même milieu, moins encombrée des traditions et règles du milieu, tout a fait innovatrice, et tout ça l'air de rien, les doigts dans le nez, comme on dit, atterrissant en douceur dans n'importe quelle complication pour la résoudre évidemment avec une assurance sublime.

- Amerigo Vespucci, tiens, jetant l'ancre en rade de l'Amérique, en ayant l'air de dire : «Ce n'était donc que ça !»

De véritables mutantes. Mais extrêmement sortables en plus. À jeter n'importe qui en bas de sa chaise.

- Vieux matou dégueulasse !

- Bien sûr, bien sûr, c'est bien ce que je dis, le «je» est détestable.

- Vous voulez dire pas montrable ?

- Zaquetement.

C'est bien là un des effets les plus nets du féminisme, quinze ans après. Il y a des choses que les hommes n'osent plus dire.

- Et des mots qu'ils n'osent plus utiliser.

- C'est déjà un progrès immense quand on pense à la quantité de conneries qui se disaient et s'écrivaient, il n'y a pas si longtemps.

Il nous aura donc été donné de secouer l'âme anglaise du Québec et, pourquoi pas, de la faire apparaître, elle qui, où que ce soit dans le monde, et Dieu sait si elle fut en moult endroits, est si discrète, si timide, comme honteuse de ses actes. Elle est donc apparue, et peut-être même pour elle, ce fut une surprise. Et elle parut sous une forme qui ne fut pas tellement différente de celle du Québec français, c'est-à-dire d'abord préoccupée de la langue et de l'importance de la langue dans tous les domaines.

- Mais là n'est pas notre sujet, Zerlinguot. Notre sujet, c'est le fé-féminisme et non pas le na-nationalisme.

- Pas d'accord ; le sujet, c'est les changements survenus au Québec en quinze ans, les concomitants au fé-féminisme, aussi bien que les féministes eux-mêmes de changements. C'est que moi, voyez-vous, en ces quinze ans, c'est au nationalisme que j'ai consacré ma vie. C'est là ce qui m'a grugé. Et, toute manière, et vous le verrez ce tantôt, tout cela se touche, comme les gens dans le métro, à l'heure du *roche*.

Donc, voilà pour les effets du nationalisme québécois. Ce n'est pas un peuple souverain qui est apparu mais une minorité culturelle et nationale de plus. Or qui dit minorité, dit majorité. Donc les francophones sont maintenant, corollaire oblige, une majorité qui ne s'en est pas rendu compte,

c'est-à-dire certaines personnes, mais le peuple, lui, si.

- Ce qui expliquerait certaines attitudes inexplicables autrement.

- Eh, oui.

- Je la vois venir, l'analogie.

- Les femmes, au Québec, ont réussi. Le Québec est maintenant un pays d'égalité totale entre hommes et femmes mais les femmes ne le savent pas encore. Elles ont gagné mais elle l'ignorent.

- Oui, c'est quelque chose comme ça. Mais, en même temps, c'est plus compliqué que ça parce que la victoire des femmes, leur arrivée au sommet de l'Everest, il y a encore trop d'hommes qui l'ignorent.

- Sauf que maintenant, il n'y a pas un homme d'ici qui, à la veille de prendre une décision, petite ou grande, ne se pose la question : «Oui, mais qu'est-ce que les femmes vont dire ?»

- C'est bien ça.

- Mais tu te mets un doigt dans l'oeil, mon vieux. Ce que tu décris est peut-être vrai, mais tu n'as pas compris que l'égalité, c'est quand c'est les femmes qui ont le pouvoir, c'est le jour où c'est elles qui, en comité, en conseil des ministres ou en conseil d'administration, se posent la question : «Est-ce que nous avons assez d'hommes, est-ce qu'on leur donne le nombre de postes auxquels ils ont droit en proportion de leur nombre dans la société ?»

Mais nous sommes encore dans un monde où ce sont les hommes qui se posent ces questions. Après quinze ans, c'est là où nous en sommes.

- C'est quand même un pas en avant !

- Peut-être, mais ce n'est pas encore le pouvoir.

- C'est vrai.

- Donc, elles doivent continuer à râler à mort.

- Vous voulez dire à se battre.

- C'est bien ça.

- Quant à moi, G.G., je ne suis pas assez important, ou du moins je ne m'estime pas tel, pour vous dire quel effet cette mutation a eu sur moi.

- Avouez donc la vraie raison, c'est que vous avez peur d'être indiscret et que votre

témoignage trop intime ne vous crée des ennuis privés et publics.

- En toute honnêteté, il y a de ça aussi.

- Au fond, vous avez écrit plus que vous n'avez témoigné.

- C'est tout à fait ça, mais écoutez, ça fait quatre fois que je le recommence, ce texte-là, bien méchant ou méchante qui le refuserait.

- Ou, bien greyée en texte de rechange, ce qui ne sera pas le cas car je vois assez peu de mes collègues passer l'été, comme moi, à remue-ménager sur ses six pages pour *La Vie en rose*.

- La Vie en Rolls.

- En voilà du «je», zigoto. Des blagues, toujours des blagues, les sujets les plus graves au fond, ne t'ont jamais mené qu'à blaguer et à rire.

- Théorie de la relativité. Albert Steinberg.

Mon «je», c'est pas écrivable. Ce serait trop personnel, trop compromettant. Ça me vaudrait trop d'ennuis...

- Peureux, peureux.

- Je l'écrirai plus tard quand vous serez bien vieille, le soir au coin du feu, comme dirait Ronsard.

Mignonne allons voir

si la Vie en rose

à qui ce matin manquaient des proses

n'a pas trouvé cette vesprée

tous ses textes avant la tombée.

Moi, au fond, ce qui m'intéresse dans ce mouvement féministe, bien au-delà de ce petit «je» succulent qui aurait pu être scandaleux, imaginez : les confidences d'un ministre sur sa vie sexuelle car c'est ça au fond qu'elle voulait, *La Vie en rose*. C'est la même chose qui intéressait Arthur Rimbaud, il y a cent quatre ans, et qu'il évoque dans sa lettre du «Voyant».

- Il y a plus d'un siècle, donc.

- Oui, oui, vous avez bien lu. Avant que la moindre scintille de l'idée même du féminisme n'apparaisse dans le cerveau d'une femme, Rimbaud écrivait donc ce qui suit :

«La poésie ne rythmera plus l'action ; elle sera en avant. Ces poètes seront ! Quand sera brisé l'infini servage de la femme. Quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme - jusqu'ici abominable - lui ayant donné son renvoi, elle sera

poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu !»

Et c'est là l'important : ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres ?

Il n'y a de déplaisant dans ce texte que cette trace de machisme : «l'homme lui ayant donné son renvoi». Je n'aime pas ça du tout mon cher Arthur. Même voyant, vous ne pouviez pas tout voir. Aujourd'hui, l'homme ne donne plus son renvoi à la femme, c'est elle qui arrive et qui reste et qui part, à son gré.

Que nous annonce le Voyant ?

«Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses.» Cela s'est-il produit ?

- Pas encore, parce que l'«infini servage de la femme» n'est pas encore terminé.

À certains signes, tout donne à croire que le Voyant a vu juste. Donc, au plus sacrant, la liberté libre pour la femme et surtout, le Pouvoir, que l'on voie ce que deviendra le monde entre leurs mains.

- C'est là mon seul intérêt pour ce mouvement. En sortira-t-il un monde neuf, des rapports neufs entre le pouvoir et le peuple ? Entre les hommes et les femmes ? Sauront-elles trouver une solution à des crises comme celle de la famine en Afrique ? Nous mèneront-elles à la paix ? Y aura-t-il moins de violence, moins de sang versé ? Verrons-nous la fin des dictatures ? Par quoi remplaceront-elles l'affreux rapport de force entre les peuples, les blocs, les groupes d'intérêts ?

Il y faudra une imagination sans précédent, une chose «étrange, insondable, repoussante, délicieuse».

- Enfin, c'est ce que je veux voir, peut-être d'ici les trente ans du mouvement. ✂

Gérald Godin a été journaliste et éditeur avant d'être élu député du Parti québécois en 1976. Il est aussi poète. Il est d'ailleurs le seul ministre québécois à avoir publié un recueil de poèmes pendant son mandat. Il vit à Montréal, il a 47 ans.

86

Notre calendrier 86 est fin prêt! Beau, original et féministe, vous pouvez vous procurer cet outil indispensable à LVR, au prix modique de 5,98\$ (taxe incluse)

Ajoutez 1\$ de frais de poste et de manutention si vous le faites venir par le courrier

Ci-joint un paiement de 6,98\$

par chèque Visa Master Card

No. carte Expiration.....

NOM

ADRESSE

VILLECODE POSTAL.....

La Vie en rose, 3963 St-Denis, Montréal, QC H2W 2M4
Allouez 4 semaines pour la livraison

QUESTIONNAIRE HOMMES! AVEZ-VOUS ÉVOLUÉS?

ou testez votre quotient sexiste

Répondez aux questions suivantes en choisissant une des réponses possibles. Additionnez les points que vaut chaque réponse et sachez, une fois pour toutes, si vous avez (enfin) compris quelque chose...

VOS ATTITUDES

- Vous définissez le féminisme ainsi :
 - l'égalité entre les sexes.
 - faire la vaisselle, c'est faire d'la politique.
 - de l'hystérie collective.
 - le mouvement social et politique le plus réussi de ce siècle.
 - un cauchemar.
- Ce qui vous effraie le plus du féminisme, c'est :
 - d'être obligé de faire la vaisselle.
 - de voir toutes les femmes devenir lesbiennes.
 - de voir votre blonde prendre les initiatives au lit.
 - d'avoir une femme comme boss.
 - de vous sentir responsable de tous les maux de la terre.
- Ce qui vous fait le plus plaisir du féminisme, c'est :
 - de voir votre blonde prendre les initiatives au lit.
 - de découvrir la «joie d'être père».
 - d'enfin savoir faire cuire un oeuf!
 - de sentir que vos paiements de pension alimentaire pourraient tirer à leur fin...
 - de ne plus être obligé de jouer à Tarzan en empruntant systématiquement le côté dangereux du trottoir.
- Quand on vous parle de harcèlement sexuel des femmes au travail, spontanément :
 - vous voyez rouge et maudissez les féministes, ces «agace-pissette».
 - vous trouvez que les autres hommes sont bien écoeurants.
 - vous bandez.
 - vous sympathisez avec les femmes.
 - vous êtes envahi par des vagues successives d'anxiété et de culpabilité qui vous donnent envie de dormir.
- Quand une féministe vous parle de porno :
 - vous changez de sujet et parlez de liberté d'expression.
 - vous changez de sujet et parlez d'érotisme.
 - vous changez de sujet et parlez de votre droit à l'érection.
 - vous réagissez par a, b, c. ou e de la question 4.
 - vous réagissez par d de la question 4.
- La femme que vous aimez vous apprend qu'elle vit une relation amoureuse importante avec une autre femme :
 - vous vous sentez soulagé que votre rival soit une femme.
 - vous en concluez qu'elle vous a toujours menti sexuellement.
 - vous êtes convaincu que c'est l'aboutissement inévitable de ses fréquentations féministes.
 - vous vous sentez menacé mais, entre les crises de jalousie, vous essayez de vous convaincre qu'il faut respecter sa liberté.
 - vous la traitez de salope et tentez d'obtenir la garde des enfants.
- Pour vous, l'amour entre femmes, c'est :
 - physiquement impossible.
 - votre sujet préféré de fantasmes sexuels.
 - une des causes de l'urticaire.
 - la principale cause de l'homosexualité chez les hommes.
 - un élan affectif, sexuel que toute femme peut éprouver, voire même un choix politique.
- Lors d'une réunion de travail, vous prenez la parole :
 - sans arrêt.
 - en accentuant votre point de vue par des coups de poing sur la table.
 - en n'étant pas toujours sûr de ce que vous avancez.
 - pour défendre ce que vous avancez.
 - pour défendre ce que vous croyez valoir la peine d'être défendu.
 - avec une certaine réserve.
- Qu'est-ce que le mot *intimité* évoque pour vous ?
 - Le confessionnal.
 - Des paroles à voix basse.
 - Dire ce que vous pensez que l'autre a toujours pensé que vous finiriez bien par dire.
 - Un échange personnel, affectueux et ouvert entre deux personnes qui s'aiment plus souvent qu'autrement.
 - Une sorte de beigne au raisin.
- Vous êtes avec votre grande amie qui, oh, malheur ! se met à pleurer. Vous dites :
 - «Bon, ça va faire là.»
 - «C'est ben une femme !»
 - «Ben, c'est ton droit.»
 - «Pleure toujours, mon lapin.»
 - Vous lui passez un bras autour du cou, sans mot dire.
- Lorsque vous croisez une belle femme sur la rue :
 - vous ne vous apercevez de rien.
 - vous la regardez droit dans les yeux pour ne pas regarder ailleurs.
 - vous êtes convaincu qu'elle vous a remarqué, l'arc de ses sourcils s'étant accentué...
 - vous lui dites : «Mais j'te connais, toi !»
 - vous ne savez trop où vous mettre.
- Vous devez acheter un cadeau à votre patronne :
 - c'est votre blonde qui l'achète.
 - vous lui offrez une boîte de Laura Secord.
 - vous lui offrez les oeuvres complètes de Marx.
 - vous lui offrez une boîte de musique sur l'air : «C'est à ton tour...».
 - une bouteille de Cuvée des patriotes.
- Certaines phrases ou expressions vous affolent :
 - «C'est à ton tour...»
 - «Sylvie a téléphoné...»
 - «Tous les hommes sont des violeurs...»
 - «Ben, c'est mon droit...»
 - «Dieu est un homme parce qu'il est bon et fort.»

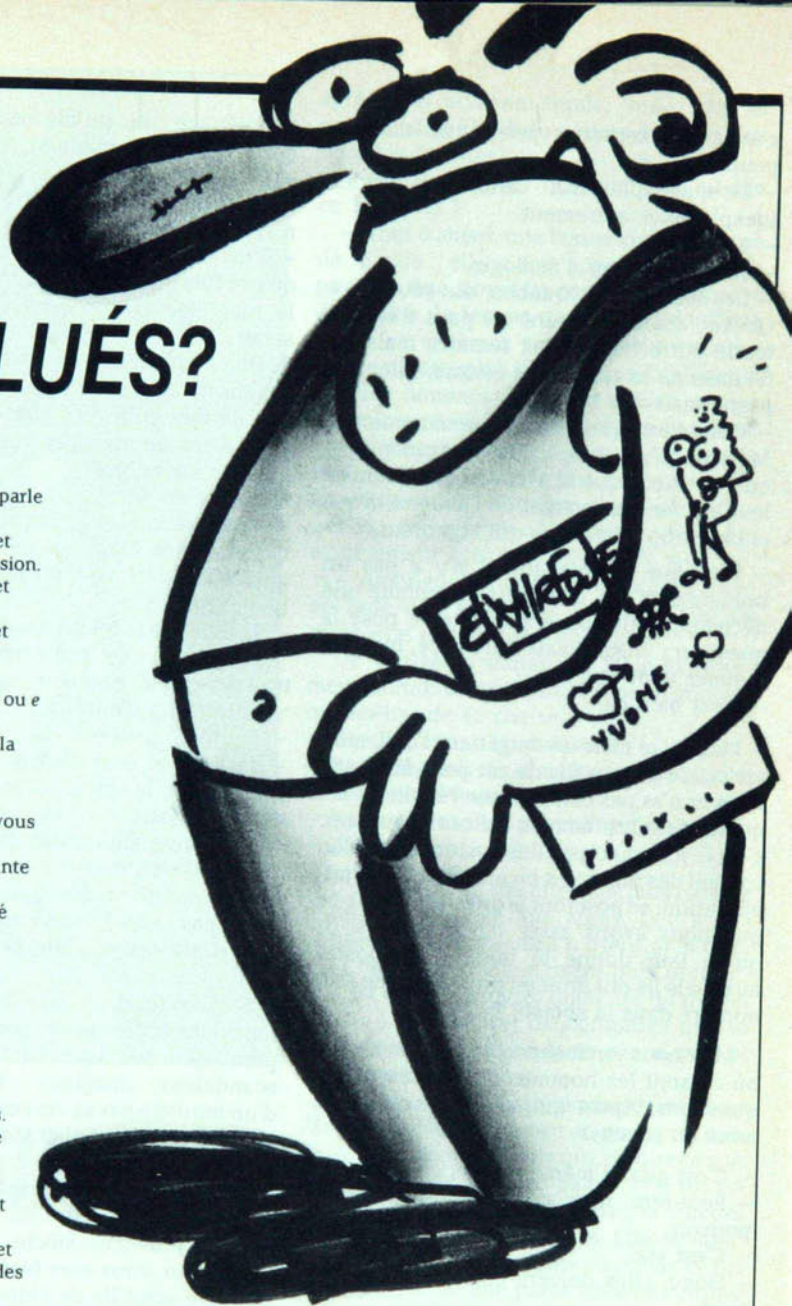


Illustration : Diane O'Bomszowin

VOS HABITUDES

14. Après avoir fait l'amour, vous ressentez le besoin de :
- a- parler.
 - b- pleurer.
 - c- dormir.
 - d- recommencer.
 - e- rentrer chez vous.
15. Avant de vous coucher :
- a- vous vous faites un masque au concombre.
 - b- vous préparez votre gruau du matin.
 - c- vous méditez.
 - d- vous téléphonez à votre blonde pour lui dire que vous vous couchez.
 - e- vous jetez un regard attendri sur votre Trans Am dans la rue.
16. Vous portez des sous-vêtements :
- a- sinon, ça irrite.
 - b- au cas où on vous transporterait d'urgence à l'hôpital.
 - c- dans la poche de votre veston.
 - d- parce que vous ne savez plus où les mettre tellement votre mère vous en achète.
 - e- ça paraît-tu ?...
17. Aux toilettes :
- a- vous vous y enfermez pour lire ou pour méditer.
 - b- vous remettez toujours le siège du bol de toilette dans sa position normale, c'est-à-dire horizontale, après usage.
 - c- vous maudissez la personne complètement *flyée* qui a pendu le papier de toilette dans le sens contraire de la

logique, c'est-à-dire vers le mur.

- d- vous laissez la porte ouverte, question de vous sentir plus « libre ».
 - e- vous y cachez quelques revues de choix.
18. Vous avez invité votre meilleur ami à souper. Vous envisagez :
- a- d'aller au restaurant.
 - b- de lui servir du steak tartare, encore une fois.
 - c- d'apprendre à faire une omelette.
 - d- d'acheter une caisse de 24.
 - e- d'inviter votre blonde.
19. Vous utilisez une méthode de contraception :
- a- jamais !
 - b- un condom lorsque vous voyagez.
 - c- un condom lorsque votre blonde refuse de courir aux toilettes pour mettre son diaphragme.
 - d- un condom tout le temps.
 - e- la vasectomie.
20. Qu'est-ce qui améliorerait votre sex-appeal ?
- a- Un complet-cravate de chez A. Gold and Son.
 - b- Les oeuvres complètes de Simone de Beauvoir.
 - c- Une photo encadrée de René Lévesque dans votre bureau.
 - d- Un équipement de hockey.
 - e- Une moustache.

VOS CONNAISSANCES

21. Qu'est-ce qu'un philodendron ?
- a- Le nom scientifique de la soie dentaire.
- b- Le cours suivant Philo I au cégep.
- c- Une plante rare.
- d- Aucune idée.
22. À quoi associez-vous les noms suivants : Nicole Brossard, Jovette Marchessault, Marie-Claire Blais ?
- a- À d'illustres inconnues.
 - b- À une gang de lesbiennes frustrées.
 - c- À de grandes écrivaines québécoises que vous n'avez pas lues.
 - d- À de grandes écrivaines québécoises que vous avez lues.
23. Qu'est-ce que l'andropause ?
- a- L'équivalent de la ménopause pour les hommes.
 - b- Un hospice pour les vieux.
 - c- Un problème de diction.
 - d- Les trois précédents.
24. Qu'est-ce que le Fantastik ?
- a- Un film de Walt Disney.
 - b- Un produit indispensable.
 - c- Le dernier hit de Peter Pringle.
 - d- Un bar à la mode.
25. Qui a dit : « Prends pas ça personnel, prends ça historique » ?
- a- Les Folles Alliées.
 - b- Simone de Beauvoir à Jean-Paul Sartre.
 - c- Pierre-Marc Johnson à René Lévesque.
 - d- Des centaines de femmes à leur chum.

LE SCORE

1. a:2 b:5 c:10 d:0 e:8. 2. a:5 b:10 c:5 d:8 e:23. a:0 b:4 c:6 d:10 e:2. 4. a:8 b:5 c:10 d:0 e:2. 5. a:6 b:4 c:8 d:10 e:0. 6. a:6 b:8 c:5 d:0 e:10. 7. a:10 b:8 c:5 d:8 e:0. 8. a:10 b:8 c:5 d:0 e:2. 9. a:8 b:5 c:5 d:0 e:10. 10. a:10 b:8 c:5 d:2 e:0. 11. a:3 b:5 c:8 d:10 e:0. 12. a:10 b:8 c:4 d:2 e:6. 13. a:2 b:8 c:5 d:6 e:0. 14. a:2 b:4 c:6 d:0 e:10. 15. a:4 b:2 c:0 d:5 e:10. 16. a:0 b:5 c:8 d:6 e:10. 17. a:5 b:0 c:8 d:4 e:10. 18. a:5 b:2 c:0 d:8 e:10. 19. a:10 b:8 c:5 d:2 e:0. 20. a:8 b:2 c:6 d:10 e:4. 21. a:5 b:8 c:2 d:10. 22. a:8 b:10 c:4 d:0. 23. a:0 b:8 c:6 d:10. 24. a:5 b:0 c:5 d:5. 25. a:0 b:5 c:8 d:2.

De 0 à 50 : Vous êtes l'homme qu'au moins une féministe a déjà rêvé de rencontrer.

De 50 à 100 : Vous témoignez de contradictions intéressantes.

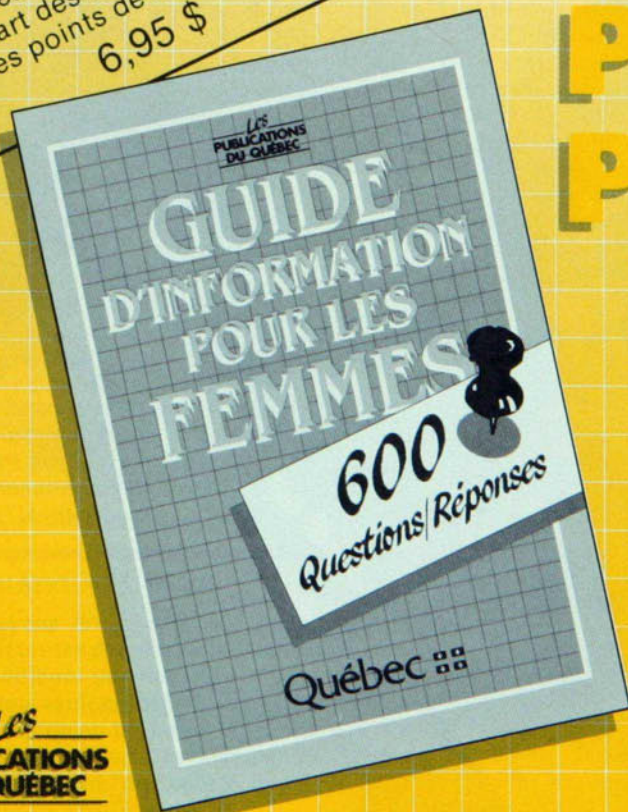
De 100 à 150 : Vous ne lisez pas suffisamment *La Vie en rose*.

De 150 à 200 : Vous êtes tout croche !

Plus de 200 : Vous avez un idéal : Reggie Chartrand.

CONCEPTION/RÉDACTION :
FRANCINE PELLETIER,
MARIE-CLAUDE TRÉPANIÉ,
LISE MOISAN

En vente dans
la plupart des librairies
et autres points de vente.
6,95 \$



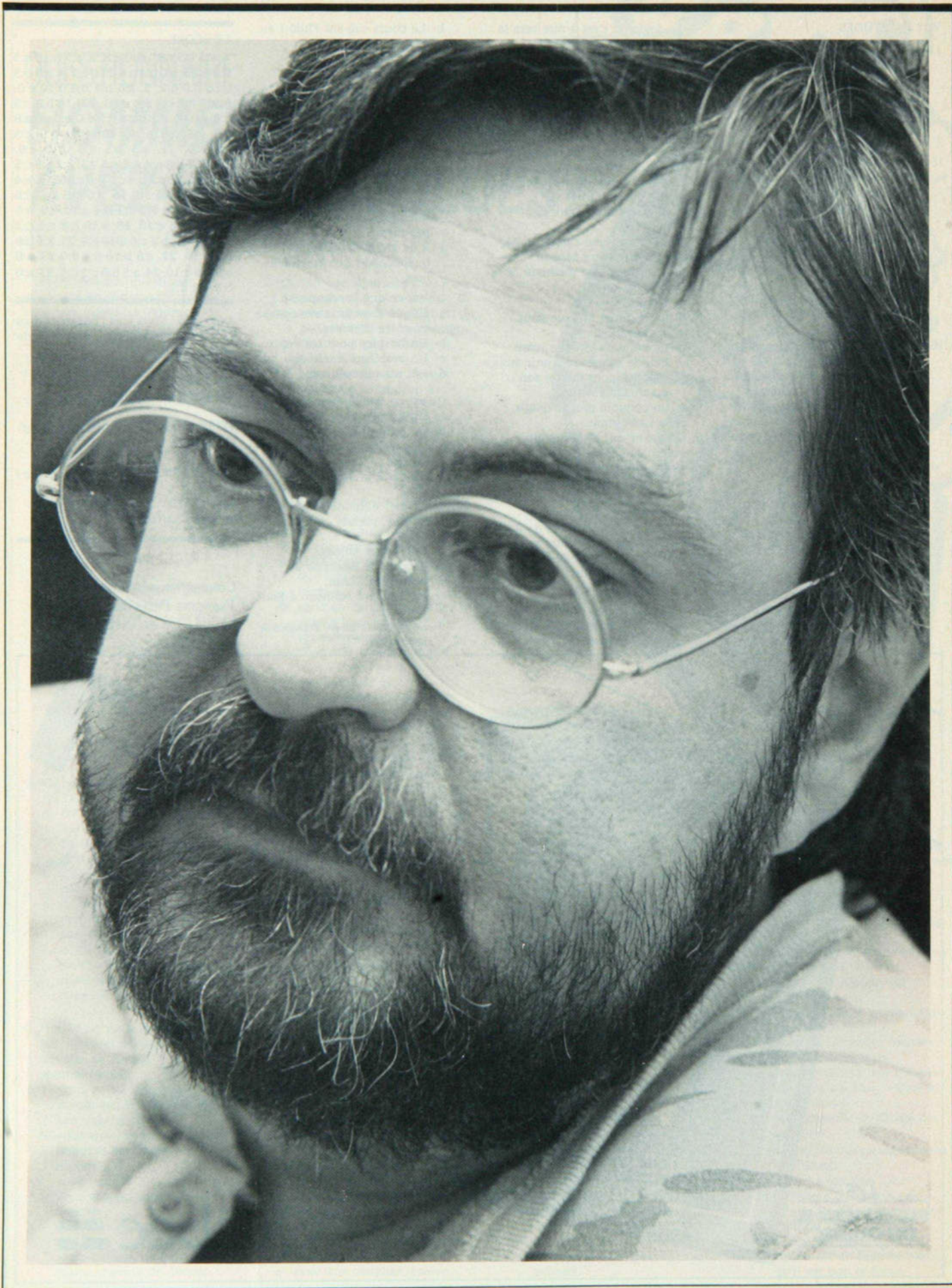
PRÉCIS ET PRÉCIEUX

Tout ou presque sur :

- le travail
- l'orientation et la formation professionnelles
- les affaires
- la gynécologie
- le contrôle des naissances
- la vie à deux
- la séparation
- la violence faite aux femmes
- etc., etc., etc.

Les
PUBLICATIONS
DU QUÉBEC

Québec



Appeler un chat un chat

L'écrivain qui, à l'heure actuelle, personnifie le mieux le Québec, est aussi celui qui a le mieux laissé parler les femmes, particulièrement la génération qui nous précède. Dix-sept ans après Les Belles-soeurs, Michel Tremblay créait l'année dernière, au Rideau Vert, Albertine en cinq temps, prouvant une fois de plus son étonnante compréhension de la vie des femmes. Ce numéro spécial nous a fourni l'occasion rêvée de lui poser quelques questions...

par Marie-Claude Trépanier et Hélène Pedneault

LA VIE EN ROSE : *Après les représentations d'Albertine en cinq temps, l'an dernier, des gens ont dit que si une femme avait écrit la même chose, elle se serait fait taper sur les doigts. Ce texte va d'ailleurs beaucoup plus loin que bien des textes écrits par des femmes...*

MICHEL TREMBLAY : C'est peut-être parce qu'il n'était pas écrit dans un but féministe. Je pense que quelqu'un qui ne se pose pas de paramètres précis ni de règles préétablies risque d'aller plus loin. Ce n'est pas parce que je suis un homme, c'est parce que je ne suis pas allé à l'école. Je l'explique comme ça. N'ayant pas appris à écrire, je prépare ce que je fais d'une manière intuitive. Je n'ai aucune grille de travail, sauf le courage et la discipline de monter à mon bureau à chaque matin. J'y vais avec mon cœur, mes tripes et mon intelligence. Bien sûr, je sais d'avance ce que je veux dire. Mais *Albertine en cinq temps* n'a pas été écrit dans un but féministe. Ce n'est pas non plus une pièce anti-homme ou antifemme, ce qui ne la rend pas meilleure pour autant. Il y a une part d'inconscience dans tout ce que je fais, je ne me censure pas.

LVR : *Tu sembles quand même te dissocier de la masse des hommes... Pourquoi ?*

MT : Je m'en suis dissocié dès mon adolescence. J'essaie de me l'expliquer ces temps-ci, mais c'est difficile, j'ai de la difficulté à en parler.

LVR : *Tu es homosexuel, mais tu ne t'associes pas à la masse des hommes. C'est un peu contradictoire, non ?*

MT : Les homosexuels ne se sont jamais associés à la masse des hommes, au

contraire. Les lesbiennes sont les seules parmi les homosexuels à s'associer à l'ensemble de leur groupe. Sans doute parce que les femmes deviennent rarement lesbiennes pour nier des images de femmes, tandis que les hommes sont souvent homosexuels parce qu'ils renient en eux des images masculines préconçues, celles associées au pouvoir, par exemple. J'ai toujours détesté ceux qui s'élevaient au-dessus des autres parce qu'ils étaient nés différents. Et j'ai toujours trouvé complètement ridicule la notion de sang bleu. Les hommes ont inventé la société, ils l'ont structurée pour eux contre les femmes ; ils ont des droits que j'ai refusés très tôt.

LVR : *Mais tu en profites aussi quelque part ?*

MT : Bien sûr. Tu ne peux pas demander à quelqu'un de nier complètement ce qu'il est pour une cause, sinon c'est la mort. Mais si je ne m'associe pas aux hommes de façon générale, c'est peut-être par peur des responsabilités, comme bien d'autres homosexuels, d'ailleurs. Chez moi, mon père et ma mère avaient déjà 40 et 41 ans quand je suis né et mon père annonçait à tout le monde que je serais son bâton de vieillesse. Cette chose a été la terreur de mon enfance, je ne voulais pas de cette responsabilité.

LVR : *Quand tu écris un personnage de femmes – et tu en as écrit beaucoup –, de quel point de vue te places-tu ? Du point de vue d'une femme ou d'un homme ?*

MT : J'ai une très grande facilité à m'immiscer à l'intérieur des autres, à les interpréter. Cela me fascine. Ça peut être un homme ou une femme, ou même un chat. Je n'essaie même pas de m'expliquer ce phénomène ; c'est sans doute là que mon petit talent réside.

LVR : *Entre le moment où tu as écrit Les Belles-soeurs – qui coïncide avec les débuts du néo-féminisme – et Albertine en cinq temps, 17 ans plus tard, as-tu été influencé par le mouvement féministe ?*

MT : Certainement. Quand j'ai écrit *Les*

Belles-soeurs, je ne savais pas ce que ça voudrait dire pour mes contemporains. Au fur et à mesure que le féminisme s'est développé, j'ai compris pourquoi je pensais telle ou telle chose. Je ne me suis pas abreuvé à la littérature féministe ; je trouvais que les romans se répétaient un peu. J'ai surtout lu des articles.

Le féminisme n'a rien appris à personne au fond : il a juste souligné des choses essentielles que tout le monde savait et que personne, même pas les femmes, ne voulait voir. La littérature telle qu'on la connaît existe depuis 2500 ans et il serait bien prétentieux de croire qu'on peut inventer de nouvelles choses. Tout ce qu'on invente, ce sont de nouvelles façons de dire les mêmes choses.

ALBERTINE À 40 ANS

« Si tu savais comme c'est dur de se sentir tu-seule dans une maison pleine de monde ! Le monde m'écoute pas icidedans parce que j'arrête pas de crier pis j'crie parce que le monde m'écoute pas ! J'dépompe pas du matin au soir ! À onze heures du matin chus déjà épuisée ! J'cours après Marcel pour le protéger pis j'cours après Thérèse pour l'empêcher de faire des bêtises plus graves que celles de la veille ! Pis j'crie après moman plus fort qu'a' crie après moi ! Chus tannée d'être enragée, Madeleine ! Chus trop intelligente pour pas me rendre compte que vous me méprisez pis chus pas assez prime pour vous boucher ! » (p. 45)

LVR : *Mais y a-t-il des choses qui t'ont dérangé dans le féminisme ?*

MT : Pris dans son ensemble, il n'y a absolument rien qui m'a dérangé. J'ai été un des seuls hommes – et ça je peux m'en vanter – à trouver que le brûlage de brassière a été une des plus grandes choses du 20^e siècle. Pour moi, ce fut un geste de clarté extraordinaire parce que ce ne sont sûrement pas des femmes qui ont inventé cet attelage. Je trouvais que c'était un geste d'une grande beauté. Il y a par

ALBERTINE À 40 ANS

« Ben voyons donc, c'est toi qui as raison, sont toutes pareils, les hommes, y finissent toujours par nous avoir ! Que c'est que vous voulez, c'est eux autres qui mènent ! Tant qu'on les laisse faire, y'en profitent, sont pas fous ! C'est leur monde, c'est eux autres qui l'ont faite ! » (p. 83)

contre chez certaines femmes des choses auxquelles je n'ai pas cru. Par exemple, il y en a pour qui le féminisme n'est que de l'opportunisme : elles s'en servent pour faire carrière. Je ne veux pas donner de nom, mais ça je ne peux pas le prendre de qui que ce soit.

ALBERTINE À 50 ANS

«Un bon jour, j'ai découvert que-
qu'chose de ben important. J'ai découvert
ça tu-seule à part de ça, même si chus pas
la femme la plus brillante du monde...
j'pensais à mes enfants pis à ma famille
qui m'ont jamais écoutée, qui ont toujours
toute faite sans jamais s'occuper de moi,
sans jamais me demander mon avis
comme si j'avais pas existé, pis j'ai décou-
vert que dans la vie pour se faire entendre,
faut désobéir! Si on veut faire
quequ'chose, faut désobéir! Sinon on se
fait écraser! Moi qui avais toujours fini
par écouter les autres, par suivre leurs
conseils, par faire c'que les autres vou-
laient que je fasse, toi, Madeleine, pis nos
frères, pis moman... à cinquante ans j'ai
désobéi pis je l'ai pas regretté!» (p. 74)

LVR: Albertine à 50 ans correspond à une femme qui aurait pu être influencée par le mouvement féministe ?

MT: Oui, mais inconsciemment encore une fois. Albertine n'a jamais lu de livres.

Des mères de mes chums ont fait des choses étonnantes sans avoir lu aucun article sur le féminisme. Elles ont changé parce que c'était dans l'air, à la télévision, partout, mais sans s'en rendre vraiment compte. Il y a des choses qui ont été dites dans les années 70 qui ont forcément atteint les individu-e-s les plus reculés, ceux qui se pensaient imperméables à ce genre d'idées. C'est inconscient, mais c'est de cette façon que les mouvements se fauillent le mieux.

LVR: Mais Albertine ne lègue-t-elle pas une certaine révolte à sa fille Thérèse ?

MT: Thérèse s'inspire d'une de mes cousines, Hélène, à qui j'avais dédié *La grosse femme d'à côté est enceinte*: «À Hélène qui s'est révoltée 20 ans avant tout le monde et qui en subit les conséquences.» Albertine a fait naître chez sa fille une révolte, mais qui n'était pas la bonne puisqu'elle venait d'un silence plutôt que d'une explication. Cette fille s'est donc révoltée d'une mauvaise façon mais, au moins, elle s'est révoltée. Elle ressemble à Carmen dans *À toi pour toujours, ta Marie-Lou* qui à la fin ouvre une porte, mais c'est la mauvaise porte. L'important, c'est qu'elle a fait quelque chose. Même chose avec Thérèse.

LVR: Mais au bout du compte, elle gâche sa vie ?

MT: Oui, mais pour une bonne cause.

Elle se débarrasse des attentes que la société avait envers elle, du carcan que représente sa mère. Albertine, à 60 ans, le dit d'ailleurs: «J'aurais dû danser sur le tombeau de ma fille parce qu'elle, elle l'a choisi son destin.» Albertine, comme les femmes dans le passé, a subi son destin tragique plutôt que de courir après.

ALBERTINE À 60 ANS

«Quand même que tu voudrais pas... Si t'es t'assez naïve pour penser que ta vie dépend juste de toi, tant pis pour toi! Vas-y, continue à penser que t'as le choix! Que tu peux choisir la liberté pis finir tes jours à faire des sandwiches aux tomates salade mayonnaise pour une ribambelle de clients qui vont te remercier jusqu'à la fin des temps! Tu m'en diras des nouvelles quand le monde s'écroulera autour de toi pis que tu te retrouveras tu-seule devant absolument rien d'autre que la bonne vieille culpabilité! C'est toujours comme ça qu'on s'est fait avoir, pis on n'a pas encore appris! Sais-tu quoi? J'aurais peut-être dû danser sur la tombe de mon enfant, en signe de victoire, parce qu'elle, elle l'a choisi, son destin!» (p. 98)

LVR: Si tu pouvais nommer une chose importante que le féminisme a apportée, ce serait quoi ?

MT: Ce serait la conscience. Prenons



À LIRE
ABSOLUMENT

ELLE
QUI TRAVERSA
LE MONDE

UN ROMAN SIGNÉ
ANNE DELBÉE
l'auteure du célèbre
«UNE FEMME»



20,95\$



5198, rue St-Hubert
Montréal, H2J 2Y3

**Dans St-Louis
et le Plateau
Mont-Royal
on exige
désormais plus
qu'un journal!**

On se joint au

Club des Ami(e)s
LIAISON ST-LOUIS

Informations: 286-9772

Albertine. Elle est enfermée dans une cage mais le cadenas est sur la porte. Le personnage voit le cadenas qui l'emprisonne. Ce qui est nouveau dans *Albertine en cinq temps*, et ce qui est extraordinaire dans le mouvement féministe, c'est que, enfin, les femmes peuvent non seulement voir leurs problèmes mais elles peuvent aussi les nommer. Il faut apprendre à appeler un chat un chat. Le langage est très important. Albertine voit son problème et peut le nommer. Et parce que c'est du théâtre, il est plus intéressant de la voir se casser les ongles et s'arracher les dents, ne pas être capable d'ouvrir la porte ou de pouvoir l'entrouvrir et que la porte se

referme. Dans la vie, c'est autre chose qui se passe quand il y a de grands mouvements. Mais comme c'est une ère de récupération, ça se peut que la porte se referme sur vos doigts aussi...

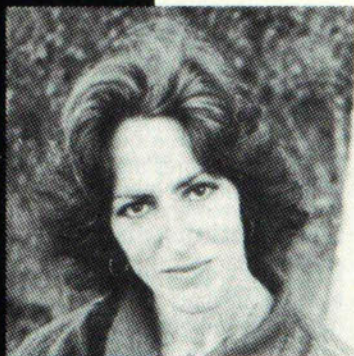
LVR : *Quels sont les signes de cette récupération d'après toi ?*

MT : Je trouve les hommes bien verrats : ils vous ont donné 10 ans, mais là les vrais machos redeviennent imbus d'eux-mêmes et on assiste au retour de la femme-objet, à la télévision tout au moins. C'est aberrant. C'est tellement présent que je ne m'en rends même plus compte. Comme tout le monde, je suis sans doute un peu tanné de faire la part des choses, de faire la distinc-



Une romancière à découvrir

béatrice
shalit
le plus jeune
frère
roman




les lecteurs seront immédiatement frappés par l'écriture concise et forte où les couleurs de l'Afrique voilent la passion qui consume les membres de la famille Bardini.

éditions Barrault
diffusion Flammarion

tion entre ce qui est sexiste et ce qui ne l'est pas. À force d'y penser, on devient moins vigilant. C'est comme l'indépendance du Québec. Plus personne ne veut en parler, tout le monde prétend que c'est dépassé, alors que c'est la seule façon de survivre dans une Amérique du Nord de plus en plus anglophone. C'est sûr qu'on va mourir si on n'est pas un pays. On manque de vigilance parce qu'on est tous fatigués, essoufflés. Mais tu ne peux pas survivre dans un pays qui ne t'aime pas, c'est impossible.

LVR : *Comment vois-tu le mouvement féministe maintenant ?*

MT : Je ne le vois pas parce qu'il n'est plus visible. Les choses qui restent sont discrètes. Comme tous les grands mouvements, il est devenu très apparent à une époque où il avait besoin de l'être et quand il a arrêté d'être apparent, il s'est fragmenté en toutes sortes de petites choses moins vérifiables. Je ne peux pas dire qu'il n'existe plus, c'est faux, il a changé une partie du 20^e siècle. Mais il est normal qu'au bout de 10 ou 15 ans, on change de propos.

Ça me fait penser à la lutte des homosexuels : la révolution qu'il y a eu depuis 20 ans a changé beaucoup de choses, mais individuellement on a beaucoup de difficulté à trouver un équilibre. On a couru après la permissivité de la société et maintenant que la société est plus permissive, on se rend compte qu'au fond, on est tous très *old fashioned*, qu'on cherche un équilibre et que l'équilibre, c'est rarement l'avant-garde. 

Michel Tremblay est né en 1942 à Montréal. Depuis 1964, il a écrit une quinzaine de pièces de théâtre, deux comédies musicales, un recueil de contes, six romans, quatre scénarios de films. Le quatrième tome des *Chroniques du Plateau Mont-Royal*, *Des nouvelles d'Édouard*, est paru l'an dernier aux Éditions Leméac. Après son succès obtenu l'année dernière, *Albertine en cinq temps* sera présentée à nouveau en janvier 1986 au Théâtre populaire du Québec. Le texte est également disponible aux Éditions Leméac.

Michel Tremblay vit à Outremont avec sa chatte Phèdre Fafard Falardeau. Il a 43 ans.

Les films de gars

La part du privé

Nous étions parties du point de vue qu'il existe, entre la catégorie films de femmes et celle films tout court, une autre catégorie qu'on appelait films de gars. Histoire de reconnaître que le cinéma n'est pas fait par des anges transparents, sans sexe, ni race, ni culture. Pour ma part, ça me semblait de plus en plus évident, surtout après avoir vu Visage pâle de Claude Gagnon No Man's Land de Tanner et La Vie de famille de Jacques Doillon. Mais à chaque fois que l'expression film de gars m'échappait en parlant avec un cinéaste, je sentais mon interlocuteur qui se raidissait. Comme s'il y avait de la tension dans l'air...*

par Diane Poitras



Pierre Hébert

On ne peut plus différent les uns des autres, les cinéastes Pierre Hébert, François Bouvier et Jacques Leduc ont en commun d'avoir volontairement plongé dans le domaine du privé masculin et de questionner leur vie personnelle et émotive. Ils nous parlent ici de leur rapport parfois heureux, parfois chicanier avec le privé.

P.H. : À l'origine du projet *Étienne et Sara*, j'étais tenté par l'effort de faire quelque chose de plus explicitement intime et personnel. Je voulais rendre compte de l'expérience de vie de mon fils Étienne, mais sans le faire d'un point de vue clinique ou paternel, et en y accordant autant de poids et de valeur qu'à ma propre expérience. D'un point de vue strictement rationnel, c'est un pari impossible : parce que lui ne peut pas dire son expérience et moi, je ne peux pas me souvenir de la mienne. Ce qui était donc possible par l'effort, c'était de faire quelque chose qui, de toute façon, serait invérifiable... Et puis, après avoir tout arrêté, j'ai rencontré Serge Meurant qui avait écrit des poèmes sur ses enfants. Le fait de ne plus être seul face à un projet qui voulait se démarquer des stéréotypes habituels m'a beaucoup encouragé.

F.B. : J'avais un cousin atteint d'une maladie incurable et qui avait décidé de se raconter à l'aide d'un magnétophone avant de mourir. L'idée m'était venue de lui proposer d'installer une caméra vidéo pour qu'il continue avec des images. Je voulais construire un film sur son privé. Finalement, il est mort très rapidement et ça ne s'est pas fait. Mais l'idée est restée et Jean Beaudry et moi, on a commencé à scénariser. De là est né *Jacques et Novembre*...

En gardant ce personnage qui est dans une situation privilégiée, c'est-à-dire qu'il n'a rien à perdre (il peut tout dire puisqu'il va mourir), on pouvait parler de choses qui se disent plus difficilement dans des situations dites normales. Ça permettait

aussi de parler de nous parce que l'histoire racontée, ce n'est plus d'aucune façon l'histoire de ce cousin-là.

Jacques Leduc est présentement à écrire un scénario où il est question de l'amour. Il admet que ce travail est plus douloureux que lors de l'écriture de ses scénarios précédents.

J.L. : Il y a des affaires au sujet de moi-même que je ne mettrais jamais sur l'écran. Je me dis pourtant : «C'est nono, c'est ce qu'il y a de plus beau !» Peut-être que j'en parlerais si je pouvais m'inventer un alter ego assez éloigné de moi. La part du privé, j'y crois : je pense que tout le monde a ses secrets. Mais indépendamment des secrets, (c'est pas la majorité du matériel), c'est difficile de parler de soi.

Il y a aussi une autre difficulté : quand tu prends des modèles, tu peux finir effectivement par mettre en scène des personnages qui sont très proches de toi. Ça peut être gênant d'exposer sur l'écran des choses qui font que les gens vont se reconnaître. Le documentaire nous tient à l'abri de ça parce que les gens arrivent avec leurs propres modèles... J'aime bien le documentaire (Rires).

Les réactions du public

P.H. : Il y a quelque chose de redoutable et de risqué dans le fait d'aborder ce point de vue émotif et les préjugés que cela suscite. En France et en Belgique, on trouvait que *Étienne et Sara* était un film de repli, introspectif, gâteux même. (Tu sais, les gens qui radotent sur les finesses de leurs enfants.) Ici, on a surtout dit que les enfants, ce n'est pas un sujet intéressant. Ça m'a étonné. C'est comme s'il n'était pas acceptable de parler publiquement de ce caractère intime. Par ailleurs, dans les festivals, le film n'a pas bien marché et je soupçonne qu'on était gêné par le fait que ce n'est pas un film fait uniquement à partir de l'imaginaire. En animation, on ne fait pas des films avec des vraies personnes. On permet moins qu'on y parle de

personnes ou de relations intimes que dans le cinéma ordinaire (de prise de vue réelle).

F.B. : Il y a une scène dont on nous parle tout le temps et c'est celle où, lorsque son père le prend dans ses bras, Jacques dit : «Dis-moi que tu m'aimes. Tu me l'as jamais dit.» C'est une belle scène. Jean Mathieu et Jean sont très bons là-dedans. Pourtant, c'est drôle parce que, quand on l'écrivait, on se disait : «Ouais, c'est un peu cliché, tout ça ; cette scène-là, on la voit dans tous les films québécois.»

J.L. : Quand on écrit des sujets de la vie personnelle, on a tendance à écarter tout le social. Et ça ne m'intéresse pas de faire une de ces histoires d'amour décontextualisées comme on en voit tellement. Une histoire qui ne se passe nulle part, dans aucune ville du monde et, à la limite, avec des non-personnes. Quand je vois un film qui parle de sexualité et de rapports affectifs, j'aime bien savoir où ça se passe, quand ça se passe. Si ça ne m'apprend rien sur la société et le monde autour, je trouve que ça devient un peu gênant.

Dans mon prochain film, je veux parler d'amour, mais je veux parler du Québec aussi. Je refuse de croire par exemple que, parce que on a voté non au référendum, on a tous viré *gnochons* le lendemain matin ! Alors, comment tu fais pour parler du Québec dans cette optique tout en y racontant une histoire d'amour ?

Préoccupations féministes ?

P.H. : À un moment donné, Serge trouvait que les femmes (les mères d'Étienne et Sara) étaient trop absentes. Ça m'a beaucoup troublé. Je me suis questionné pendant un certain temps puis je me suis dit : «Je suis quand même pas pour mettre les femmes dans le film juste par principe idéologique ! Ce serait en contradiction avec l'effort que je fais !» Et en y repensant, je savais que je ne voulais pas voir Étienne dans un cocon familial. Je voulais saisir la nature de son expérience de vie à lui, entière. Par définition, le film mettait entre parenthèses les autres éléments de sa vie (comme la famille). Et toute solution à l'absence des femmes aurait été artificielle.

En fait, sur ce terrain-là, je me trouvais, comme homme, dans une situation de vulnérabilité particulière. Il est moins admis pour les hommes de faire un film sur des questions du privé. Par ailleurs, le fait de décider de faire ce film de cette façon-là n'est pas sans rapport avec le mouvement des femmes, que ce soit sa production littéraire, cinématographique ou autre. Fallait-il le faire en respectant une certaine orthodoxie féministe ? Bref, je me sentais sur le terrain des autres et ne savais comment en tenir compte. L'autre risque aurait été d'être trop ostentatoire en se proclamant plus féministe que les

féministes. Je ne voulais pas donner dans les *nouveaux hommes*, les *nouveaux pères*, etc.

J.L. : Il y a certainement une influence du mouvement féministe. Et le mouvement féministe m'ayant ouvert les yeux un peu, ça complexifie la question. Je ne peux plus parler en toute sérénité. On ne peut plus parler du privé de la façon presque brutale qu'on en parlait avant. Il y a des conversations que je serais gêné de faire tenir à du monde alors que je sais fort bien qu'elles se tiennent ! Je pourrais les tourner en direct mais je serais gêné de les mettre en scène.

F.B. : Je ne voulais pas faire un film pour les féministes. Bien sûr, au cours des dernières années, nos rapports hommes-



Photo : Pierre Criépo

François Bouvier et Jean Beaudry

femmes se sont modifiés. On veut en tenir compte mais dans la mesure où ça nous ressemble. Sinon, tu fais un film qui ne ressemble plus à rien. Tu fais un film pour les autres. On a fait cependant certaines vérifications à l'écriture du scénario et à différentes étapes du montage. On voulait savoir si on se trompait, non pas dans ce qu'on disait, mais dans la façon dont on le disait. C'était une question de vocabulaire cinématographique : selon la façon dont on montre les choses, elles prennent des significations précises. Par exemple, dans une des versions, le film finissait avec la scène de l'accouchement. Et on nous a demandé si ça voulait dire que «l'avenir est aux femmes». Il s'agit pas de dire : «Non, l'avenir n'est pas aux femmes», mais on ne voulait pas que *Jacques et Novembre* termine sur une telle affirmation. Alors, on a changé la fin.

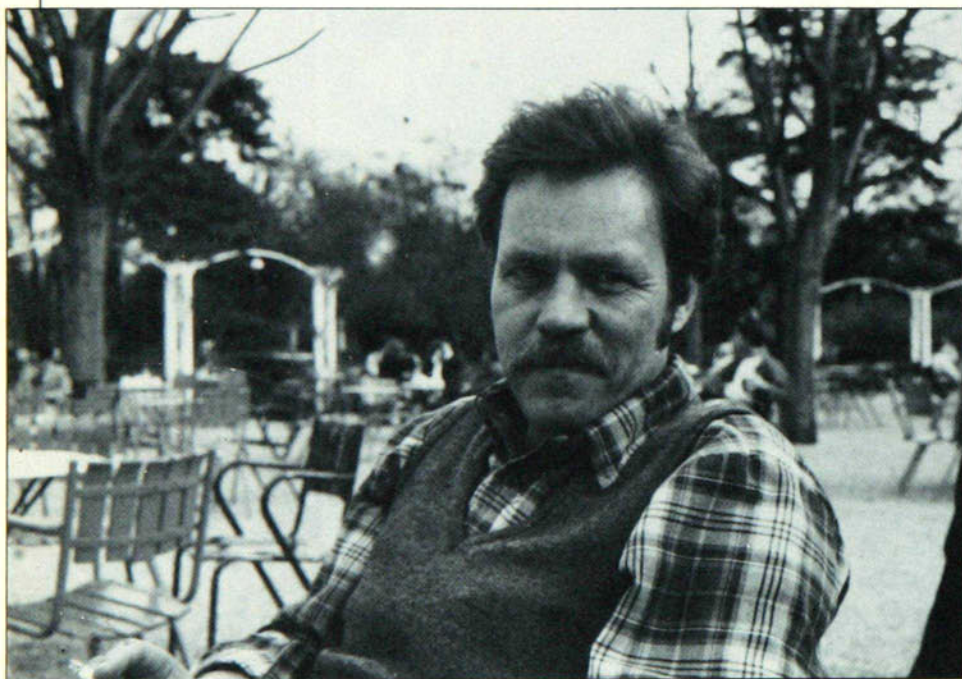
Est-ce que *Jacques et Novembre* est un

film de gars ?... (Énorme soupir). Je voulais justement te demander ce que ça voulait dire !

J.L. : Je ne ferai jamais d'autre chose que des films de gars. Je ne peux pas me mettre à la place d'une femme, même une que j'aime beaucoup. Je peux pendant cinq minutes, mais de là à dire que je vais faire un film de son point de vue...

Mais à partir du moment où tu adhères à un point de vue qui te semble valable, qu'il s'appelle féminisme, matérialisme ou autre, ça change ta perception du monde...

J.L. : C'est vrai. La sensibilité que j'ai pu avoir au moment où j'étais très proche du mouvement féministe influence mon travail sur une base quotidienne. Tu te poses ces questions-là quand tu fais des portraits



Jacques Leduc

de femmes ; tu essaies de les nuancer davantage. Notre personnage de femme dans *Le Dernier glacier*, par exemple, nous a posé beaucoup de problèmes. On nous a dit que c'était un archétype de la femme dans le cinéma québécois. Je sais bien mais à Schefferville, quand on a tourné, il restait trois femmes, trois archétypes : une garde-malade, une barmaid et une waitress. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?... Mais c'est pas juste le féminisme comme mouvement d'idées qui m'a influencé, c'est aussi les rapports personnels avec les femmes.

P.H. : Les films de gars, c'est pas juste la contrepartie des films de femmes. D'abord, j'ai des réserves concernant le mouvement des hommes qui dit : « Les femmes le font, faisons-le aussi. » Ensuite, une thématique propre aux hommes, ça ne m'apparaît pas comme un espace à conquérir dans le

sens où nous sommes déjà dans une situation plus favorisée, dominante. Quand je pense films de femmes, spontanément je pense films de lutte dont je ne vois pas d'équivalent chez les hommes. C'est une définition qui est probablement trop restrictive et problématique.

On peut se demander aussi si la distinction film de femmes, films de gars, c'est juste une question de sujet. De la même façon, les films politiques sont-ils seulement ceux qui ont un propos politique ? Pour donner suite à *Étienne et Sara*, il n'était pas nécessaire de refaire le même sujet. Avec *Le Métro*, par exemple, j'aurais été plus distant si je n'avais pas fait *Étienne et Sara* auparavant.

J.L. : Moi, dans mes films, j'ai pas beaucoup touché à l'aspect privé... Sans doute parce que je n'ai jamais eu à me poser personnellement des questions d'ordre affectif. J'ai pris l'affection qu'il y avait autour de moi pour acquit... je suppose, un peu. C'est un peu vache de dire ça de même mais c'est comme ça. Et si tu ne t'interroges pas sur la nature de tes rapports d'affection avec tes amis immédiats, t'en mettras pas sur l'écran, je pense pas. Mais à partir du moment où ces rapports-là sont questionnés, tu commences à te questionner aussi... et te questionnant, forcément, tu veux en faire un film !

Épilogue

J.L. : J'ai l'impression d'être resté en terrain connu. J'ai pas dit grand-chose de neuf... Bof ! Si tu trouves que c'est pas bon, tu peux tout scrapper ça, hein ! Gêne-toi pas !

François Bouvier et Jean Beaudry ont réalisé plusieurs films et vidéogrammes en documentaire et fiction. Parmi leurs principales réalisations : *Jacques et Novembre* (1984), *Chez-moi, chez-nous* (avec Marcel Simard, 1985), *Une classe sans école* (avec Marcel Simard et Michelle Vigeant, 1981). Ils travaillent présentement à la scénarisation d'un nouveau long métrage, *Duluth et Saint-Urbain*.

Pierre Hébert est cinéaste d'animation à l'ONF. Ses plus récentes réalisations sont : *Souvenirs de guerre* (1982), *Étienne et Sara* (1984), *Chants et Danses du monde inanimé - Le métro* (1985) et *Ô Picasso, tableaux d'une surexposition* (1985). Aux rendez-vous du cinéma (1984), il remportait le prix de la critique pour le meilleur court métrage et pour l'ensemble de son oeuvre.

Jacques Leduc est à l'ONF depuis 1963. Il y a réalisé une dizaine de longs métrages dont la série *Chroniques de la vie quotidienne* (1974-1978), *Albédo* (1981) et *Le Dernier glacier* (1984). Il est aussi caméraman : *Beyrouth, à défaut d'être mort*, de Tahani Rashed et *Madame, vous avez rien ?*, de Dagmar Gueissaz.

* Voir *La Vie en rose*, octobre 1985.

André Duchesne

Le respect de l'Autre

Dénonciateur de toutes formes d'aliénation, André Duchesne est un caricaturiste sonore. Sa musique et son orchestration, toujours très personnelle, s'inscrivent dans le courant des musiques dites «actuelles», c'est-à-dire qui ne sont ni classiques ni commerciales. Catherine Dostaler a voulu savoir quelle influence le mouvement féministe exerçait sur cet auteur-compositeur de 38 ans.

par Catherine Dostaler

CATHERINE DOSTALER : *Quelle a été ta réaction au mouvement féministe ?*

ANDRÉ DUCHESNE : Je dois avouer que j'ai longtemps eu pour les femmes la même considération que d'autres hommes. C'est-à-dire que je considérais qu'elles avaient quelque chose à voir avec mes amours mais pas nécessairement avec mon travail, mes projets. Le fait de rencontrer des femmes qui avaient une conscience féministe, de lire des écrivaines, ça m'a permis, comme à bien du monde, de me poser des questions, de constater que dans tous les recoins de la société, de la vie quotidienne, il y avait des sources d'inhibition pour la femme et, pire que ça, du mépris. Alors j'ai développé dans ma tête une sorte de nouvelle morale, que j'ai tenu à m'imposer. C'était l'idée qu'il faut vraiment faire attention à ce qu'on propose aux femmes dans la vie. Pendant un bout de temps, j'étais complètement solidaire des femmes. Même que j'ai été bloqué dans mes attitudes par rapport à elles. C'était devenu compliqué d'aborder une femme du point de vue du désir parce que c'était confondu avec un acte d'agression. Ce qui est assez absurde étant donné qu'on n'a pas cessé de vouloir se rencontrer pour autant. Les femmes aussi, de leur côté, ont continué à garder du désir pour les hommes. Mais il nous manquait tout à coup la spontanéité. Finalement, le problème, c'a été de me situer là-dedans sans perdre de vue mon état masculin. Il fallait que je trouve à l'intérieur de ça une attitude normale et non oppressante pour les femmes.

CD : *Le féminisme avec lequel tu as été en contact t'a-t-il semblé comme une fermeture de la part des femmes ?*

AD : Plutôt comme une espèce de recul stratégique. Ce recul a peut-être été le même pour les hommes et les femmes devant une question face à laquelle on ne sait plus comment agir. Pour moi, ça m'a permis d'éclaircir des choses, ça m'a

permis de percer le mur de l'intimité entre les hommes et les femmes. D'ailleurs, j'ai toujours préféré des amitiés féminines à des amitiés masculines à cause d'une ouverture que les femmes ont sur beaucoup d'aspects. Je trouve que les femmes en disent beaucoup plus sur l'intérieur de l'âme. Que c'est plus facile d'aborder des sujets très proches de la vie.

CD : *Pourtant, tu ne parles jamais des femmes dans tes chansons !*

AD : Ce que je décris dans mes chansons, c'est un univers oppressif, tenu par des hommes. J'ai déjà mis en scène des femmes, mais je me suis rendu compte que je leur donnais des rôles conventionnels. J'ai alors pensé à leur donner des rôles de premier plan, mais ce n'est pas à moi de le faire. Je ne connaîtrai jamais suffisamment les femmes pour parler à leur place.

CD : *Qu'est-ce que cette prise de conscience féministe a changé dans ta musique ?*

AD : Je suis certain qu'il y a eu une influence mais il est difficile de dire quoi exactement... Ça a transformé mes états d'âme, mes états d'esprit, sur la scène, dans le contenu des chansons et dans le

contenu musical aussi. Disons que je suis devenu plus respectueux du monde dans lequel je vis...

Partout sur la terre, l'homme doit apprendre à respecter la présence des autres, que ce soit les femmes, les enfants, les handicapés, les noirs, les bleus, les gros, les assistés sociaux... On est dans une époque où tout se vit en même temps et où le bilan est tragique. Ici on vit dans une apparence de paix, ailleurs sur la planète, tout est en train de sauter. Et ça, c'est le résultat du travail des hommes. Pour moi, ce monde-là est d'une absurdité sans bornes. S'il y avait eu de la place dans l'histoire pour le travail des femmes, on aurait peut-être un autre monde.

CD : *Face à tout ça, qu'est-ce que tu aurais envie de dire aux femmes ?*

AD : Qu'il faut que ça continue. Les idées sont là, elles ont été exprimées, véhiculées, elles évoluent. La question des femmes, c'est loin d'être fini, ça commence. J'ai tendance à penser qu'il faut que tout ça converge vers un mouvement de conscience terrienne. Toutes ces énergies, celles des hommes, celles des femmes.

DISCOGRAPHIE :

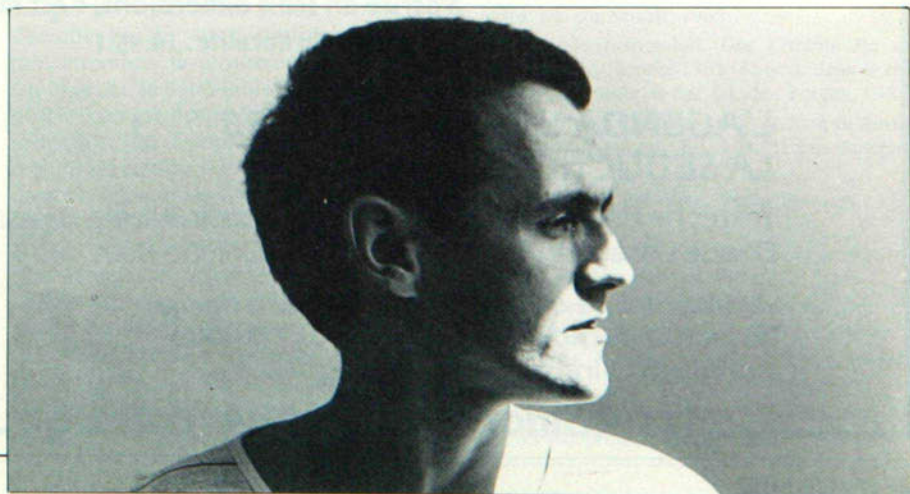
Conventum : 77+79= RÉÉDITION. Album double. Producteur : Ambiances magnétiques, 1985.

Conventum : *Le Commerce nostalgique*, 1982, sur Recommended Records, Angleterre. Disque-échantillon représentant plus de 10 pays.

André Duchesne : *Le Temps des bombes*. À compte d'auteur, 1984.

Contact : André Duchesne, C.P. 2151, Succ. De Lorimier, Montréal, QC H2H 2R8.

André Duchesne est le créateur de plusieurs musiques de films dont *L'Eau chaude*, *l'eau frotte* d'André Fortier et *Le Grand Remue-ménage* de Sylvie Groulx et Francine Allaire. Il a été membre du groupe Conventum qui, entre 1976 et 1980, faisait une musique «collective» et «flyée». Il vit à Montréal avec Diane Tremblay, artiste en art visuel, et il n'a pas d'enfant.



POSTE CHAIRE EN ÉTUDES DES FEMMES

L'Université d'Ottawa et Carleton University invitent les universitaires, chercheuses et chercheurs d'expérience à poser leur candidature au poste de titulaire de la chaire en Études des femmes établie conjointement dans les deux universités. Il s'agit d'un poste à durée limitée, de deux à cinq ans, au rang de titulaire ou d'agrégé supérieur. La chaire a été établie grâce à une subvention substantielle du Secrétariat d'État en vue de favoriser l'interdisciplinarité des études des femmes au Canada. Dans cette perspective on s'intéressera tout particulièrement, mais non exclusivement, aux personnes spécialisées dans des domaines tels que les sciences et la technologie, la santé et le bien-être, le droit et la politique sociale.

Les fonctions de la ou du titulaire comportent, entre autres, l'enseignement, la recherche, la participation à des colloques, le tout pour promouvoir les programmes interdisciplinaires d'études des femmes offerts par les deux universités.

Les personnes intéressées doivent être bilingues, posséder un doctorat ou l'équivalent et compter plusieurs années d'expérience en recherche. L'entrée en fonction est fixée au 1^{er} septembre 1986.

Prière de faire parvenir les candidatures au :

Comité mixte de coordination pour la Chaire en études des femmes,
538, rue King Edward,
Ottawa (Ontario)
K1N 6N5

Le concours prendra fin le 15 décembre 1985.

Conformément aux exigences d'Emploi et Immigration Canada, la présente annonce s'adresse aux citoyen(ne)s canadien(ne)s et aux résident(e)s permanent(e)s.



LA LETTRE AÉRIENNE

Nicole Brossard

La lettre aérienne rassemble douze textes de Nicole Brossard, écrits depuis 1975, époque à laquelle son œuvre a dérivé vers ce qu'elle appelle « le continent des femmes ». On retrouvera dans La lettre aérienne l'essentiel de sa réflexion sur l'écriture, la modernité, l'émergence et la survie d'une identité lesbienne, d'une culture au féminin.

« La lettre aérienne, c'est le fantasme qui me donne à lire et à écrire en trois dimensions, c'est mon laser. »

160 pages. En librairie: 14,95 \$

L'AGENDA DES FEMMES 1986 LA SÉDUCTION

Textes de Line Chamberland, Louise Cotnoir, Nicole Brossard, Denise Desautels, Marlène Wildeman, Colette Bétit.

« Une tentative de réappropriation du langage.
Du mot: séduction. Je voudrais/veux l'histoire
autrement. J'insiste. » Denise Desautels

l'agenda
des
femmes

1986

les éditions du remue-ménage

les éditions du remue-ménage

De palabres et d'exotisme

*La littérature a-t-elle un sexe?
La poésie peut-elle être
misogyne, raciste ou xénophobe?
Nelligan, le doux, l'exalté,
était-il machiste?
Et nos poètes d'aujourd'hui,
quels sont leurs thèmes,
leurs préoccupations,
leurs messages?...*

par Anne-Marie Alonzo

Je pourrais, bien entendu, tous vous les nommer... faire de nos poètes masculins des quinze dernières années une liste exhaustive, détaillée, voire une anthologie... Tout cela serait plus juste mais me prendrait des mois de recherche. Je me contenterai donc, dans ce court texte sur la poésie des hommes, de vous dire ce que j'y trouve (ou pas), ce qui m'intéresse ou me touche tout particulièrement.

Les Nelligan des dernières années ont changé, avec leur époque, et n'ont retenu du défunt poète que sa fascination pour la démesure et la démence... pour l'exotisme aussi. Car si les appartenances au pays et à la terre ont été la source d'inspiration jusqu'aux alentours de 1976 (comme pour nos chanteurs et nos chansonniers d'ailleurs), la prise du pouvoir par le PQ a obligé plusieurs de nos poètes à regarder ailleurs. Les hommes qui traitaient de politique comme de poésie n'avaient plus rien à revendiquer et la poésie perdait son charme. Vigneault s'est tourné vers la nature, son autre grande muse, Gaston Miron n'a presque plus écrit et Paul Chamberland, à l'instar de Lucien Francoeur, Jean-Paul Daoust et Claude Beausoleil, a vu l'Égypte lui aussi.

Les revues littéraires se sont vues littéralement prises d'assaut par de nouveaux auteurs, de nouveaux poètes qui réinventaient l'Orient et la bohème : Lucien Francoeur, Jean-Paul Daoust chantent un peu comme une lente ou folle mélodie leurs nouvelles appartenances, celles (plus violentes pour Francoeur, plus amoureuses pour Daoust) des temps immémoriaux où la bibliothèque d'Alexandrie était intacte.

Claude Beausoleil, le chanteur, a publié la semaine dernière son vingt-cinquième livre (il a 35 ans à peine), un recueil conte-

nant un seul et unique poème de 3 600 vers... Normand de Bellefeuille, quant à lui, navigue (heureusement, il faut le dire) entre la théorie et la fiction, sa poésie étant toujours empreinte d'érudition et d'esthétisme.

Mais la poésie masculine n'a pas vraiment un lieu d'existence et ne se rallie pas sous les bannières de cette solidarité qui jouait si fort lorsqu'ils avaient encore un pari (politique) à gagner. Hugues Corriveau tente de nous dire le fait d'être un « nouvel homme » et nous décrit le masculin comme une réponse aux questions féministes. Quant aux poètes qui publient à l'Hexagone, aux Écrits des Forges et au Noroît, ils sont aussi différents les uns des autres et leur pratique, somme toute, change peu.

On chante l'amour et la femme, on la veut séduisante, bohémienne ou musicienne (Nelligan n'est point mort !), on cherche l'égalité aussi parfois, l'amante tant attendue, la retrouvée, la disparue. On cherche le semblable aussi, l'homme désiré (comme André Roy, ce poète de la séduction, ou Daoust encore, le sentimental, le dandy doucement amoureux) dont on évoque les moindres caresses et les plus petits attraits... On parle aussi en poésie, et c'est dommage, on palabre sur tout et rien, on ressasse les mêmes problèmes existentiels, on rappelle Baudelaire ou Rimbaud, on n'innove pas toujours. Quotidien, humour, misère du corps et de l'âme, quête du Graal et de la mère, recherche ou refus de Dieu, mort du père et de l'enfance, nostalgie... la poésie est

porte-parole de tout cela, mais peu souvent parole (em)portée, transcendant une certaine banalité du verbe.

Pierre Nepveu, Michel Beaulieu travaillent le poème, ne le laissent pas dormir, le font vivre et danser. Michael Delisle photographie, quant à lui, comme dessine Michel Côté, sur la ligne des mots. Jean-Yves Collette, Michel Gay, Michel Savard, Michel Lemaire..., tant de noms, de lignes lues ou entendues, tant de textes encore... mais le temps, l'espace manquent. Il faudrait les nommer tous, ouvrir une anthologie d'*Estuaire* ou de *La Nouvelle Barre du Jour* et voir de soi-même si la poésie des hommes s'est trouvé un lieu... Quant à moi, je lis. ✍

BIBLIOGRAPHIE :

- Émile Nelligan, *Oeuvres complètes*, Fides.
- Gaston Miron, *L'homme rapaillé*, Presses de l'Université de Montréal.
- Paul Chamberland, *Terre Québec*, Librairie Déom, 1964. *Le prince de sexamour*, Éd. de L'Hexagone, 1976.
- Lucien Francoeur, *Les Rockers sanctifiés*, Éd. de L'Hexagone, 1982.
- Jean-Paul Daoust, *Dimanche après-midi*, Éd. des Forges, 1985. *La Peau de coeur et son opéra*, Éd. du Noroît, 1985.
- Claude Beausoleil, *Une Certaine Fin de siècle*, Éd. du Noroît, 1983. *S'inscrit dans le ciel gris en graphiques de feu*, Éd. des Forges, 1985.
- Normand de Bellefeuille, *Le Livre du devoir*, Prix Émile-Nelligan, Éd. Les Herbes Rouges, 1984.
- Hugues Corriveau, *Revoir le rouge*, VLB Éditeur, 1983.
- André Roy, *Les Sept Jours de la jouissance*, Éd. Les Herbes Rouges, 1984.
- Michel Beaulieu, *Kaléidoscope*, Prix Gratien-Lapointe, posthume, Éd. du Noroît, 1984.
- Pierre Nepveu, *Malher*, Éd. du Noroît, 1984.
- Pour les autres : *Estuaire*, poésie 1984, n° 32, 33. Disponible en librairie.

Mademoiselle Autobody

La porno frappe encore

Parmi les sujets suggérés aux hommes qui ont écrit dans ce numéro (voir pp. 16-41), il y avait la pornographie. Personne n'a relevé le défi. Les Folles Alliées, elles, l'ont fait dans leur deuxième spectacle intitulé Mademoiselle Autobody. Après avoir été acclamé l'année dernière à Québec, le spectacle prendra l'affiche à partir du 7 novembre au Théâtre d'aujourd'hui, à Montréal.

par Hélène Pedneault et Francine Pelletier

Les Brigades roses, subversives gonzesses qui ont si joyeusement désorganisé le Carnaval de Québec dans Enfin Duchesses débarquent à Pomponville, P.Q.

Dans ce haut lieu de villégiature québécoise, elles se paient du très bon temps entre le soleil, la mer... et le garage Mademoiselle Autobody.

Mais voilà qu'elles se heurtent aux visées lucratives et pornographiques du maire du village. Il n'en faut pas plus pour faire chauffer les moteurs et se retrouver dans le feu de l'action...

LA VIE EN ROSE : *Mais pourquoi avoir choisi la pornographie comme nouveau sujet de spectacle ?...*

HÉLÈNE BERNIER : Beaucoup d'autres sujets nous tentaient : les relations hommes-femmes, les relations amoureuses, les nouveaux couples... Mais à travers tout ça, la pornographie revenait tout le temps.

JOCELYNE CORBEIL : En fait, la porno, c'est la suite logique des *Duchesses* : dans ce spectacle, on dénonçait les femmes-

objets, le harcèlement sexuel... La porno, c'est un peu le sous-sol sur lequel le reste est bâti.

HB : Le problème, c'était comment être drôle avec un sujet pareil ! On s'est d'abord dit : Pourquoi serait-on obligées d'être drôles, si on a envie de vider notre sac ? Et puis, on s'est dit : Non, on relève le défi jusqu'au bout. Surtout que des filles traitant de porno peuvent facilement passer pour des saintes nitouches ou des Pro-Vie en puissance. Les Brigades roses sont des filles jeunes, à la mode, sensuelles... il fallait qu'elles le demeurent. Et comme ça, démentir l'idée que les femmes qui sont contre la porno sont des brandisseuses de pancartes, des frustrées...

JC : C'est d'ailleurs le principe des Folles Alliées : de dire des choses très acides mais en riant, sinon les gens nous écouteront pas. Moi-même, je n'irais pas voir un show *super-heavy*.

AGNÈS MALTAIS : La façon dont on procède, c'est de se raconter une histoire

jusqu'à temps qu'elle nous satisfasse.

JC : Au moment de l'écriture, on ne pense plus, on ne réfléchit plus, on laisse toute la documentation de côté... On n'a qu'un principe : se tenir proche du quotidien, proche du monde.

HB : Il n'était pas question de livrer des informations et des statistiques de manière didactique ; il n'était pas question, non plus, d'être trop *heavy*. Alors, ce qui a permis d'écrire la pièce, c'a vraiment été de se ramener à M. et Mme Tout-le-monde : qu'est-ce qu'ils en pensent, eux, de la porno ? D'ailleurs, on s'est rendu compte en parlant aux gens que la porno n'est pas considérée comme étant bien grave. Ils identifient ça aux revues comme *Playboy* et aux vidéos dans les motels. Tout ça est relativement vague et lointain.

Pierrette Robitaille, notre metteuse en scène, a eu des paroles magiques à un moment donné. Elle nous a dit : «Partons du principe que la porno, c'est une bonne chose et imaginons tout ce qu'on peut dire à partir de là.» D'où le discours du maire de Pomponville, Maurice Malo, qui croit non seulement que la porno, c'est une affaire lucrative, mais que ça comble des besoins, ça défoule, etc.

JC : C'est qu'au théâtre, comme dans la vie d'ailleurs, tout le monde a un peu raison. Le maire, qui représente le consommateur de porno endurci, a un peu raison ; sa femme Mariette, qui représente la femme au foyer, pas le moindre intérêt par la porno mais qui aime son mari et qui croit «qu'un homme, c'est un homme»... a raison ; Timothée qui a reçu son éducation sexuelle par le biais de la porno et qui en consomme régulièrement depuis l'âge de 12 ans et qui aujourd'hui, est bien mêlé... a raison. Il y a aussi Phéda, une femme de 70 ans, qui représente la génération qui s'est fait avoir par les curés. Elle fait très bien le lien entre la mainmise de l'Église sur elle et la mainmise des pornocrates sur le corps des femmes plus jeunes.

HB : Dans mon temps, dit-elle, on ouvrait les cuisses et on n'avait pas un mot à dire, on avait un trou dans notre jaquette.

LUCIE GODBOUT : On est toutes nues asteure mais c'est la même affaire...

JC : Dans la deuxième partie, on a voulu représenter les types de femmes qui sont censées érotiser les hommes. La waitress, c'est-à-dire toutes les travailleuses qui sont forcées de s'habiller comme des concombres pour érotiser la place... Et puis, il y a deux lesbiennes, attifées à la David Hamilton, qui disent : «Vous ne nous piffez pas dans la vie mais pour vous faire bander, alors là, oui.»

HB : Les Brigades roses, elles, agissent en catalyseurs. Elles décident de réagir au complexe du Sexe en ouvrant un garage. Ce qui fera réagir les femmes du village chacune selon sa personnalité et son histoire.



LG : Les hommes aussi réagiront. Le maire est carrément scandalisé et Timothée commencera par dire : «Mais qui va réparer mon char si c'est des filles qui ont acheté le garage ?» Et puis, il s'aperçoit que les filles connaissent ça, il pogne le *kick* sur une des Brigades roses et finit par penser que ça pourrait être agréable de passer des soirées avec elle à parler mécanique plutôt qu'à aller voir des films de cul (...). Le personnage de Timothée et celui du maire, c'est un seul personnage divisé en deux en fait : la face de l'original ou la face de la reine, c'est le même 25¢.

JC : D'ailleurs, le plus beau compliment qu'on a eu concernant la pièce, c'est un homme, Robert Lepage, qui nous l'a fait. Il nous a dit : «J'ai rarement vu un show aussi mature sur un sujet aussi délicat. Personne ne se sent visé ici, on a le choix de s'orienter, de discuter, de s'impliquer ou non dans le sujet.» Il en n'a pas parlé comme un show féministe mais comme un show, point. C'est fatigant, à la longue, de se faire dire qu'on fait des *shows de femmes*, c'est comme dire des *shows de nègres*. D'ailleurs, quand Phéda dit : «Moi, être un homme et me faire dire : *Un homme, c'est un homme...* j'serais assez insultée», il y a des gars qui crient bravo.

AM : Ça rit beaucoup mais ça sort touché et ému. Il y a des silences avant les rires parfois qui nous satisfont plus que les rires.

HB : Et puis, on entend beaucoup de rires soulagés. Un homme a dit à sa femme, un

soir à l'entracte : «Vous en connaissez don ben long sur nous autres !» C'est d'ailleurs la première fois que les Folles Alliées jouent des rôles de gars qui sont plus qu'une simple caricature.

JC : Ce qui me fait plaisir aussi, ce sont les vieilles dames : elles passent la soirée à se donner des coups de coude ou donner des coups de coude à leur mari. Preuve qu'on n'a pas détruit la notion d'amour, qu'on n'a pas divisé les hommes et les femmes. *Mademoiselle Autobody* est d'ailleurs un peu construit comme un téléroman. À la fin, on se demande : l'amour de Maurice et de Mariette résistera-t-il ?

AM : C'est un show qui parle beaucoup d'amour. On trouve important de commencer à renverser les notions d'amour, pas seulement de sexualité ou de sensualité, mais d'amour.

HB : Finalement, on pourrait résumer la pièce ainsi : un show d'amour qui parle de cul. (...) La fine ligne entre l'érotisme, la pornographie et la censure, ce sur quoi ni la loi ni personne n'arrive à s'entendre, je ne pense pas qu'on l'ait défini dans le spectacle mais, au moins, on l'a mis en émotion.

JC : On a fait le show en étant convaincues qu'on se ferait ramasser à la petite cuillère. Finalement, on a eu de bonnes critiques, meilleures encore que pour les *Duchesses*.

HB : Plus de réactions aussi.

JC : C'est toujours après qu'on réalise ce à quoi on a touché réellement. Je crois qu'on a réussi à instaurer une notion de

respect tant pour les hommes que pour les femmes. D'abord, l'image que projette les Brigades roses en est une d'amitié très forte entre femmes. Ça étonne, ça inspire. Je pense que ça peut amener les hommes à voir les amitiés de femmes comme aussi valables que les leurs. Et puis, au fur et à mesure que le spectacle se déroule, on sent que les hommes ont de plus en plus envie de respecter les femmes et de se respecter aussi. Il y avait un couple, un soir... Elle avait l'air d'avoir traîné le monsieur à un show féministe ; il manquait sans doute sa partie de hockey... Ça été long avant qu'il rit et il suffit qu'il y en ait un ou deux comme ça dans la salle pour continuellement avoir l'oeil dessus. Mais, à la fin de la chanson «Les femmes me touchent», il a jeté un de ces regards à sa femme. Un échange magnifique entre les deux. C'est un bel indice de changement.

* *Mademoiselle Autobody* a été créé au Théâtre du Grand Dérangement, de Québec, en février 1985 et il y a fait salle comble pendant trois semaines.

Le spectacle a été repris à Québec, en octobre dernier, au Théâtre de la Bordée.

Les Folles Alliées prévoient une tournée pour le printemps.

Les Folles Alliées, ce sont Hélène Bernier, Jocelyne Corbeil, Pascale Gagnon, Lucie Godbout, Agnès Maltais, conceptrices et comédiennes, Christine Boillat, musicienne, Pierrette Robitaille, metteuse en scène, Geneviève Gauvreau, scénographe, et Michèle Pérusse, relationniste.

LA FISSURE

un roman d'Aline Chamberland



Une femme a tué son enfant. «Elle était désorganisée, complètement désorganisée», explique le psychologue cité comme témoin par la défense. D'abord accusée de meurtre avec préméditation, la jeune femme est remise en liberté.

Dans sa vie, il y avait l'enfant, son mari, et puis Julien. Ce qui s'est passé ce jour-là, qui peut l'affirmer avec exactitude ? La fissure, c'est une histoire d'amour devenu fou durant la traversée du long tunnel qu'a été la vie de cette femme.

160 pages

16,95\$

VLB ÉDITEUR

4665, rue Berri, Montréal, Qc H2J 2R6 - Tél. 524.2019

4e FESTIVAL DU CINÉMA INTERNATIONAL

EN ABITIBI-TEMISCAMINGUE

ROUYN-NORANDA (QUÉBEC) CANADA



THÉÂTRE DU CUIVRE DU 9 AU 14 NOVEMBRE 1985

ON VOUS ATTEND!

FEMMES

PROFESSIONNELLES

MIRIAM GRASSBY
MARIETTE PILON
LINDA SOLOMON

AVOCATES

SUITE 921
1010 OUEST STE-CATHERINE
MONTREAL, QUEBEC H3B 3R7

(514) 879-1100

Lise Leduc
avocate

Montréal : 698-2140

Beauharnois : 429-4207

nicole langlois, B.S.C.O.D.
OPTOMÉTRISTE

Examen visuel
Verres de contact
Vision des enfants

SUR RENDEZ-VOUS

185 OUEST, RUE FLEURY
MONTREAL, QUÉ. H3L 1T6
MÉTRO SAUVÉ

386-0361



Parizeau, De Lagrave et Croteau
Avocats & Procureurs
Barristers & Solicitors

Nathalie Croteau
Carole De Lagrave

ACCEPTONS LES MANDATS D'AIDE-JURIDIQUE

4017A, rue Notre-Dame ouest
Montreal (Quebec) H4C 1R3

Tél. (514) 937-9326

Dr Kimberly Dubois O.D.

- examen visuel
- monture
- verres de contact
- dépistage de glaucome
- dépistage de cataracte
- rééducation visuelle

3743 Saint-Hubert H2L 3Z9 521-0740
(près du métro Sherbrooke)

Retrouver l'importance,
le plaisir et la joie de la parole

**Diane Ricard
Psychophoniste**

- éveil de la voix
- exploration en profondeur
par des méthodes alternatives
- cours intensifs ou privés
- membre du Bottin des Femmes

117 VILLENEUVE OUEST
MONTREAL H2T 2R6
276-7945

PAULINE PROULX-TAILLEFER
assureur-vie

Montréal: 932-1419

Laval: 687-0470

Offrez-le
en cadeau.



- Un outil de références.
- Un répertoire unique de ressources.
- Un guide pratique de services et produits.

3,25 \$

(514) 845-4281

376, rue Sherbrooke Est,
Montréal H2X 1E6

FEMMES PROFESSIONNELLES

(514) 688-1044

Luce Bertrand M.P.s.
PSYCHOLOGUE

«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS - DÉPENDANCES - CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ - HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE - CHEMINEMENT

911 av Pratt
Outremont, H2V 2T9

bureau : 737-7699

Monique Panaccio
PSYCHOLOGUE

psychothérapie et psychanalyse

DANIÈLE TREMBLAY

Psychologue
Thérapie individuelle et de couple

Expertise psycho-légale :
agression sexuelle divorce

426 est, boulevard Saint-Joseph,
Montréal, H2J 1J5 **721-1806**

Psychothérapie individuelle
Problèmes liés à l'homosexualité

HÉLÈNE GOSSELIN
Psychologue

831, avenue Rockland, Outremont **651-9963**

DENISE NOËL
PSYCHANALYSTE

5350 RUE WAVERLY
MONTREAL H2T 2X9

TÉL: (514) 495-3696

(514) 598 - 8620

Diane Girard
Psychologue

2127, rue St-André (près du métro Sherbrooke)
Montréal, QC H2L 3V2

d+c

HÉLÈNE BÉLANGER
DOCTEUR EN CHIROPRATIQUE

407, ST LAURENT, SUITE 110, MONTREAL, QUEBEC H2Y 2Y5 (metro Place d'Armes)
SUR RENDEZ-VOUS (514) 871-8520

Thérapie individuelle et de groupe

4581 Fabre H2J 3V7
Métro Mont-Royal
524-3289

marie cabana
psychologue



Shere Hite

**RAPPORT
HITE
SUR LES
HOMMES**

Livres

La virilité démystifiée

Rapport Hite sur les hommes.
Shere Hite, Éd. Robert Laffont,
Paris, 1983, 448 p.

Une brique faisant voler en éclats le miroir où, depuis tant de siècles, se reflètent les préjugés sur la sexualité masculine, voilà le *Rapport Hite sur les hommes*. Évidemment, il a été publié il y a deux ans déjà (en français), mais l'avantage d'un compte rendu en retard est de permettre d'y inclure les impressions de ceux et celles qui ont déjà lu le livre en question. En ce qui concerne les hommes, pas un que je connaisse n'est resté insensible à cette lecture, soit parce qu'elle les rassurait sur leur sexualité, soit parce qu'elle leur ouvrait de nouvelles perspectives.

Rassurés donc tous ceux qui pensent qu'ils ne font pas assez l'amour : ils sont la majorité. Les malheureux, quelle que soit la fréquence de leurs rapports sexuels, s'imaginaient toujours que les autres en faisaient plus ! Rassurés aussi ceux qui se sentaient anormaux de parvenir plus facilement à l'orgasme par la masturbation que par le coït : ils sont aussi majoritaires.

Mais, peut-être plus intéressants que les réponses au questionnaire soumis à 7 000 personnes sont les témoignages exhaustifs que reproduit le *Rapport* où les hommes, sous le couvert d'un anonymat de confessionnal, parlent en toute liberté de leurs goûts, de leurs frustrations et de leurs pratiques sexuelles. Certains, bien sûr,

s'étaient avec complaisance mais ce ne sont pas les plus nombreux, s'ils sont les plus machos. On sent qu'à travers cette complaisance, ils ont besoin de prouver quelque chose. Lorsque le questionnaire a circulé aux États-Unis, les idées reçues étaient déjà bien ébranlées ; mais dans ce domaine très privé de la sexualité, où l'on ne sait trop si « l'on est dans la norme » ou non, la publication du *Rapport Hite* — qui rend compte de la très grande variété des réactions et des goûts sexuels — vient confirmer des suppositions insuffisamment étayées. Combien ont été soulagés d'apprendre que la pénétration à tout prix est une corvée pour beaucoup d'hommes, après avoir appris (dans le *Rapport Hite sur les femmes*) que ce n'était pas forcément par là que les femmes jouissaient le mieux !

Il est bien sûr impossible de résumer la somme d'informations que fournit un livre de 847 pages. Mais si, au moment de sa sortie, les critiques ont surtout porté sur la variété des comportements décrits — trop large éventail, disaient-ils, pour que l'on dégage des constantes —, deux ans plus tard, on peut surtout souligner que la lecture de ce rapport sur l'homme moyen a dédramatisé (surtout à cause de la variété des réponses analysées) des comportements sexuels qui ne correspondaient pas aux diktats de la virilité préconçue. En ce sens, la lecture du *Rapport* est intéressante pour les hommes mais aussi pour les femmes qui s'imaginent que les comportements masculins sont forcément antinomiques des attentes féminines.

GLORIA ESCOMEL

Correspondance d'idées

Lettres sur l'amour, Marc Chabot et Sylvie Chaput, Éditions Saint-Martin, Montréal, 1985, 149 pages.

Le titre est accrocheur et l'idée, tout à fait intéressante : un homme et une femme échangent une correspondance dont le propos central devait être l'érotisme. Au total, une vingtaine de lettres écrites entre novembre 1981 et avril 1983. Seulement voilà : de l'avis même des auteurs,

l'érotisme relève de l'indicible et tout ce qu'ils peuvent en dire demeure flou. L'aveu n'arrive qu'en page 135 mais ne surprendra personne, vu le très grand nombre de digressions et de détours qui parlent surtout d'autre chose que d'érotisme.

Ainsi, malgré une volonté évidente d'aller au fond des choses et des intentions au-dessus de tout soupçon (parler de l'amour, rapprocher les hommes et les femmes, dire l'intimité, dire la distance), ce recueil de lettres n'a que peu à voir avec ce que laisse supposer la page couverture. Certes, on y parle de révolution sexuelle, de tendresse et de pornographie, et les réflexions que suscitent ces thèmes en particulier sont loin d'être inintéressantes. Malheureusement, le ton est celui d'une dissertation universitaire avec citations, notes en bas de pages, rationalisation, concepts et théories. Bref, beaucoup trop de mots pour un sujet qui demandait tout de même un peu plus d'émotion et moins de pudeur.

Ces deux auteurs, pourtant, avaient des choses à (se ?) dire. On comprend, un peu entre les

lignes, très clairement en lisant l'épilogue, que cet exercice épistolaire était important pour que dure leur couple. Sylvie Chaput conclut même que ça a été leur «renouement conjugal» personnel. Or, pour que survive l'amour à une époque où les couples sont aussi éphémères que les briquets Bic jetables, devant un défi de cette ampleur, tous les moyens, à mon avis, sont bons pour qui a envie de le relever. Ce dont je suis moins sûre, par contre, c'est de la nécessité de publier le résultat de la démarche. Il me semble en effet que l'imminence de la publication a entravé l'expression des deux correspondants : ils ont d'abord écrit en sachant qu'ils seraient lus par d'autres qu'eux-mêmes. D'où, peut-être, la forme si lourde qu'a prise leur échange.

Je suis sévère parce que déçue. J'avoue qu'en lisant *Lettres sur l'amour*, je n'ai pu m'empêcher de penser au merveilleux *Ave Caesar* qu'avaient publié, il y a quelques années, Michèle Perrein et Adam Thalamy*. Dialogue entre un homme et une femme qui s'aiment, *Ave Caesar* avait la grande qualité d'aborder avec franchise

DÈS LE 7 NOVEMBRE/MARDI AU SAMEDI: 20H30/DIMANCHE:15H/RÉSERVATIONS: 523-1211

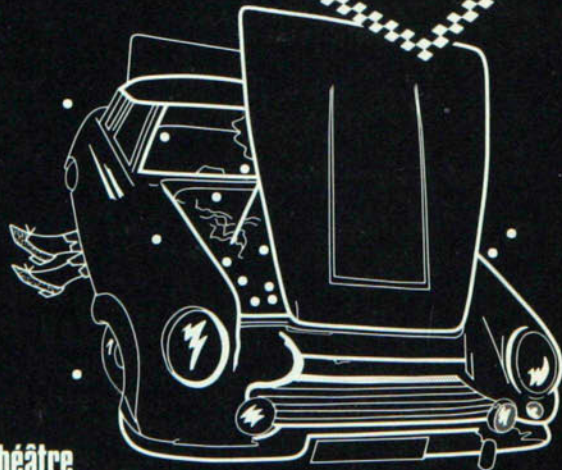
LES FOLLES ALLIÉES

MISE EN SCÈNE / PIERRETTE ROBITAILLE

SCÉNOGRAPHIE / GENEVIÈVE GAUVREAU

DANS

Mademoiselle
AUTOBODY



théâtre
d'aujourd'hui

1297 RUE PAPINEAU/MONTRÉAL

des sujets où «en principe» se logent parfois des malentendus entre hommes et femmes modernes. Or, Marc Chabot et Sylvie Chaput ont justement évité de manifester leurs désaccords et se sont contenté de louver avec diplomatie (c'est eux qui le disent) autour de questions qui auraient pu être épineuses. Dommage.

CHRISTINE EDDIE

* *Ave Caesar. Rencontre avec Adam Thalamy, Michèle Perrein et Adam Thalamy*, Grasset, Paris, 1982, 264 pages.

Ah! les vieilles questions...

Sous le signe de Saturne.
Susan Sontag, Éditions du Seuil, Paris, 1985, 182 p.

Philosophe, romancière, cinéaste, Susan Sontag a publié récemment un ouvrage intitulé, *Sous le signe de Saturne*. Ce recueil, qui débute par un hommage posthume à l'auteur américain Paul Goodman, rassemble quelques essais écrits entre 1967 et

1981. Essais sur les philosophes Benjamin Walter, Cioran, Elias Canetti et sur les cinéastes Léni Riefenstahl et Syberberg. Le dernier texte témoigne de la fidélité de l'auteure à Roland Barthes, décédé en 1980, à cet amoureux de la vie qui questionnait inlassablement les idées reçues.

Mais pourquoi Susan Sontag – connue pour ses idées d'avant-garde et son féminisme – sonde-t-elle l'oeuvre de ces hommes (Léni Riefenstahl étant la seule femme parmi eux) ?

La féministe belge Françoise Collin disait, il y a quelques années, que le mouvement des femmes se devait de récupérer ce qu'il y avait de valable dans la culture patriarcale. Bref, qu'une nouvelle culture ne se bâtit pas de rien.

N'y aurait-il pas un peu de cela dans ce recueil ? C'est ainsi que Susan Sontag nous dit que l'oeuvre de Paul Goodman fut une source constante d'énergie pour elle, en ce qu'elle témoigne «d'une conscience intrépide et d'une intelligence morale et pointilleuse». Ce qui ne l'empêche aucunement, d'ailleurs, de qualifier l'homme de misogynne.

La réhabilitation de Leni Riefenstahl, propagandiste du III^e Reich, l'amène à vouloir rétablir des faits occultés et à se questionner sur notre capacité à discerner les tendances fascistes parmi nous. Réfléchissant sur la recherche de la perfection physique, Susan Sontag tente de circonscrire l'esthétisme faciste. À travers l'oeuvre de Syberberg – qui nous parle non pas de l'homme (ou le faciste) qu'était Hitler mais de notre relation à cet homme –, elle retrace la thèse de Thomas Mann qui considère le

nazi comme un épanouissement grotesque et la trahison du romantisme allemand.



Susan Sontag

Ce goût romantique du héros et de l'idéal, ce désir de perfection (intellectuelle) se retrouvent, justement, dans l'oeuvre des philosophes qu'elle approche : des hommes en quête d'absolu qui voudraient tout connaître et qui défendent la vie de l'esprit avec vigueur. Sous le signe de Saturne, sous le signe de la tristesse et de la mélancolie, aussi, face à ce désir de perfection inassouvie qui traverse les temps. Désir que l'auteure reprend à son compte : «J'essaie de mieux entendre ma propre voix pour découvrir ce que je pense et ce que je ressens vraiment...»

Sous le signe de Saturne présente une lecture bien personnelle, ouverte et généreuse de ces vieilles questions «existentielles». En exergue, Sontag a choisi cet extrait de *Fin de partie* de Samuel Beckett qui, plus que tout autre chose, éclaire sa démarche :

Hamm : – J'aime les vieilles questions. (Avec élan) Ah ! les vieilles questions, les vieilles réponses, il n'y a que ça !

CÉLINE BEAUDOIN

Spectacle

Métamorphose

Monique Leyrac chante et dit Nelligan au Café de la Place, du 4 septembre au 9 novembre 1985. Avec les pianos de Jean Marchand et Yvan Ouellet. Musique d'André Gagnon.



Monique Leyrac

Nouvelle version d'un spectacle qu'elle avait donné en 1975, *Monique Leyrac chante et dit Nelligan* s'est transformé. De narratrice qu'elle était à cette époque, Monique Leyrac ne raconte

plus maintenant la vie du poète à travers ses textes et ses chansons, elle ne le présente plus mais le devient. Habillée en jeune homme du temps (en androgyne, devrais-je dire), se tenant comme aurait pu le faire le poète hésitant entre son amour platonique des femmes, sa passion pour sa mère et... ce que certains prétendent être une homosexualité latente.

Monique Leyrac est allée plus loin cette fois dans sa quête du poète : elle est entrée en lui, elle lui a ravi ses 16 puis ses 19 ans, elle a endossé ses angoisses puis sa folie, elle s'est laissée prendre à son propre jeu. Ce n'est plus la femme qui nous apparaît sur la scène du Café de la Place, mais un jeune poète exalté, amoureux fou de la poésie et de ses pairs nommés Verlaine, Mallarmé, Rimbaud... un jeune poète se réclamant de la modernité et voulant écrire de la poésie comme on ferait de la musique.

ANNE-MARIE ALONZO



Geoffrion, Leclerc Inc.

5 PLACE VILLE-MARIE, SUITE 900
MONTREAL, QC H3B 2G2
(514) 871-9000 - (514) 875-6700

GILLES LANTHIER

- abris fiscaux
- régime épargne-actions
- REER, gestion autonome
- dépôt à termes

A L'AFFICHE

AFFICHES,
CARTES POSTALES
ET PHOTOS DE CINÉMA

AFFICHES IMPORTÉES
AFFICHES ANCIENNES

279 EST, RUE DULUTH
MONTREAL
TÉL.: (514) 845-4745

ENCADREMENT
ET LAMINAGE

suite de la page 5

autrement plus conséquents que ceux du divertissement. Au travail, par exemple, mais aussi dans les lieux publics : que l'on songe au nombre d'édifices publics inaccessibles, architecturalement parlant, à des personnes en chaise roulante. N'est-ce pas ironique – quoique compatible avec l'absurdité de notre société – que plutôt que de s'attaquer aux injustices les plus criantes, on commence par taper sur les groupes qui commencent à peine à obtenir un peu de respect ? Les femmes commencent à peine à gagner le droit de se réunir entre elles – pour discuter de problèmes qui leur sont propres ou fêter leurs minces progrès – qu'aussitôt une minorité dominante, en se voyant exclue, crie à la discrimination parce qu'on laisse les hommes dehors !...

Aurons-nous la possibilité dorénavant de louer des salles pour débattre de questions qui ne concernent que nous, sans être obligées d'ouvrir la porte aux adversaires ? Pour discuter du racisme dont ils sont l'objet, les Haïtiens seront-ils obligés



d'ouvrir leurs portes aux Blancs ? Ne discute-t-on pas mieux sans avoir à tenir compte des susceptibilités ou des complexes de culpabilité des gens d'un groupe qui, le voulant ou non, a sur nous des privilèges ? Le principe de non-discrimination va-t-il l'emporter sur le droit de réunion pacifique, si important pour que des stratégies puissent se concerter, ou des enthousiasmes se fortifier, ou une solidarité se créer ?

Quel droit fondamental empêchait-on les hommes d'exercer le 8 mars 1984 ? Celui de s'amuser ? Celui d'accompagner leur blonde ?...

Le plaignant, s'il gagne son procès, pourrait ensuite partir en bataille contre les tavernes, dont l'accès est interdit aux

femmes. Mais oui, il en existe encore. On ne donne plus de nouveaux permis en vertu, justement, du principe de discrimination, mais les tavernes qui existaient avant la nouvelle loi ont toujours le droit d'interdire l'entrée aux femmes, et cela quotidiennement et non à l'occasion d'une Journée internationale de l'homme ! Leur droit d'être entre hommes, ils se fêtent ça tous les jours, eux. Bien sûr, une fois qu'il aura fermé les dernières tavernes discriminatoires, notre plaignant pourrait s'attaquer aux bars homosexuels et lesbiens : en vertu de quel droit interdisent-ils aux hétérosexuels le droit d'entrer dans les lieux où ils peuvent se retrouver entre eux et entre elles ? Et puis, pour-

quoi pas, il pourrait prétendre que les cinémas porno n'ont pas le droit d'interdire l'entrée aux moins de 18 ans... Et puis, il pourrait faire interdire les affiches de certains bars dans le genre : «Ici, seules les femmes ont le droit d'inviter les hommes à danser» ou encore : «Seuls les hommes accompagnés d'une femme sont admis» – ce qui exclut les homosexuels, les femmes seules.

Mais il y a encore une conséquence à prévoir : nous sommes dans un pays où, pour combler une injustice commise envers un groupe précis (les femmes en constituent un, et des plus défavorisés), le principe de l'action positive est reconnu. Ce procès que Monsieur X veut faire à *La Vie en rose* risque aussi de remettre en question le principe de l'action positive.

Mais qui, au juste, est ce monsieur qui se mêle de nous faire passer à l'histoire ?... S'agit-il vraiment d'un seul homme ? Un homme peut-il être hargneux à ce point ? Ou s'agit-il d'adversaires plus redoutables encore ?...

À suivre. ✕

L'Androgyne
LITTÉRATURE LESBIENNE ET FÉMINISTE

Une liste des nouvelles parutions est publiée trois fois l'an. Abonnement annuel : 2 \$.

**3642, boul. Saint-Laurent, 2^e étage
Montréal H2X 2V4. Tél. : 842-4765**

**LES FUTONS DE
FUTONIA INC.**

3933 SAINT-DENIS, MONTRÉAL
843-4739

CALENDRIER



Joe Bocan

EXPOSITIONS

AUBES, 3935, rue Saint-Denis, 845-5078 : «Livres d'artistes du Noroît»; Jean Leduc, «The Dinner Book Party», installation, du 27 octobre au 3 novembre; «L'impureté», artistes de la galerie, autour du livre de Guy Scarpetta, du 8 novembre au 8 décembre; table-ronde avec Guy Scarpetta, René Payant, Robert Richard et Louise Viger, 30 novembre.

Galerie Cultart Art Contemporain, 360, rue Roy est, 843-3596 : Véronique Vézina, techniques mixtes, du 14 octobre au 10 novembre; Jacques Leclair, «Fragments et paysages», peinture-

Catherine ouest, n° 555, 845-5555 : Christian Tisari, peinture et dessin; Michel Côté, travaux récents; artistes de la galerie, du 2 au 24 novembre.

Michel Tétrault Art Contemporain, 4260, rue Saint-Denis, 843-5487 : Tim Yum Lan, oeuvres récentes; Jean-Pierre Morin, sculpture, du 23 octobre au 24 novembre.

Oboro, 3891, boul. Saint-Laurent, n° 499, 844-3250 : Claude-Marie Caron, «Wu-Li», peinture, du 30 octobre au 16 novembre; Errol Wood, «The Price is Right», installation, du 20 novembre au 7 décembre.

Powerhouse, 3738, rue Saint-

SPECTACLE

Joe Bocan est de retour pour son deuxième spectacle à la nouvelle salle «Le milieu», située rue Saint-Laurent, du 31 octobre au 19 novembre.

LES GRANDS EXPLORATEURS

«Chine de tous les jours» avec Pierre D'Ursel, du 18 au 29 novembre, au théâtre Arlequin, 1004, rue Sainte-Catherine est (288-4261).

THÉÂTRE

La Chambre bleue de Hélène Lasnier, présenté du 24 octobre au 9 novembre, à l'Escabel (849-7164).

À cinquante ans, elle découvrait la mer avec Lénie Scoffié et Christiane Proulx, du 13 novembre au 14 décembre, au Café de la Place des Arts.

Même jour, même heure, l'année prochaine avec Louise Marleau et

François Tassé, du 7 novembre au 1^{er} décembre, au théâtre Félix-Leclerc (521-4446).

La Marelle de Suzanne Lebeau, présenté par Le Carrousel (public de 4 à 7 ans) du 29 octobre au 17 novembre.

Not So Dumb de John Lazarus, présenté par le Green Thumb Theatre (en anglais) du 26 novembre au 1^{er} décembre, à la Maison Théâtre (288-7211).

Extremities de William Mastrosimone : une description choquante d'une tentative de viol et la revanche qui lui fait suite. Du 20 novembre au 15 décembre au Centaur 11 (845-0295).

CINÉMAMA

Une série de projections de films et de vidéo autour de sujets d'actualité et intéressants pour les cinéastes et les critiques, présentée six fois de semaine consécutives du 8 novembre au 14 décembre. Chaque sujet sera exploré à travers des visionnements, des ateliers et des discussions. Pour renseignements : 283-4356.

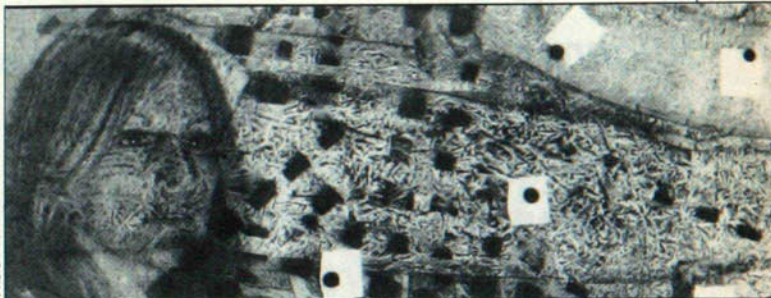


Photo : Yolande Taillon

Ne tuez pas les goélands de Michèle Juneau

installation, du 13 novembre au 7 décembre.

Galerie Don Stewart, 2148, rue Mackay, 932-2852 : Milly Ristvedt, acrylique, du 26 octobre au 13 novembre; Catherine Wild, techniques mixtes, du 16 novembre au 4 décembre.

Galerie du 22 mars, 1333, rue Van Horne, 271-1783 : Raynald Connolly; Denis Forcier, acrylique, du 24 octobre au 10 novembre; Nycol Beaulieu, acrylique, du 14 novembre au 1^{er} décembre.

Galerie la Malvas, 3859, rue Saint-Denis, 674-4451 : Yolande Trillon, huiles sur toiles, du 3 au 24 novembre.

Galerie Noctuelle, 307, rue Sainte-

Dominique, n° 203, 844-3489 : Sue Schnee, peinture, Martha Townsend, techniques mixtes, du 26 octobre au 16 novembre; «Mère et fille», exposition de groupe, techniques mixtes, du 23 novembre au 14 décembre.

Centre Saidye Bronfman, 5170, Côte Sainte-Catherine, 739-3201 : «The Compelling Image», affiches japonaises; Robert Slagkoff, photo, du 6 au 29 novembre.

Musée d'art contemporain, Cité du Havre, 873-2878 : «General Idea», rétrospective, jusqu'au 3 novembre; «Écrans politiques» Pierre Granche, installation, du 17 novembre au 12 janvier; «La photographie de Bauhaus», du 17 novembre au 5 janvier.

Si vous déménagez....

Collez ici l'étiquette portant votre ancienne adresse et votre numéro d'abonnée

Nouvelle adresse

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code Postal _____

N° d'abonnée _____

S.V.P. Faire parvenir ce formulaire à :
La Vie en rose, 3963 St-Denis, Montréal, QC, H2W 2M4

NOUS VOULONS QUE VOS AMIES DEVIENNENT NOS AMIES...

**2 ABONNEMENTS
À LA VIE EN ROSE
POUR LE PRIX DE 1**

**Abonnez-vous pour 1 an
(10 numéros) 19\$ et offrez
gratuitement, par la même
occasion, un abonnement
de 1 an (10 numéros)
à une amie de votre choix.**

Nouvel abonnement Réabonnement à partir du numéro _____

NOM DE FAMILLE _____ PRÉNOM _____

RUE _____

VILLE _____

PROVINCE ET/OU PAYS _____

1 An/10 numéros 19\$ CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE _____

À L'ÉTRANGER : 30\$, PAR AVION : 44\$ ABONNEMENT DE SOUTIEN:
1 AN / 25\$ OU PLUS

VISA NUMÉRO DE LA CARTE _____ EXPIRATION _____

MASTER CARD SIGNATURE _____

* S.V.P. N'OUBLIEZ PAS D'INSCRIRE VOTRE ADRESSE PLUS HAUT.

J'abonne gratuitement une amie

NOM DE FAMILLE _____ PRÉNOM _____

RUE _____

VILLE _____

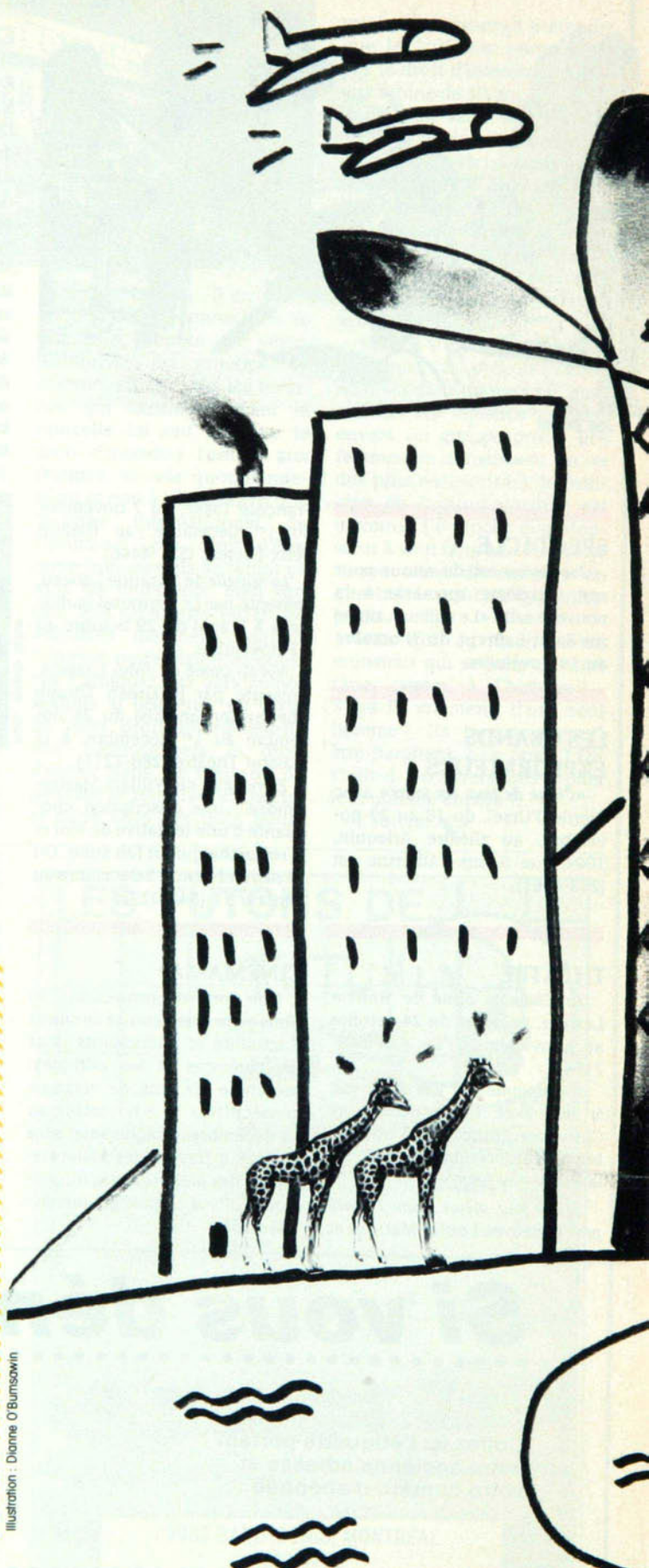
PROVINCE ET/OU PAYS _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE _____

P.S.: Cette offre est valable jusqu'au 30 novembre 1985

Le prix en kiosque est maintenant à 2,95\$

Illustration : Dianne O'Burnsowin





VOUS ÊTES EN AMOUR AVEC LA VIE EN ROSE?

Protégez-la pour toujours avec cette superbe
reliure et complétez votre collection
dès maintenant!

Offre spéciale
pour seulement
5,95\$ (si vous êtes abonnée)
ou
6,95\$ (si vous ne l'êtes pas encore)
+ 1\$ de frais de manutention

- | | |
|---|---|
| 3. Septembre 1981
Quand Janette et les autres
ne veulent plus rien savoir | 21. Novembre 1984
Quelle voyageuse êtes-vous? |
| 4. Décembre 1981
La nouvelle famille et la loi 89 | 22. Décembre 84-Janvier 85
Spécial littérature pour
enfants |
| 7. Septembre 1982
Mises à pied, mises au pas? | 23. Février 1985
Vive les sages-femmes! |
| 8. Novembre 1982
D'une mère à l'autre, dossier
maternité | 24. Mars 1985
Les féministes se critiquent! |
| 10. Mars 1983
Les femmes en prison | 25. Avril 1985
La garde partagée,
Piège ou libération? |
| 11. Mai 83
Bouffer, c'est pas d'la tarte! | 26. Mai 1985
Lise Payette fait le point |
| 12. Juillet 83
Une fourmi flottait dans
sa margarita | 27. Juin 1985
Louise Roy à la CTCUM
Fera-t-il beau dans le métro? |
| 13. Septembre 1983
Apprivoiser l'informatique | 28. Juillet 1985
Tenter l'érotique |
| 14. Novembre 1983
Les femmes veulent
renégocier le syndicalisme | 29. Septembre 1985
Le phénomène Marois |
| 16. Mars 1984
Simone de Beauvoir, féministe | 30. Octobre 1985
Diane Dufresne all-dressed |
| 17. Mai 1984
Marie Cardinal, entrevue | |
| 18. Juillet 1984
Histoires d'amour et d'eau
salée | |
| 19. Septembre 1984
OH BOY! Jean-Paul et
l'Église des hommes | |
| 20. Octobre 1984
Spécial U.S.A., Les
américaines et le pouvoir | |

- 6,95\$ mon no. d'abonnée est
 7,95\$ Frais de poste et de manutention inclus
 pour chaque reliure demandée
 par chèque Visa Master Card

No. carte Expiration.....

Signature Tél.....

Nom

Adresse

Ville Code postal.....

Allouez de 4 à 6 semaines pour la livraison
 LA VIE EN ROSE, 3963, rue St-Denis, Montréal, Qc H2W 2M4

Nom

Adresse

Code postal Tél.:

Ci-inclus un chèque ou mandat-poste au montant
 de 2,50\$ par numéro
 LA VIE EN ROSE, 3963, rue St-Denis, Montréal, Qc H2W 2M4

3	4	7	8	10	11	12	13	14	16
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
17	18	19	20	21	22	23	24	25	26
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
27	28	29	30						
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>						

Photo: Monik Bouteau



il faut lire
**LE LIVRE
DES NUITS**
de Sylvie Germain

« Si je n'écris pas, je suffoque. » (S. G.)

« Elle a trente et un ans, mais elle se dit sans âge. Elle écrit comme elle danse: jusqu'à l'épuisement. Et son premier roman est un coup d'éclat! » (L'Événement)

« ... un torrent de bruit et de fureur dans lequel les hommes subissent les turbulences de l'histoire ... une écriture magique, presque démoniaque. » (Le Monde)

« ...l'Ancien Testament revu par Grimm et Perrault... » (Libération)

« ...une pure merveille à ne pas manquer. » (Le Matin)

« ...un éblouissant premier roman. » (Marie-Claire)

Éditions Gallimard — En librairie à 14,95\$



Annie Cohen-Solal

Sartre
UNE VIE

il faut lire
**JEAN-PAUL
SARTRE**
d'Annie Cohen-Solal

« Sartre en long et en large et sous toutes les coutures ... la première biographie totale de cet homme qui était à la fois écrivain, journaliste, philosophe, auteur de théâtre... le Sartre de chacun: celui de Beauvoir et celui de Jean Genet, celui de Jean Cau et celui de Raymond Aron... Le but premier d'Annie Cohen-Solal était d'intégrer la vie privée et la vie intellectuelle de Sartre pour globaliser son histoire. »

780 pages, un cahier photos, dix lettres et un index citant 1200 noms.

Éditions Gallimard — À paraître fin octobre.

LE VIN BLANC QUI VOUS SORT DE L'ORDINAIRE



Un vin léger au bouquet fruité, pour toutes occasions.